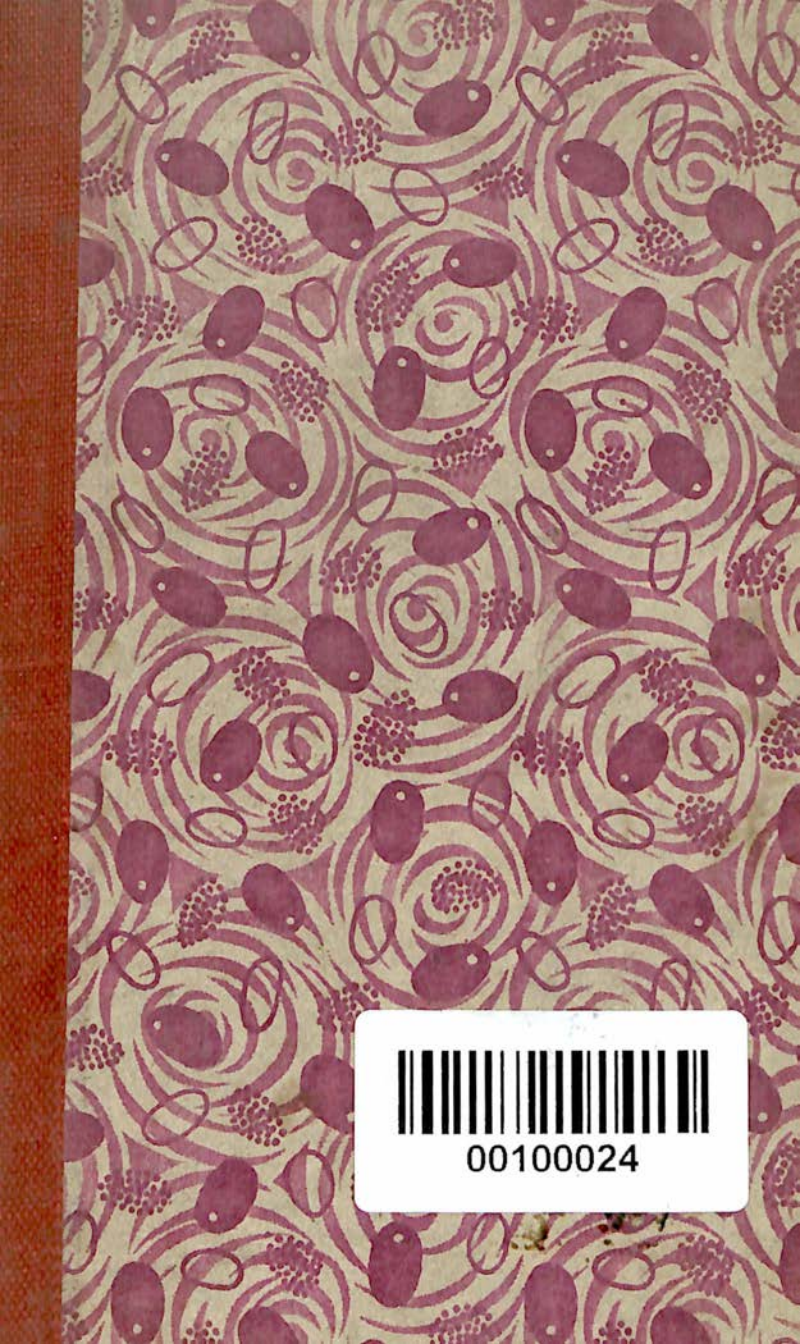

00100024

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

LA

TABLE DE NUIT

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

La Bavolette	1 vol.
Le Bracelet	1 —
La Chèvre jaune	1 —
Puylaurens	1 —
Un Maitre inconnu	1 —
Samuel	1 —

Saint-Amand. — Imp. et stéréot. de Destenay.

LA

TABLE DE NUIT

ÉQUIPÉES PARISIENNES

PAR

10024

PAUL DE MUSSET

100024

C'est pourtant une pitié que, sur cette sublime terre, le plaisir soit toujours un crime et le crime parfois un plaisir.

BYRON.

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

Droits de reproduction et de traduction réservés

00100024

PRÉFACE

J'ai un cousin philosophique qui est grand dénicheur de vieilleries, grand dégustateur de parchemins, et qui aime fort à obstruer les cases de sa bibliothèque d'éditions inutiles. Comme il habite la province, il me charge souvent de lui faire des envois de bouquins. Un matin donc, je me rendis dans la rue de la Harpe, où demeure le libraire L.-B., tenant en main une lettre de mon cousin, qui m'indiquait ce libraire et me demandait le théâtre révolutionnaire de Collot-d'Herbois, les proverbes de Carmontel, et plusieurs livres classiques, éditions Touquet. Après avoir traversé une cour étroite et obscure comme le fond d'un puits, je me trouvai dans le magasin de mon libraire. Cet homme était entouré de quatre ou cinq de ses enfants, tous intelligents et actifs comme leur père, tous négociants jusqu'au bout des ongles. Je ne fus pas peu surpris de

voir qu'une quinzaine de personnes attendaient leur tour pour parler au marchand de livres. Un auteur d'assez pauvre mine me raconta, dans un coin, l'histoire de ce singulier libraire. L.-B. faisait jadis le commerce d'épiceries. Il s'y ruina, et fut obligé de vendre jusqu'aux papiers qu'il avait achetés pour faire des cornets. Un de ses amis, ayant remarqué que ces papiers sortaient de chez un imprimeur, lui suggéra l'ingénieuse idée de les faire brocher et de les vendre sur les quais à dix sous le volume. Voilà mon épicier devenu libraire, et gagnant ainsi une assez jolie fortune. Depuis ce temps, il lui a passé par les mains tant de bons et de mauvais livres, que cette marchandise est devenue pour lui comme une des grandes matières obligées de consommation. Les livres sont à ses yeux comme la farine, le drap, le cuir et le charbon. L'ouvrage d'un homme de génie n'a pas plus de valeur que l'*Almanach du Commerce*, une fois qu'il a passé le seuil de cette maison fatale sur laquelle devraient être écrites les terribles paroles de Dante :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate ;

laissez à cette porte toute espérance et toute illusion, pauvres auteurs ; c'est là que le rabot est passé sur vos vanités humiliées. Vos pensées ne sont plus qu'un amas de papier, n'ayant d'autre valeur que son poids effectif. Une fois que, de chute en chute, votre ouvrage est arrivé à cette lugubre maison, il a reçu le coup de

grâce, il est au plus bas degré de l'avilissement ; vous êtes réduit à votre plus simple expression ; vous êtes analysé, décomposé, fondu comme le zinc dans le creuset du chimiste ; vous êtes devenu matière ; vous êtes mesuré, pesé. En sortant de cette maison, vous êtes étalé sur les trottoirs, au niveau de la boue de tous les pieds ; vous êtes vendu à tant le tas ; vous complétez une opération commerciale de vingt sous ; vous passez par-dessus le marché ; vous tirez d'affaire un marchand qui, sans vous, n'aurait pas eu de quoi souper ; vous courez la province sur le dos d'un colporteur qui vous donne pour avoir un meilleur prix d'une casquette ou d'un fouet de poste ; mais que vous importe ce que vous devenez après avoir passé par les mains négociantes de ce marchand de livres ? c'est avant d'arriver à ce terme que vous avez souffert. Cet homme, c'est la mort ; la maladie et les douleurs sont passées. C'est lorsque vous avez langui dans les magasins d'un libraire désappointé, c'est lorsque votre nom affiché, annoncé en lettres élégantes, a vainement attiré les yeux du passant indifférent sans pouvoir le décider à tourner le bouton de cuivre de la boutique ; c'est lorsque votre éditeur, ruiné, poursuivi, empoisonné, a fini par se jeter à la rivière, que vous avez souffert mille agonies effroyables, et lorsque la fatale charrette, qui porte votre pensée quinze cents fois répétée, prend tristement la direction de la rue de la Harpe, vous êtes tombé depuis longtemps dans l'insensibilité du tombeau. Une fois que

vous arrivez dans les mains de L.-B,. vous ne pouvez plus descendre ; cet homme vous prend, vous tourne et vous retourne comme un changeur fait une pièce de monnaie ; il vous assigne un prix, un prix vil, un prix si chétif, que vous ne pouvez y penser sans mourir de honte ; et vous ne pouvez que vous dire :

— Il paraît que je ne vaux pas davantage ;

car cet homme est un oracle infaillible, inexorable, c'est le démon de la réalité, de la vie désenchantée, comme elle est, pleine de misères et de déceptions. Peut-être il vous regardera de son œil d'airain, en vous disant:

— Cet in-8o se serait vendu, s'il eût été in-12,

sans s'apercevoir qu'il vous enfonce un poignard dans le cœur ; et vous de crier avec désespoir :

— A quoi tiennent un succès et une réputation !

Vous êtes jeté dans le gouffre, malgré vos cris et vos regrets superflus. Alors votre ouvrage avili regagne en valeur quelques liards, à force d'être colporté. Vous êtes une matière consommée, l'objet d'un commerce dans lequel on ne fait plus de différence entre le vrai et le faux, le clinquant et le plaqué ; et puis, jusqu'à la fin des siècles, vous vous traînez dans les tiroirs des cuisines avec des briquets et des chandelles, dans les mansardes, les écuries ; vous êtes commencé, abandonné, repris, et puis déchiré, brûlé par fragments. Vous êtes échangé pour des chiffons, utilisé de mille manières, comme par les sauvages d'O'Taïti, qui fai-

saient une boîte à confiture d'un violon de Stradivarius. Vous êtes meurtri, mis en pièces, abandonné pendant trois mois sous un meuble ; un de vos lambeaux se colle à la botte d'un passant, et gagne ainsi la rue où la hotte d'un chiffonnier vient vous recueillir pour vous remettre en circulation, et sauver enfin votre nom d'un nouvel affront.

Vous, petits poètes orgueilleux qui, comme Trissotin, dites à tous ceux que vous rencontrez :

— *Voici de petits vers;*

et qui ne pouvez trouver quatre hommes réunis sans les assommer d'une pluie de fadaises rimées et vides de sens ; vous, qui croyez que la gloire s'obtient à peu de frais, allez voir le libraire L.-B, et prenez une leçon de modestie. Allez voir cet abîme noir et profond où sont engloutis tant de réputations et tant de noms qui ont brillé plus que les vôtres avant de filer et de disparaître comme les étoiles. Allez-y au moment où un porte-balle vient acheter des livres, et écoutez avec fruit quelque dialogue comme celui-ci :

— Te voilà, Jean-Pierre ; combien as-tu d'argent ?

— Dix écus.

— Je vais te donner une belle part pour dix écus.

Alors le marchand de livres fait un tas d'un mètre cube, qu'il mesure dans tous les sens. Quand la part est faite, le colporteur regarde au hasard le titre de l'un des volumes pour faire le connaisseur ; il trouve les *Pensées de Pascal*, je suppose.

— Monsieur Pascal, dit-il avec un accent auvergnat : j'en ai déjà beaucoup vendu.

— Imbécile ! c'est justement pour cette raison.

— C'est égal, donnez-moi un peu autre chose.

— Eh bien ! tiens, je te donnerai un Regnard par-dessus le marché.

— Monsieur Regnard, — *ch' est des comadies, je crois?* Je veux bien celui-là.

Alors, on ajoute le Regnard dans le mètre cube, comme une bûche de plus dans un stère de bois à brûler, et le porte-balle s'en va.

Vous, jeunes gens, qui faites métier de manier la plume, et qui suivez, pour écrire, la mode et non les inspirations de votre esprit ; vous, qui savez qu'un roman par lettres ne se vendrait pas aujourd'hui, fût-ce un chef-d'œuvre ; vous, à qui les libraires disaient l'an passé : « Faites-nous des mémoires vrais ou apocryphes, n'importe ; » et qui faisiez un déluge de mémoires, jusqu'à ce que le public, gorgé, fût dans l'impossibilité d'en avaler un de plus ; vous, qui faites des romans gothiques, des drames fantastiques à volonté ; vous, à qui les éditeurs recommandent, à cette heure, le style brillant, allez chez le libraire L.-B ; vous verrez ce que vous deviendrez un jour, et de quels hommes vous faites la fortune. Songez que vous passerez dans le ballot d'un mètre cube, et calculez, si vous pouvez, combien dans ce ballot sont entassées de nuits passées dans un travail

assidu ! que d'espérances trompées ! que de rêves de gloire évanouis ! que de déceptions !

Ceux qui veulent se monter une bibliothèque à bon marché, peuvent aussi courir la chance d'avoir chez le libraire L.-B. du bon mêlé à beaucoup de mauvais. Pour quinze francs, ils auront une cinquantaine de volumes. — Par exemple, l'*Homme aux Farfadets*; — un tome dépareillé de l'*Encyclopédie;* — une *Histoire de France de Millot*; — les *Ménagianas;* les *chansons de Laujon; le Pot d'or* du divin Hoffmann. — O vanités ! Brisez vos plumes, vous qui avez quelque feu dans le cœur et une étincelle dans la tête ! mais notre terre, elle-même, ne doit-elle pas, dans quatre-vingt mille ans au plus tard, filer à son tour comme les autres étoiles, et courir inhabitée, avilie, nue, stérile, éperdue et défigurée par les carrefours de l'univers. A quoi nous sert de tant nous remuer ? Ne ferions-nous pas mieux d'avoir, comme dit Rabelais, *un mépris souverain de tout ce pourquoi les hommes tant s'agitent, naviguent et bataillent;* et moi-même, qui ai remis le mois passé un volume in-8° à mon éditeur, ne fais-je pas en ce moment comme l'homme de l'Évangile ? je crie après une paille, et j'ai une poutre dans l'œil.

O lecteur !

Je t'offre un livre à mettre sur ta table de nuit. C'est à l'heure où l'homme méthodique consulte sa montre pour savoir s'il a besoin de dormir ; c'est à l'heure où le malheureux se dépouille joyeusement de ses habits et

de ses tristes pensées, qu'il faut prendre ce livre. Car, cher lecteur, si tu es un militaire dévoré d'ambition, un diplomate abreuvé de contrariétés, un avocat perdant toutes ses causes, un joueur malheureux, si tu es un écolier trop jeune, brûlant d'amour et toujours éconduit, ouvre ce livre avant d'éteindre ta lumière, et cherche à distraire ton esprit pour te préparer au sommeil. Si tu es un bon père de famille, inquiet de l'avenir de tes enfants, tu y trouveras peut-être des exemples et des conseils. Si ta femme, excellente ménagère, est fatiguée de racommoder des bas, de moucher ses garçons, de quereller sa servante, donne-lui ce livre ; mais si tu es un négociant devenu chauve et riche à force de te pencher sur des registres ; si tu n'es plus qu'un vieux travailleur hypocondre, incapable de prendre plaisir à autre chose qu'à faire suer tes écus, ne porte pas ta main rapace sur mon livre : ce n'est pas pour toi qu'il est écrit.

Gentil lecteur, si tu es abandonné de ta maîtresse ou si ta digestion est laborieuse, que tu sois mélancolique ou épicurien, ouvre ce livre, car, moi aussi, j'ai déjà été trompé et j'ai quelquefois mangé trop de truffes. Si tu es une petite fille de quinze ans, dérobe ce livre sur la cheminée de ta mère, tu y trouveras quelque nourriture pour tes réflexions adolescentes. Et vous, Madame, si vous êtes une jeune et jolie femme ; si vous aimez bien votre amant, ouvrez ce livre ; c'est pour vous aider à tuer le temps que vous passerez dans la solitude qu'il

a été fait. Nous avons eu soin de choisir de gros caractères afin de ménager vos beaux yeux. Vous n'y trouverez pas l'inévitable politique dont le théâtre, les romans et les marionnettes mêmes sont aujourd'hui remplis. Je ne vous raconterai, Madame, que ce qui peut vous intéresser et vous distraire ; car, malgré toute l'importance des circonstances où nous nous trouvons, malgré les graves questions qui sont agitées, cependant la terre continue de tourner, les saisons de se succéder, les jeunes gens de s'aimer. Quelques bonnes histoires sont venues à ma connaissance ; je veux, Madame, vous les conter tout simplement au milieu du bruit.

Surtout, Madame, je vous supplie de ne point prêter mon livre à toutes vos indiscrètes amies qui vous le rapporteront noirci et malpropre. Elles m'oublieront sur leur toilette, entre la pommade et le savon ; et sachez, Madame, que lorsque je taillai ma plume pour écrire, d'une main tremblante, la dédicace respectueuse qui vous adresse cet exemplaire, je l'ai fait surtout afin d'empêcher que vous ne me fissiez venir en votre présence au sortir de ce lieu de prostitution qu'on nomme cabinet de lecture, d'où l'on ne revient jamais que déchiré, éculé, couvert de taches de graisse ou de café, je n'ai pas voulu que votre main blanche fût posée sur mes pages désordonnées et infectes, flétries par les doigts ignobles et l'haleine impure d'une nuée de pédants, d'épiciers et de valets. J'ai voulu que mon livre se présentât devant vous avec un habit propre,

une tenue décente, une tournure distinguée. Or, si vous me prêtez à vos amies, on me trouvera quelque jour sur votre cheminée dans un état de malpropreté horrible à voir. Et pourquoi, Madame, aurais-je pour vous plus de délicatesse que vous-même? Je vous déclare donc que le jour où j'apprendrai que vos doigts effilés ont ouvert mon livre sale et meurtri, que vos yeux ont regardé la vignette où l'habile crayon de Deveria a tracé votre portrait, sans s'indigner de la voir déchirée ou dégoûtante, je vous déclare, dis-je, que je me présenterai dans votre joli salon avec des bottes crottées, un vieux carrick, les cheveux en désordre, et l'estomac plus chargé de vins qu'il n'est convenable pour se faire bien voir d'une aussi jolie femme.

Et toi, être fantasque et insaisissable qu'on nomme public ; toi que je cherchais vainement hier à la Comédie-Française, et que je trouvai ce matin sur le Pont-Royal, occupé à regarder un chapeau tombé dans la rivière ; toi qui daignes à peine jeter un regard sur un mélodrame composé d'atrocités, toi qui ne te soucies pas plus de romans en vieux style que de drames à passion : toi qui accueilles avec une égale indifférence les ogives, les vestibules classiques, les phrases surannées, les cliquetis de mots et les rimes riches ; être blasé, je pourrais te prouver par A plus B dans une longue préface, aussi bien que tous les autres auteurs, que mon livre est bon ; que tout ce qui a été fait avant moi est détestable ; que, moi seul, j'ai des idées justes

de la vie et de la façon dont l'être problématique qui nous gouverne joue avec les fils de nos destinées Je pourrais te prouver que ma philosophie est la seule bonne ; que mes règles de conduite sont les seules à suivre pour passer le moins mal possible les heures si courtes pendant lesquelles il nous est permis de marcher sur cette terre d'où nous sommes sortis et sur laquelle chacun de nous se recouche à son tour — je le pourrais ; mais j'aime mieux te laisser dans ton heureuse insouciance, et lorsque mon livre sera emporté par un de tes tourbillons, s'il y reste fermé à jamais, je te le pardonne ; si tu l'ouvres et qu'il t'amuse, tant mieux pour toi : je ne l'ai écrit que pour m'amuser moi-même.

Daignez, Madame, ne pas vous fâcher si je n'ai pas choisi pour titre « Bluck-Trogne ! » malgré les conseils de mes amis, la mode et votre goût bien prononcé pour les productions originales. Du reste, je vous dirai, pour ma justification, que les trois quarts des nouveautés bizarres ne sont que des vieilleries oubliées dont on a secoué la poussière ; que les points d'exclamation d'un frontispice ne sont pas une garantie contre les bâillements, et qu'il serait aussi téméraire de vouloir reconnaître le contenu d'un livre par le titre, que de juger du caractère d'un homme à la coupe de son habit.

RODOLPHE

HISTOIRE INCONVENANTE

I

LA CANZONETTA

— Malheureux ! c'est la Reine.
— Madame, je suis perdu si vous avez le cœur aussi dur...

HISTORIQUE.

— Ce qu'un homme doit entreprendre, te dis-je, c'est ce qu'il désire, dût le diable s'y opposer avec ses cornes.

LE CONTREBANDIER.

La position la plus commode pour une conversation confidentielle, c'est d'être assis sur le boulevard de Gand, par une soirée chaude du mois de septembre, au moment où la foule commence à s'écouler. C'est alors que deux amis, étendus sur quatre chaises, allument leurs cigares, s'inclinent légèrement l'un vers l'autre, afin de parler bas et s'entretenir longuement de leurs maîtresses, de leurs

projets, de ces intrigues commencées qui semblaient promettre un résultat, et qui sont restées en suspens par une insouciance réciproque ou par le caprice du hasard, car cela arrive bien souvent en France. Il n'y a guère de jeune homme à Paris qui n'ait, vers la fin de chaque hiver, une douzaine de ces liaisons entamées dans les bals, et qui s'évanouissent toutes au printemps, l'une après l'autre, comme les étincelles qu'on voit courir sur la cendre d'un papier.

J'étais donc assis un soir devant le café de Paris avec mon ami Rodolphe, nouvellement revenu de la province où il était allé poursuivre quelques distractions qu'on ne pouvait plus trouver cette année dans notre capitale triste et déserte. J'écoutais avec indifférence le récit qu'il me faisait lentement, à travers la fumée de nos cigares, de la vie agréable qu'on mène dans les châteaux, du laisser-aller des promenades, de la facilité qu'on a de retrouver souvent la même personne. Ce soir-là, nous avions bien dîné, le tabac était délicieux, et puis j'ai le vin terriblement insouciant. Je me rappelle pourtant fort bien que l'ami Rodolphe me nomma diverses personnes de Paris avec lesquelles il s'était lié pendant son séjour à la campagne. L'une de ces femmes m'était bien connue ; je l'avais souvent rencontrée dans les bals, mais jamais je n'ai cherché à me rapprocher d'elle parce qu'une sorte d'instinct, dont il

n'est pas pardonnable à un homme de manquer (sans être pour cela un Spurzem ou un Lavater), m'avait averti, dès la première vue, que c'était une de ces créatures qu'un spiritualiste appellerait philosophiquement une femme sans âme, un matérialiste, brutalement, une femme sans tempérament, et un homme du monde, poliment, une coquette.

Il est certain que cette femme dépasse toutes les bornes connues de la futilité française. Elle cause pourtant sur tout avec assez d'esprit, elle a les manières distinguées et gracieuses ; elle est remplie de talents ; on est étonné, la première fois qu'on lui parle, de la promptitude qu'elle met à passer sur les lieux communs de conversation pour aborder des sujets plus importants ; il n'y a guère de questions sur lesquelles cette femme ne soit en état de raisonner ; souvent elle soutient des opinions qui semblent pleines de hardiesse et d'originalité ; mais à la seconde fois que vous la voyez, vous êtes étonné de la trouver en contradiction ouverte avec elle-même ; ces opinions bizarres, elle n'y tient nullement, et ne songeait, en les avançant, qu'à l'effet que ses discours pourraient produire dans l'instant ; elle parle de tout sans penser un mot de ce qu'elle dit, ses manières gracieuses ne promettent rien ; sa charmante bouche n'a jamais prononcé une parole tendre ou passionnée ; ses talents sont une rare perfection d'agilité et de mécanisme ; mais tout ce qu'elle

fait manque d'âme et de feu. Si elle rougit, c'est qu'elle a chaud ; si ses yeux deviennent humides, c'est qu'elle a fait un effort pour cacher un bâillement ; si elle paraît considérer quelqu'un attentivement, c'est qu'elle a trouvé une pose qui lui sied ; si son cœur bat c'est qu'elle est essoufflée ; quoi qu'elle dise, soyez assuré qu'elle ment. Si elle raconte qu'elle a reçu le matin trois lettres, et que l'une d'elles, attendue avec impatience depuis longtemps, lui a causé un vif plaisir, cela est faux : elle n'a reçu qu'une lettre, elle ne l'attendait pas et n'en a pas pris lecture qu'au bout d'une heure. Si elle dit qu'une grande cantatrice l'a transportée d'admiration, elle ment, elle n'a point écouté le spectacle. Si elle vous parle d'un projet de voyage en Italie, n'en croyez rien, elle ne songe nullement à partir. Elle ment sur tout, à tout propos et le plus inutilement du monde. La pauvre femme n'y met pas d'intention criminelle ; elle ne songe qu'à l'effet produit. Elle est enfin du petit nombre de ces créatures d'un troisième genre, espèces de monstres enfantés par la civilisation comme les dahlias par la culture, et qui, ne pouvant goûter aucune des jouissances naturelles, recherchent avidement ces misérables plaisirs de la toilette, de la représentation et des flatteries. Il serait absurde, du reste, de supposer qu'une telle créature pût inspirer une passion à tout autre qu'à un écolier de seize ans qui perd la tête au pre-

mier regard d'une femme, ou à l'un de ces êtres privilégiés qui ne voient les choses de ce monde qu'à travers une lunette qu'ils ne peuvent quitter un seul instant, et par laquelle ils découvrent qu'ils sont toujours beaux, heureux et surtout adorés.

Pendant son séjour en province, l'ami Rodolphe avait eu le loisir d'observer cette femme singulière; aussi, lorsqu'il me raconta tous ses pitoyables bavardages, toutes ses ennuyeuses minauderies pour attirer l'attention, et les mille contradictions de ses discours, je ne fus point surpris.

Parmi les nouvelles connaissances de Rodolphe, il y avait encore une petite dame blonde aux yeux noirs qui me parut lui tenir au cœur, malgré le soin qu'il mit à me cacher ce qu'il en pensait. Il me parla peu de la naïve amabilité de cette dame, et de la grâce infinie avec laquelle elle chanta devant lui le joli air de *Don Juan,* qui commence par ces paroles: *vedraï carino;* mais, lorsque notre conversation tomba, il se mit à rêver et fredonna tout bas le refrain de la chansonnette.

— Je gagerais, lui dis-je, qu'en revenant à Paris, vous répétiez sans cesse la chanson de Zerlina.

L'ami Rodolphe était sincère et confiant dans le vin ; il ne chercha pas davantage à me cacher sa faiblesse.

Longtemps après cette conversation, je retrouvai

Rodolphe à la même place ; il avait fait ses visites, et me parut fort satisfait de l'accueil qu'il avait reçu. Il voulut me parler de la femme singulière ; mais je l'interrompis dès les premiers mots, et je le priai de passer à la petite dame aux yeux noirs, qui sait si bien chanter le joli air de *vedraï carino*.

— Cet air est vraiment délicieux ! s'écria Rodolphe avec enthousiasme, je le lui ai fait répéter. Je n'appellerai plus cette femme autrement que Zerlina.

Je prêtai cette fois à l'ami Rodolphe une attention soutenue, pendant qu'il me faisait le récit suivant :

— Au moment où je parus devant elle, je remarquai sur son visage une légère rougeur qui me sembla d'un bon augure. Je m'assis près d'elle et je m'apprêtais à causer avec l'abandon et l'intimité d'autrefois ; mais je devins sombre et mécontent lorsqu'elle me parla de son mari, de ses habitudes, de ses amies, des plaisirs de la capitale ; je n'avais point encore songé à un mari, à la nécessité d'être présenté à cet homme ; sans aucun doute, ce devait être un insupportable sot ; il pouvait me fermer sa maison si je venais à lui déplaire ; je devais donc m'apprêter à tâcher de lui convenir ; il fallait aussi me faire bien voir des amies et des parents : cette série de démarches insipides m'apparut tout à coup. Le découragement commençait à me saisir ;

j'allais me lever et la quitter pour toujours peut-être, lorsqu'elle vint à me parler de musique. Je posai un doigt sur le bord de son piano en lui jetant un regard suppliant; elle sourit et me permit d'ouvrir l'instrument. Je plaçai devant elle l'air de Mozart que je voulais entendre encore une fois.

Pendant qu'elle chantait, je songeais avec dépit aux changements que les lieux et les circonstances opèrent presque subitement dans le cœur des femmes. Je me rappelais les conversations familières de la campagne, la gaîté qui régnait dans nos promenades. Je pensais que ce joli bras avait été souvent et longtemps appuyé sur le mien.

Et pourquoi paraissait-elle avoir oublié nos longues conversations?

Elle chantait cependant avec la même expression qu'autrefois la chansonnette amoureuse de Zerlina. Je regardai alors son cou d'une éblouissante blancheur, et sa robe qui prenait la forme ravissante de ses épaules. Je pensai à ce jeune page qui ne put résister à l'envie de saisir dans ses mains la taille de la reine, au risque de perdre la vie. Et que pourrait répondre la plus puissante reine du monde, à celui qui oserait lui dire : — Madame, je mourrai si vous le voulez; mais je serais mort si je ne l'avais fait?

Je réfléchissais ainsi tandis que la chanson continuait. La belle chanteuse se tourna coquettement

vers moi, en disant: *È lo speziale ¿non lo sa far.* Alors il me sembla qu'avec cet air finissaient nos relations; que la dernière note serait le dernier son que j'entendrais sortir de ses lèvres; l'instant me sembla décisif; le dernier lien qui nous attachait encore, prêt à se briser; l'air était achevé, et la ritournelle allait finir; une espèce de vertige me prit; j'appliquai, sur le cou de la chanteuse, un baiser brûlant, profond, dans lequel passa toute mon âme, et qui dut pénétrer jusqu'à la moelle de ses os.

II

LES SUITES D'UNE IMPRUDENCE

Faut-il pour s'aimer, demander la permission du maire et celle du prévôt?

LE CONTREBANDIER.

J'ai voulu voir si, contre l'ordinaire des femmes, vous faisiez plus de cas de votre âme que de votre corps.

LA NUIT VÉNITIENNE.

— Mon ami, je vous présente monsieur Rodolphe.

— Monsieur, soyez le bien venu chez moi; je vous recevrai avec plaisir : ma femme m'a déjà parlé de vous.

— C'est bien de l'honneur pour moi.

— Vous avez fait un fort beau voyage, jeune homme : avez-vous gravi les hauteurs de la Chartreuse?

— Oui, Monsieur.

— J'en ai franchi les sommets il y a quatre ans. Vous êtes artiste, sans doute ?

— Non, Monsieur.

— J'entends : vous voyagiez pour votre santé ?

— Non, Monsieur ?

— C'est cela. Hum ! hum !

Voilà, sur ma parole, le sot le plus important que j'aie jamais rencontré ; et c'est là le mari de cet ange ! O absurdité des conventions sociales ! Dans une famille d'imbéciles, sans doute, dans un bourbier comme celui des *Harlowe*, se trouvait cette perle. — Un père avide et brutal, une mère incapable de faire une réflexion raisonnable, un frère négociant, des oncles pédants, pétris de préjugés, et, au milieu de cela, un trésor ! L'homme qui devait convenir à de tels gens pouvait-il être moins qu'un sot et ignorant ? Non, assurément ; comment, sans cela, aurait-il pu plaire à cette famille stupide ? Un jour, on dit à la petite fille :

— Ce monsieur-là sera ton mari.

— J'en aimerais mieux un autre.

Alors on lui fait un cadeau, on l'habille magnifiquement ; et comme elle ne sait pas au juste ce que c'est que le mariage, elle se laisse conduire devant un pédant revêtu d'une espèce de loque tricolore, et qui porte ordinairement une queue et de la poudre. Ce pédant écrit le nom que la jolie enfant porte

pour la dernière fois ce jour-là, sur un livre sale, à côté de ceux-ci : *Jean Trincart* et *Lodoïska Dubut*, ou près de tout autre couple aussi poétique. On la conduit ensuite, pour la forme, devant un second pédant vêtu d'une robe dorée, qui marmotte entre ses dents des paroles dont il ne comprend pas la gravité solennelle, et qui, après avoir estropié le nom des époux en leur adressant les questions voulues, les renvoie unis devant les hommes et devant Dieu. Ainsi la malheureuse est la propriété d'un malotru qui l'appelle sa femme ; elle lui appartient, elle quitte sa petite chambre, son lit virginal, ses jeux enfantins, ses habitudes innocentes ; on la jette un soir brusquement dans les bras d'un homme brutal. et c'est alors seulement qu'elle apprend ce que c'est que la vie, et dans quel abîme on l'a poussée. Il lui est ordonné d'aimer cet homme ; ainsi l'amour, la passion la plus libre, la plus indomptable, celle qu'il est impossible de diriger, est devenue pour la femme un devoir. Il faut qu'elle suive partout cet homme, qu'elle le soigne avec tendresse, qu'elle lui obéisse, parce qu'elle est unie à lui devant Dieu et devant les hommes.

Ah ! ce ne sont pas là les unions que Dieu bénit ; ce n'est point ainsi qu'on s'unit à la face du ciel. C'est lorsque deux jeunes cœurs brûlent d'une ardeur égale, lorsqu'ils se cherchent, malgré mille difficultés, au milieu des nuits profondes, pour

se presser l'un contre l'autre ; lorsqu'ils prennent à témoin de leur amour la lune qui se voile pour les cacher, et les nuages qui se succèdent pour les voir ; lorsque la nature frémit de leurs étreintes convulsives et de leurs baisers de feu en accomplissant un de ses mystères impénétrables ; c'est alors que les noms des amants sont inscrits côte à côte dans le livre d'en haut, pour y rester jusqu'à la fin des siècles.

Tout le monde a rencontré, dans toute société composée de plus de vingt personnes, ou dans tout lieu de réunion publique, comme un café, un cabinet de lecture ou une salle de billard, un monsieur d'une petite taille, vêtu de noir, toujours couvert d'un large chapeau, lequel s'agite sur sa tête lorsqu'il tousse avec aplomb et importance (ce qui lui arrive toutes les fois qu'il va parler, ou que l'attention des assistants se détourne de lui pour un moment). Ce petit homme a l'habitude de crier du haut de sa tête ; il est bien assis sur ses reins cambrés ; il rentre habituellement le bas de son menton dans sa cravate blanche, en inclinant sa face en arrière ; il enfle son cou comme un pigeon, et, quand il garde un majestueux silence, on suit, au gonflement de ses joues, le mouvement de sa respiration. Il se croit un aigle ; il parle avec solennité ; personne n'ose le contredire, de peur d'entrer en discussion avec lui ; il a la prétention de tout de-

viner et de tout savoir ; il vous débite les propos les plus ridicules, ou les lieux communs les plus insipides avec une redoutable assurance. Ce petit monsieur-là, c'est le mari de ma charmante Zerline.

Le cher homme me prit tout d'abord en amitié, comme cela se voit ordinairement en pareilles circonstances. Il me regarda comme un jeune homme de mérite, parce que j'eus la patience d'écouter, avec impassibilité, ses ennuyeux discours. Au bout de quatre jours, il ne pouvait plus se passer de moi ; j'étais admis dans sa société intime, et j'avais carte blanche pour venir à toute heure faire la cour à sa femme.

Zerline m'avait généreusement pardonné le baiser du piano ; des explications fort longues s'ensuivirent forcément entre elle et moi ; des aveux furent échangés, et nous en étions à ce degré de l'amour, dont le souvenir est si délicieux, où s'engage une guerre de sophismes pour vaincre les derniers scrupules de la femme qui s'égare pour la première fois, et qui se débat encore contre ses propres désirs, — combats charmants, où le vaincu se réjouit tout bas de chaque nouvelle défaite, et n'oppose plus qu'une faible résistance dont il sait bien l'inutilité.

C'est dans un de ces combats que j'adressais à Zerline le reproche qu'on fait, avec quelque raison,

aux femmes qui, d'ordinaire, accordent plus facilement leur cœur que la première faveur, comme si leur amour n'était pas ce qu'elles ont de plus précieux ; aussi disais-je à Zerline, que puisque j'étais, de son aveu, maître de son âme, sa personne m'appartenait à plus forte raison.

— Eh ! mon ami, me répondit-elle, ne savez-vous pas bien qu'il ne dépend pas d'une femme de ne pas aimer ? Elle donne son cœur malgré elle, et presque sans le savoir ; c'est seulement lorsqu'il faut qu'elle livre sa beauté qu'elle reconnait sa position et tous les dangers que sa première faute a accumulés sur sa tête.

Je voyais bien cependant que la pauvre enfant ne me faisait tant d'objections que dans l'espoir que je les réfuterais victorieusement, et chaque fois que j'attaquais un de ses scrupules, elle m'en avait une véritable reconnaissance : aussi me fit-elle employer toute ma logique. — Cette guerre ne pouvait durer longtemps.

O sages parents, ô notaires pleins de prévoyance, vous qui réglez en style de grimoire l'existence probable d'une enfant qui n'est pas encore développée et qui ne sait pas elle-même quelles passions sont en germe dans son jeune cœur, vous qui calculez par fractions décimales ce que posséderont un jour les fruits qui sortiront de cette union, bien assortie selon les avoués, convenable au dire des régisseurs, juste-

ment proportionnée suivant les agents de change, et à laquelle les vieilles femmes ne trouvent aucun inconvénient, vous qui réfléchissez longtemps pour planter une tendre fleur à l'ombre d'un sapin résineux dont l'odeur seule détruit autour de lui toute végétation ; et vous, gendres généreux, qui vous informez soigneusement, auprès des fermiers, des revenus exacts du beau-père ; qui calculez chaque soir le tiers ou le quart d'héritage en biens-fonds, inscriptions de rente et numéraire, plus les chances possibles de mortalité par accidents ou maladies ; vous qui débattez longuement avec la famille dont vous aspirez à faire partie, la possession de quelques milliers d'écus avant de vous décider à épouser éperduement la jeune beauté, dont vous ne pouvez, hélas ! posséder les biens sans en faire votre femme; que vous sert à tous d'avoir tant et si bien navigué? d'avoir rédigé soigneusement un contrat de quarante articles, de l'avoir fait en double pour ne valoir qu'un seul, de l'avoir lu, relu, collationné, d'avoir apposé toutes vos signatures sur ce large parchemin, pour qu'un étranger qui passe par hasard vienne y donner d'effroyables coups de canifs qui le mettent en lambeaux ? Que vous sert d'avoir tous mis des culottes de soie et des habits neufs pour conduire à l'église une jolie petite créature toute pâle et toute blanche, pour que ce jeune cœur que vous avez lié à un autre par tant d'actes dû-

ment timbrés et notariés, s'envole tout à coup, comme un oiseau, de cette cage municipale, pour aller se poser sur le sein d'un homme de la foule? Que vous sert, ô mon gendre, d'avoir su vous approprier tous les vêtements, si vous ne possédez plus seul le joli corps qui les animait?

L'amitié du mari me servait admirablement. J'usai de toute ma diplomatie pour la fortifier davantage encore. J'acceptai toutes les propositions qu'il me fit, malgré qu'il me fût souvent bien cruellement désagréable de l'accompagner quelque part ou de faire sa partie de piquet. J'écoutais son insipide conversation avec la résignation d'un martyr; mais ces sacrifices, qui eussent été au-dessus des forces de tout autre, ne me coûtaient rien, lorsque je songeais au fruit que j'en retirais, ou lorsqu'un regard d'approbation, parti des yeux noirs de ma Zerline, venait soutenir mon courage et me remercier. Je fis si bien que notre liaison échappa aux examens des habitués intimes de la maison et à la jalouse habileté des femmes.

III

L'AMITIÉ D'UNE FEMME

Avez-vous jamais observé les jeux enfantins des petites filles? Avec quelle vérité de ton, d'allure, de gestes, elles représentent la vie! comme elle est autour d'elles!

HOFFMANN.

Ed é vero che la fortuna la natura tiene il conto per bilanzio : la non ti fa mai un bene che all' incontro non surga un male.

MACHIAVEL, *la Mandragola.*

Parmi les visiteurs intimes se trouvèrent la femme coquette que vous connaissez, et un garçon de trente ans environ, dont le caractère mérite une attention particulière. Lucien Cahusac est essentiellement modeste, affable et bienfaisant. Dans son enfance et sa première jeunesse, il avait été d'une extrême timidité qui lui rendait insupportable de voir l'attention et les regards se tourner vers lui ; au point

qu'étant au collège, il fit exprès plusieurs fautes grossières dans ses compositions pour n'avoir pas à monter, aux distributions des prix, sur l'estrade où les professeurs donnent aux jeunes élèves la couronne et l'accolade doctorale, aux applaudissements des parents. Il ne manquait cependant pas d'esprit et fit des études assez brillantes. La première inclination de Lucien fut pour une jeune demoiselle qu'il rencontra quelquefois chez son tuteur. Il la voyait passer lorsqu'elle allait à la messe, et le seul témoignage d'amour qu'il lui donna fut de rougir du plus loin qu'il l'apercevait, et de la saluer fort gauchement. Du reste, lorsqu'il arriva qu'il fut près d'elle et qu'il eut le loisir de lui parler, il se garda bien de le faire, et se trouva tellement au supplice, qu'il s'empressa de s'éloigner dès que la chose fut possible. On conçoit aisément qu'un amour aussi peu expansif ne put avoir de suites bien graves. Lucien aima plusieurs fois de cette manière avant de perdre sa primitive simplicité. Ses parents étant morts, il se trouva, dès sa majorité, à la tête d'une belle fortune, ce qui, avec quelque esprit naturel et de belles relations, lui permit de prendre une assurance convenable. Il ne lui resta bientôt que la modestie qui formait le fond de son caractère.

Cet homme était justement l'extrême contraire du mari de Zerline ; sans doute, Lucien rechercha la société des sots et des importants, qui s'efforcent

perpétuellement de fixer les regards, parce que cela permet à l'homme modeste de vivre tranquillement à leur ombre; aussi, je me vis surpassé en patience, pour écouter les sottises du mari, par ce bon Lucien, malgré qu'il n'y trouvât aucun intérêt réel.

Zerline savait se servir habilement de l'homme modeste pour cacher la préférence qu'elle m'accordait ; elle pouvait donner à Lucien les mêmes témoignages d'amitié qu'à moi, sans craindre que l'amour-propre de ce pauvre garçon vînt à s'enflammer. La femme coquette me servait aussi merveilleusement ; je lui adressais des hommages de l'espèce la plus banale qui suffisaient pour déguiser mes véritables sentiments et détourner complétement l'attention des curieux. Tout le monde y fut si bien trompé, que le mari commença bientôt à me plaisanter sur mon amour prétendu pour la belle coquette. Je m'en défendis le plus mal que je pus afin de le confirmer dans cette opinion.

— Jeune homme, me disait-il d'un air capable, ce n'est pas à un vieux routier comme moi que vous pourriez cacher vos intentions ; j'ai de l'expérience, voyez-vous, beaucoup d'expérience. Hum ! hum ! mais je suis discret, aussi ne craignez rien. — Il est certain, jeune homme, que c'est une belle personne; moi-même, j'aurais pu me mettre sur les rangs pour lui plaire, et je vous aurais fait tort, si je n'étais

terriblement blasé. — Vous saurez un jour ce que c'est que d'être blasé, mon jeune ami. Écoutez : je suis un bon enfant, je vous fournirai bientôt l'occasion de lui parler longuement. Vous verrez cela.

— Vous êtes bien bon, mais je n'ai vraiment pas de projets arrêtés là-dessus ; d'ailleurs, je ne manque pas d'occasions de la voir, puisque je suis reçu chez elle.

— Laissez-vous guider par moi, vous dis-je ; je prétends mener cette affaire à bien. — Hum ! avec mes conseils vous irez rondement au but, mon jeune ami, — hum ! hum !

Depuis cet instant, le cher homme ne cessait de me donner en effet d'insipides conseils ; il me dictait mille démarches à faire auprès de la coquette ; il me poussait par le bras en me disant à l'oreille de m'approcher d'elle, ou bien il me plaçait à ses côtés à table, lorsque j'avais à dire à Zerline un de ces mots pour lesquels un amant sacrifierait un de ses bras.

— Ce garçon-là n'y entend rien, disait-il un soir à Lucien en parlant de moi ; il en restera toujours au même point avec sa belle, et sans moi, Dieu me damne ! je crois qu'il irait en reculant au lieu d'avancer. Il commet d'étranges bévues. Hier encore, il voyait un siège libre à côté d'elle, eh bien ! il s'obstinait, malgré mes signes, à rester assis près de ma femme, si bien que, le dépit se lisant dans

les yeux de la chère dame, je cherchai de mon mieux à la distraire pour qu'elle ne fût pas trop courroucée contre notre ami.

— Je pense, Monsieur, répondit modestement Lucien qui commençait à voir clair dans tout cela, qu'on ne peut pas toujours deviner les motifs secrets de la conduite des autres. Notre ami avait quelque raison que vous ne connaissez pas d'en agir ainsi.

— Quelle raison voulez-vous que puisse avoir un amoureux pour refuser une occasion de parler à sa maîtresse ? De par Dieu ! je m'y connais assez pour savoir que cela est absurde.

— Sans doute. Pourtant, Monsieur, comment connaître la cause des actions bizarres, en apparence, d'un amoureux ? qui peut savoir d'où viennent sa tristesse ou sa joie ? Il est bien difficile de lui donner un conseil qui lui arrive à propos. Si on lui disait : Va la voir ce matin. Ou bien : Approche-toi d'elle, presse tendrement cette main ; il serait peut-être mieux, dans cet instant, de n'en rien faire. Je pense donc, sauf votre approbation, qu'il conviendrait de le laisser agir à sa tête.

— Il n'ira pas loin, je vous le dis. Hum ! dans mon temps, je savais autrement conduire une intrigue, hum !

L'intimité qui existait entre Zerline et moi ne pouvait pas échapper longtemps aux observations

des gens du monde. Le bon Lucien s'en aperçut, je crois, l'un des premiers ; mais je ne devais rien craindre de lui ; il n'avait aucune raison de vouloir me nuire, et d'ailleurs cela était contraire à son naturel débonnaire. Nuire à son prochain, ô ciel ! il aurait mieux aimé faire une faute de français. C'eût été un bouleversement général dans la personne et les idées de cet homme sans fiel ; il aurait fallu que les roses de son teint fussent un moment effacées par la pâleur de la rage ; que l'on pût découvrir sur son front uni un pli tracé par une passion quelconque, ou une teinte jaune causée par l'agitation de sa bile.

Il n'en fut pas de même de la femme sans âme. Sitôt qu'elle crut remarquer des signes d'intelligence entre ma maîtresse et moi, elle regarda mes feintes assiduités comme une mortelle offense. Assurément, elle n'avait aucun projet sur moi, et ces assiduités ne lui avaient causé aucun plaisir ; mais on rencontre souvent chez les femmes le sentiment peu généreux si bien dépeint dans la comédie espagnole du *Chien du jardinier*, qui consiste à se dire : « Je ne veux point de ceci ; mais je ne veux pas non plus qu'un autre en profite. » C'est un raffinement de la honteuse passion de l'envie. Je ne tardai pas à deviner, aux discours de la belle, que je n'étais plus de ses amis, et même que si elle pouvait me jouer quelque méchant tour, elle n'y manquerait pas.

Malgré que cela me causât une certaine inquiétude, je lui savais gré de ses intentions hostiles et du dépit qu'elle ressentait ; je regardais cela comme un triomphe remporté sur le caractère de glace de cette créature futile ; j'étais donc parvenu à lui inspirer un sentiment de haine quelque peu durable.

La femme sans âme se disait la meilleure amie de Zerline, une amie d'enfance. Elles avaient joué ensemble à la poupée et dansé au Luxembourg. Il faut bien à une enfant des petites amies pour qu'elle puisse être entourée, lorsqu'elle est devenue femme, de ces intimes qui sont autant d'espions, d'ennemies et d'envieuses. Zerline ne manquait pas de ces amies-là : la femme sans âme ne parlait de sa tendresse pour elle qu'en phrases pompeuses et exagérées, uniquement pour paraître susceptible d'amitié, ce qui n'est guère possible lorsqu'on n'a pour cœur qu'un petit caillou.

Il est pourtant cruel, lorsqu'on voit l'union et les jeux innocents des enfants, de penser qu'un jour ils deviendront peut-être ennemis. Je me souviens d'avoir ouï dire à ma grand'mère, que mon oncle, son fils, à l'âge de trois ans, allait jouer sur la terrasse de Meudon avec une petite princesse qui, depuis, émigra, devint dauphine de France, et ne sut pas éviter un second exil. Mon oncle, en fouillant dans le sable, trouva un noyau de prune, qu'il s'empressa de sucer, après quoi il en fit, par une bien sin-

cère amitié, le sacrifice à la petite princesse, qui mit avidement le noyau dans sa bouche, et ne voulut jamais le rendre malgré les cris et l'indignation des dames d'honneur. Certes, c'était bien là se mettre au-dessus des préjugés de la naissance, et faire une grande dérision de l'étiquette et des institutions humaines. Il n'y a qu'à cet âge que l'on s'entend si bien. N'est-il pas cruel de penser que plus tard, ces enfants si unis, deviendront princes et sujets, oppresseurs et opprimés, dupes et voleurs, ennemis, rivaux, peut-être même meurtriers et victimes, juges et accusés? Les femmes surtout, ne devraient-elles par rester unies? Leur destination en ce monde n'est-elle pas de donner l'exemple de la douceur et de la charité? La petite fille qui soigne sa poupée, qui l'élève, la gronde, la corrige et l'aime, n'obéit-elle pas à un instinct naturel d'amour, de production et de conservation? Permis à l'homme de tuer et de détruire; déjà, lorsqu'il est enfant, il aime les sabres et les fusils, et si vous lui donnez un poupart, il lui enfoncera dans l'œil un couteau, ou fera semblant de lui couper la tête.

Vous verrez bientôt si la pauvre Zerline eut à se louer de l'amitié de la femme sans âme. Comme je prévoyais les intentions de celle-ci, je donnai à mon amie des conseils et des instructions sévères; nous prîmes des mesures d'extrême prudence, et, pendant quelque temps, notre conduite ne donna au-

cune prise à la méchanceté. Notre belle ennemie avait peine à cacher son impatience. Il nous arrivait bien quelquefois de laisser paraître devant elle des signes probables de notre liaison. Les amants savent mal déguiser leur tendresse lorsqu'ils se voient en public ; un regard, un sourire, une tristesse subite, peuvent être aisément remarqués de ceux qui savent déjà quelque particularité ; un seul moment de distraction, un mot prononcé dans une phrase à la place d'un autre ; le nom de la personne aimée dit imprudemment pour celui d'une autre femme, cela suffirait pour faire tout deviner ; et comment ne pas répéter à tout propos ce nom charmant dont on a la tête remplie? Notre ennemie était à l'affût de tous ces indices, elle en avait recueilli un assez grand nombre pour avoir une conviction intime ; mais ce n'étaient point là des preuves ; elle poursuivait les preuves avec acharnement, et n'en pouvait saisir aucune. La colère qu'elle en ressentait, et la feinte amitié pour Zerline, dont elle s'efforçait de soutenir le rôle, la jetaient par moments dans d'étranges contradictions.

— Une chose que je trouve révoltante dans nos mœurs, disait-elle un soir, en lançant des regards qui indiquaient à quelle adresse devaient aller ses paroles, c'est la facilité avec laquelle les femmes se décident à tromper un mari. Pour moi, si jamais je cesse d'aimer le mien, on le saura aussitôt, car je

ne pourrais continuer de vivre avec lui, je l'abandonnerais, je fuirais plutôt à l'autre bout de la terre que de lui laisser croire qu'il est encore aimé. Je suis franche, j'ai horreur de la fausseté.

— Madame, lui dis-je, si toutes les femmes avaient de ces idées, notre capitale serait déserte et les feuilles publiques ne suffiraient plus aux annonces des *fugues*. Il vaut mieux s'aimer ici que dans une île déserte.

Elle avait résolu de faire de cette discussion une affaire sérieuse ; elle répéta donc son opinion avec instance, et s'efforça de déconcerter Zerline, ou de me faire commettre une imprudence en me contraignant à mettre dans mes discours plus de feu ou d'amertume qu'on n'en porte à une conversation ordinaire. Elle y serait parvenue, car déjà je lui avais dit avec dérision :

— Heureusement, Madame, que vous ne persisterez pas plus longtemps dans cette sévérité que dans nombre d'autres opinions que vous prenez et quittez suivant les variations de l'atmosphère. Du reste, vous en pouvez parler à votre aise, vous qui n'aurez jamais ni enfants ni amants.

— Que veut dire cela, Monsieur?

Le bon Lucien vit que j'allais faire quelque sottise, il se plaça timidement devant la belle courroucée, et lui dit en souriant :

— Je sais pourquoi l'ami Rodolphe avance une si

singulière proposition ; il a beaucoup étudié le système de Gall, et m'a déjà dit que vous n'avez nullement la protubérance de l'amour maternel.

Il y eut ici un rire général, et chacun voulut que je fisse l'examen de son crâne. Mon ennemie regarda, d'un air soupçonneux, le bon Lucien, pour lire sur sa figure s'il n'avait point eu l'intention de me tirer d'un danger, en détournant ainsi subitement la conversation, mais comment accuser cet homme sans fiel ? il avait baissé les yeux devant le regard scrutateur et méchant de la belle, et, dans une pose pleine de modeste indifférence, il traçait du bout de son doigt des caractères sur le marbre poli d'une table.

Cependant, je considérais attentivement les crânes des assistants, et à chaque découverte, c'étaient des rires et du bruit. Il me passa de stupides têtes par les mains. La femme sans âme fut cruellement blessée lorsque j'affirmai que je ne découvrais sur elle les signes d'aucunes qualités ni d'aucuns vices. C'était la frapper au cœur, elle qui ne souhaitait rien tant que de paraître passionnée et enthousiaste. Je ne pus réellement lui trouver qu'un peu d'orgueil et d'esprit d'imitation.

La petite tête de ma Zerline fermenta terriblement à mon toucher, et je sentis les artères battre sur les tempes. Elle sortit de mes mains toute brûlante et toute confuse.

Je m'approchai d'une fenêtre où se trouvait le bon Lucien.

— Je vois que vous savez tout, dis-je, en lui présentant ma main.

Il la pressa affectueusement, en inclinant la tête pour réponse affirmative. Je poursuivis :

— Vous êtes un homme généreux, vous m'avez averti et préservé d'un danger ; comptez sur ma reconnaissance et mon dévouement, je souhaite qu'il soit un jour en mon pouvoir de vous rendre service.

Lucien balbutia deux mots de politesse et se détourna contre la fenêtre, dont il écarta les rideaux, comme pour regarder dans la rue.

— Vous ne m'échapperez pas, lui dis-je en riant ; vous m'entendrez. Je prétends vous assurer que vous avez en moi un ami à toute épreuve, à dater de ce soir.

Il me jeta un regard fort bienveillant, mais où se mêlait quelque embarras, causé, sans doute, par mes éloges ; puis il me fit voir je ne sais quelle voiture qui passait devant la maison, et dont je ne me souciais nullement.

— Décidément, pensai-je en m'éloignant, il n'y a aucun mérite dans la modestie lorsqu'on est fait de sorte que des louanges vous causent un malaise physique aussi bien que l'action d'un feu trop ardent.

IV

L'ÉCLAT DE RIRE

Eh ! mon ami, livrez-vous à l'amour, à la rage et à la jalousie ; mais, pour Dieu ! ne laissez rien voir de tout cela si vous voulez mériter le titre d'homme vraiment policé.

LE CONTREBANDIER.

Les vêtements sont les armes de la beauté : elle les dépose après la défaite.

JEAN PAUL.

Notre belle ennemie donnait un bal, et lorsque je parus dans son salon avec ma Zerline, elle nous fit un accueil des plus affables, accompagné de temps à autre de quelques petits regards de vipère ; mais bien involontairement. Que mon amie était ravissante, et que j'étais heureux dans mon coin, derrière la cohorte noire des hommes, de la voir éblouissante de fraîcheur et de beauté ! C'est un plaisir bien vif et bien enivrant pour des amants

que de s'isoler et de se comprendre au milieu du bruit ; c'est une bien délicieuse chose que de sentir, parmi toutes les petites mains, une main qui frémit dans la vôtre, de presser dans le tourbillon de la valse un sein qui palpite dans vos bras, et de fixer ses yeux sur des yeux qui révèlent le trouble et l'ivresse de l'âme ; mais, que de prudence ne faut-il pas pour cacher aux regards des assistants toutes ces impressions qui sont permises dans notre siècle de dissimulation, pourvu que l'impassibilité de la figure reste comme un voile étendu devant les spectateurs, et derrière lequel la pensée peut se livrer à toutes les extravagances possibles ! Aujourd'hui qu'on ne se masque plus, malheur à l'homme passionné qui laisserait lire dans ses traits un amour subit et terrible, comme l'amour prédestiné que ressentit Roméo pour la fille de son ennemi ! Malheur à l'écolier qui se laisserait aller à trop de plaisir à la vue d'une belle danseuse ! Il serait bafoué pour avoir montré le trouble de son âme, comme s'il avait étalé aux yeux du monde quelque scandaleuse nudité.

Cependant, je n'ai jamais pensé sans attendrissement à l'histoire d'une petite Anglaise, qui me fut contée par ma mère. Cette jeune personne n'était pas insensible aux assiduités du fils du général B., qu'elle rencontrait aux fêtes que donna la cour de Napoléon après la paix de Tilsitt. C'était un de ces

jeunes officiers, si plcins de courage, qui ne demandaient qu'à se jeter au travers de la mitraille, pourvu que leur empereur les regardât de loin avec sa lorgnette. B. avait déjà perdu sa main gauche, et, comme le vieux Berlichingen, il avait une main de fer, mais si bien faite, et dont il se servait si adroitement, qu'il était difficile de s'en apercevoir. Ma petite Anglaise ignorait cette particularité, et lorsqu'une femme lui en fit part au milieu d'un bal, elle ne put la croire. Une contredanse lui fournit l'occasion de s'en assurer, et comme elle rencontra la main gauche de B., elle la pressa tendrement ; c'était la première fois qu'elle lui donnait une si grande preuve d'amour ; cette main resta dure et insensible ; ma petite Anglaise s'évanouit sur la place et tomba comme morte au milieu des danseurs.

— Eh ! dirait une de nos belles Parisiennes qui se lèvent à cinq heures du soir pendant tout l'hiver, et qui montrent si joliment leurs dents blanches en souriant à leur propre image devant une glace ; c'était une petite sotte, qui risquait par l'effet d'une telle surprise de perdre sa santé et de ne pouvoir retourner dans un bal de sa vie.

— Assurément, Madame ; mais on peut pardonner à une enfant si jeune d'avoir encore un peu de naturel et de sensibilité. J'avoue ma ridicule faiblesse pour celles qui conservent longtemps ces deux défauts. La femme devant laquelle je me serais

prosterné pour baiser la poussière de ses pieds, c'est mademoiselle de Lavallière. Je l'avoue, je l'ai toujours admirée ; mais je lui sais gré aussi d'avoir dit qu'elle avait un faible pour le petit Lauzun, qu'elle reconnut une fois, déguisé en postillon, et conduisant ainsi la voiture de sa cousine, madame de Valentinois, dont il était fort épris.

Je me tais et laisse parler l'ami Rodolphe que j'ai interrompu fort mal à propos :

— Ce fut en valsant avec Zerline que je m'aperçus de tout le mal que nous avait déjà fait notre ennemie. Je remarquai des chuchotements, des regards ironiques ; je pouvais compter le nombre des personnes que la maîtresse du logis avait charitablement mises au courant de mes affaires ; toutes leurs figures portaient la même expression de curiosité. Pendant cette valse, je me mouvais dans un cercle formé par ces têtes malicieuses, et leurs yeux m'avaient choisi, seul parmi tous les autres valseurs, pour me suivre et se tenir invariablement attachés à moi. Zerline s'aperçut aussi de tout cela ; elle me supplia de la conduire à sa place. Lorsque je la saluai, elle me dit à l'oreille :

— Je suis une femme perdue.

Les mille furies de l'enfer se jetèrent à la fois dans mon cœur. Un provincial que je trouvai dans un coin me regardait sans cesse. Je devins pâle de fureur.

— Qu'avez-vous à sourire, lui dis-je ?

Cet homme parut saisi d'effroi et de surprise.

— Regardez-moi, je vous prie, comme tout le monde, ou bien, morbleu ! je vous parlerai comme on ne parle qu'à un insolent et à un sot.

— Monsieur, me dit-il humblement, je vous demande pardon ; mais j'ignore si je souriais ; et je vous assure que je ne pensais point à vous.

Je haussai les épaules. Il me demandait pardon de n'avoir eu aucune envie de m'offenser. Il est plus difficile qu'on ne pense de trouver un homme de cœur disposé à répondre convenablement à celui dont l'âme est aussi horriblement chatouillée que l'était la mienne ce soir-là. On rencontre plus facilement alors un lâche qui recule, ou un spadassin qui vous débarrasse poliment de la vie, sans aucun risque pour la sienne.

La maîtresse du logis vint à passer devant moi.

— N'est-il pas vrai que j'ai ce soir des femmes charmantes ? Comment trouvez-vous la petite baronne de C. ? Quelle peau admirable, n'est-ce pas ?

— Je la trouve affreuse.

— Je vois ce que c'est. La femme du général M... vous empêche de faire attention à aucune autre.

— Vous êtes vraiment, Madame, d'une finesse admirable.

— Comment trouvez-vous ma coiffure ?

— Parfaite.

— Vous m'enchantez.

Elle s'éloigna après m'avoir regardé d'une façon toute gracieuse.

Après quelques minutes d'amères réflexions et de projets, tous plus fantasques les uns que les autres, je résolus de braver toute la terre. Je choisis l'instant où tous les regards pouvaient se tourner vers mon amie, pour m'approcher d'elle et l'engager encore pour la première valse.

— C'est impossible, me répondit-elle ; vous voulez donc absolument me perdre ?

— Et vous aussi, lui dis-je ? il n'y avait que vous dont je n'eusse pas encore à me plaindre. Je n'ai plus rien à faire ici.

J'allai m'asseoir tristement dans un coin après ces ridicules reproches, et je pris une pose fort mélodramatique. Un regard d'intérêt du bon Lucien me fit deviner que je faisais une pitoyable figure. J'invitai donc à danser la femme du général M... Le hasard me plaça vis-à-vis de ma Zerline. Au même quadrille figurait la femme sans âme qui dansait avec Lucien. Mon ennemie affecta de ne pas me regarder et de prêter une grande attention au peu de paroles que lui adressait l'homme modeste. Je sen-

tais ma main tendrement pressée toutes les fois que je rencontrais celle de Zerline ; j'eus la sottise de froncer les sourcils et de ne pas répondre à cette marque d'amour. La pauvre enfant était assez faible pour paraître affligée de mon absurde dureté. La contredanse allait finir, nos mains se touchèrent une dernière fois ; la mienne restait sans mouvement dans celle de ma maîtresse. Elle me pinça outrageusement avec ses ongles, et nous nous mîmes à rire tous deux d'un rire irrésistible. Les hommes nous regardèrent avec un air de curiosité qui semblait dire :

— Que s'est-il passé entre eux ?

Les femmes pinçaient avec pruderie leurs jolies lèvres et baissaient leurs paupières scandalisées. Notre belle ennemie agitait terriblement son éventail, et n'écoutait plus les paroles de l'homme modeste, dont la physionomie était pleine d'inquiétude. Tout cela m'était devenu tout à coup indifférent comme la boue de mes pieds. La contredanse finissait ; j'échangeai avec mon amie encore un regard et un sourire involontaire contre toute prudence. La femme sans âme ne pouvait plus cacher sa colère : ses yeux lançaient des éclairs ; sa figure était blafarde. Quelle souffrance, en effet, quel dépit ne devait-elle pas ressentir ! Avoir ainsi sous les yeux une preuve de nos relations et ne pouvoir s'en emparer ! Ne pouvoir saisir ce rire et le mettre pré-

cieusement en poche et le cacher sous une double clé, pour l'exposer ensuite aux yeux du mari comme une preuve matérielle et palpable ! Dans ce siècle de lumières, on ne sait pas seulement écrire un rire sur le papier ; on n'a point de signes pour rendre les sanglots d'un cœur au désespoir, ou les éclats bruyants d'une joie délirante. Comment voulez-vous qu'un historien raconte le bonheur de deux amants avec énergie et vérité, s'il ne peut écrire leurs éloquentes exclamations et leurs cris étouffés ? Comment prendre acte de ce qu'on voit, si ces deux amants peuvent échanger leurs pensées dans un dialogue de regards à la face du monde, sans que le plus habile greffier du plus injuste tribunal de la terre puisse verbaliser un iota de leur conversation? Combien l'art d'écrire n'est-il pas encore imparfait! Firmin Didot, ne nous vantez jamais vos merveilles typographiques ; ce ne sont que de misérables jambages.

L'homme modeste tournait depuis un moment autour de moi.

— Vous êtes bien imprudent, me dit-il enfin.

— Que voulez-vous, mon ami ? J'ai eu un instant de joie et de plaisir : il me coûtera le prix que le hasard voudra y mettre.

— S'il vous coûte la vie ou celle de votre maîtresse, ce sera payé trop cher.

— Vous avez raison ; mais la choso est finie, il arrivera ce que Dieu voudra.

Je serrai la main de l'homme sans fiel. En voyant Zerline pencher sa tête sur sa poitrine dans une longue et profonde rêverie, je perdis un peu de ma joyeuse insouciance. Quelques minutes après, je la vis sortir au bras de son mari. Je restai jusqu'à la fin du bal afin d'empêcher les discours médisants.

Ma belle ennemie était douée d'un jugement suffisant pour deviner qu'après une telle soirée, deux amants ont mille choses à se dire ; aussi lorsque je sortis le lendemain pour me rendre, à l'heure accoutumée, dans la maison où je voyais en secret ma maîtresse, je remarquai un homme enveloppé d'une large redingote, et qui me suivait de fort près. Je le fis passer par d'interminables détours, si bien qu'il m'abandonna ; mais je crus m'apercevoir qu'un autre homme regardait le numéro de la maison lorsque je frappai à l'hôtel où Zerline m'attendait depuis longtemps.

Ma pauvre amie était plongée dans un véritable désespoir. Elle se voyait déshonorée, séparée de son mari, chassée de la société, peut-être même la cause d'une mort ou d'un procès scandaleux ; tout cela pour quelques jours de bonheur. Les réflexions l'accablaient et la jetaient dans un état de détresse qui me fendait le cœur. Je la pressais inutilement dans mes bras en cherchant à la rassurer ; elle répétai sans cesse au milieu des sanglots :

— Cela ne peut durer longtemps. Une catastrophe est inévitable, et alors, que deviendrai-je? Je me tuerai ! Je ne supporterai jamais la honte d'un tel éclat.

— Il y a un moyen, lui dis-je enfin, un moyen sûr, d'empêcher qu'un malheur n'arrive, c'est que je quitte Paris aujourd'hui même pour quelques mois, et que jamais je ne retourne chez vous.

Zerline essuya aussitôt ses larmes et vint s'asseoir sur mes genoux.

— Je ne veux pas de ce moyen-là, dit-elle, comme un enfant capricieux.

— Cependant, mon amie, je n'en vois pas d'autre, et si, comme tu le dis, une catastrophe est inévitable, que deviendras-tu ?

— Je n'en sais rien.

— Tu ne pourrais supporter la honte d'un tel éclat ; tu en mourrais.

— Que m'importe? Je ne veux pas de ton moyen. Je mourrai, s'il le faut ; mais tu ne me quitteras pas.

Zerline passa ses bras autour de mon cou comme pour me retenir ; elle me souriait avec ses yeux encore humides ; elle était déjà consolée de ses chagrins. Le présent était beau, nous ne pensions plus à l'avenir, et nous avions oublié le passé. On nous avait servi un petit déjeuner auquel nous fîmes honneur, et les murs de cette chambre entendirent,

dans la même heure, des sanglots et les éclats de la joie la plus folle. Quelques minutes avant l'instant fixé pour notre séparation, les cheveux de Zerline inondaient ses épaules et ses bras ; elle était assise demi-nue, et se tenait penchée au-dessus de ma figure qu'elle caressait avec distraction ; moi, je tenais dans mes mains sa petite jambe d'ivoire posée sur ma poitrine, et je lui donnais les sobriquets les plus extravagants, qu'elle écoutait avec tout le sérieux d'un bonheur profondément senti. Hommes sensés et méthodiques, prenez le ton capable du monsieur Prudhomme d'Henri Monnier pour vous écrier :

— Cela est contradictoire ! Ces amants n'ont pas le sens commum.

Messieurs, je compte publier un de ces jours un mémoire sur cette maladie bizarre qu'on nomme l'amour: vous y verrez, au chapitre des symptômes, que l'un des signes infaillibles est d'être dans une contradiction perpétuelle avec ses propres actions et discours ; vous y verrez, au chapitre des effets, que plus la maladie est intense, chronique et maligne, plus les deux personnes qui en sont atteintes à la fois, montrent de folie, de niaiserie et d'enfantillage ; ce dont un bon bourgeois, épicier ou marchand de bretelles, sage, posé, juré, abonné au *Journal de Paris*, ne pourrait manquer d'être choqué, s'il en était témoin. Du reste, ces scènes ridicules que les boudoirs

de notre capitale voient encore quelquefois, deviennent tous les jours plus rares, au grand triomphe de la raison, sœur jumelle de l'ennui. Espérons que bientôt les amants suivront l'exemple de Frédérick Steindal, qui utilise le temps de ses entrevues amoureuses, en traitant avec la belle duchesse d'Œdenbourg, sa maîtresse, de bon gros points de droit, de bonnes grosses questions d'économie politique. — Allumons nos pipes turques et fais monter une bouteille de Rota ; nous n'irons pas au bal ce soir.

V

QUEUE DE POISSON

Les garçons lui arracheront sa couronne de fleurs, et nous répandrons de la paille hachée devant sa porte.

GŒTHE.

Pia ! pia ! pia ! pia !
Ci ! ci ! ci ! ci !

MATRIMONIO SECRETO.

Tous les visages étaient singulièrement contraints, le soir, chez Zerline. La femme sans âme patelinait et caressait comme un tigre qui n'attend que le moment où vous tournerez la tête pour sauter sur vos épaules et vous déchirer. Mon amie était rêveuse et tressaillait au moindre mot de son mari. Je m'approchai de celui-ci pour être tiré d'incertitude. Ses manières étaient pleines d'une dignité composée, dont tout autre que moi aurait ri de bon

cœur. Sa cravate couvrait entièrement son menton, ses sourcils se rapprochaient ; ses joues s'enflaient terriblement à chaque mouvement de ses poumons. Il tâcha de me regarder comme Tibère, au moment de faire arrêter Séjan. Je l'épiais attentivement ; je surpris, au milieu de sa pitoyable comédie, un coup d'œil comme ceux que lançait le malheureux Harpagon à tout ce qu'il rencontrait lorsqu'on lui eut volé sa chère cassette. Il y avait de la détresse et du soupçon. Je pris un ton léger.

— Mon ami, dis-je en souriant, vous me paraissez soucieux.

J'avais moi-même la mort dans le cœur.

— Vous vous trompez, me répondit-il.

Il redoubla de dignité, et tourna sur ses talons d'un air délibéré.

— Il est clair que notre ennemie lui a tout découvert, dis-je à l'homme modeste.

— Je n'en doute pas ; je les ai vus parler ensemble quand je suis arrivé. Il faut qu'elle ait en ses mains quelque preuve de votre liaison.

— Impossible. Je n'ai pas conservé une lettre.

— Elle sait peut-être quelle maison vous avez choisie pour vos entrevues, et demain vous y serez surpris par le mari.

— Vous m'éclairez. Il faut absolument que je prévienne Zerline qu'elle ne doit pas sortir demain.

Je cherchai vainement pendant toute la soirée une occasion de parler à mon amie ; la femme sans âme et le mari se tinrent sans cesse près d'elle. La pauvre enfant, les voyant conserver avec moi le même ton que d'habitude, s'imagina qu'elle avait eu une fausse frayeur ; elle reprit son assurance et sa gaieté ordinaires. Je vis bien que je ne pourrais l'avertir verbalement ; je pris le parti d'écrire sur une carte de visite les mots suivants, en feignant de causer dans un coin avec l'homme modeste :

— On a parlé à ton mari. Tout est découvert. On ne peut cependant avoir aucune preuve. Garde-toi bien de venir demain au rendez-vous. Brûle ceci.

L'heure de se retirer approchait, une mortelle inquiétude commençait à m'agiter. Il fallait remettre ce billet à tout prix. Je le posai dans un coin du piano qui était ouvert, et je jouai la ritournelle de l'air de *vedraï carino ;* puis je me plaçai devant Zerline et la regardai fixement. Elle se rendit au piano et je la vis bientôt porter sa main à sa collèrette. L'homme modeste vint à moi, et me dit :

— Elle l'a pris.

Je sentis ma poitrine soulagée d'un poids énorme. Zerline se retira aussitôt dans sa chambre à coucher. Nous entendîmes bientôt un bruit et un mouvement inusités ; la femme sans âme courut près

de son *amie*. Lorsqu'elle revint, je lui demandai avec empressement ce qui se passait.

— Ce n'est rien, me dit-elle avec une joie mal déguisée ; cette chère mignonne est un peu souffrante, le temps est si lourd ! elle vient de se trouver mal ; mais nous l'avons ranimée de suite. Elle est maintenant couchée fort tranquillement et s'apprête à bien dormir.

Tout le monde se retira. Je conduisis la femme sans âme chez elle,

Le lendemain, le mari sortit de bonne heure afin de laisser toute liberté à sa femme. Les renseignements donnés par notre ennemie étaient précis. On lui avait appris la rue et le numéro. En face de la maison dans laquelle avait été consommé son opprobre, se trouvait un passage où le jaloux resta, comme une colonne, pendant deux grandes heures, les yeux fixés constamment sur le marteau d'une porte cochère ; mais il ne vit point soulever ce marteau par la main blanche de sa parjure moitié, ni par celle du séducteur ; et pourtant la pluie tombait à verse, et le passage où se cachait cet homme juste n'était point couvert. La nature est une grande entremetteuse, il faut en convenir, un grand agent de corruption ; combien de millions d'années de galères n'a-t-elle pas sur la tête ? Elle ne s'embarrasse aucunement des institutions et des conventions humaines. Elle ne porte pas le moindre respect aux person-

nages revêtus d'un caractère sacré. Elle sourit à deux amants qui se cachent pour trahir ; elle leur prête une profonde obscurité, elle met pour les voir son plus bel habit de nuit, parsemé d'étoiles comme la robe d'un riche Persan ; mais qu'un homme trompé, je dis un bourgeois, enrégistré sur le livre municipal ; un homme uni de biens comme de corps par un bon contrat, un homme vertueux enfin, qui connaît les convenances, ne lit que le journal, fait ses affaires, aime l'Opéra-Comique et monte sa garde. — Que cet homme, dis-je, poursuive par les rues son infidèle moitié, c'est alors que cette rouée de dame nature pleut à torrents sur le juste trahi. Et vous, providence ou hasard, si vous ne voulez point qu'on voie dans l'iniquité, la trahison et l'oppression, des choses simples et naturelles, ne favorisez point ceux qui pratiquent ces crimes sociaux ; enseignez-nous la justice et la douceur ; surtout que vos horribles araignées cessent, dès aujourd'hui, de manger les mouches, car c'est une révoltante oppression et du plus mauvais exemple pour ceux qui soutiennent le droit du plus fort.

Tandis que le digne homme se morfondait inutilement sous les gouttières, il se passait d'étranges choses. D'abord je reçus dès le matin une petite lettre écrite à la hâte et toute mouillée de larmes. La voici :

« Je suis la plus malheureuse des femmes. Je

me suis évanouie hier en te quittant, et lorsque j'ai repris connaissance, notre ennemie était près de moi ; on avait ouvert ma robe pour me secourir, je n'ai plus retrouvé ton billet ; il faut que cette femme me l'ait dérobé dans mon sein. Tu vois que mon malheur est certain. Si tu m'aimes, évite un duel qui nous séparerait plus encore. Qu'au moins il n'y ait pas de sang versé. Adieu ! Où nous reverrons-nous?... »

Je restai comme pétrifié. Ma porte s'ouvrit, et l'homme modeste me fut annoncé ; je donnai cette lettre à l'homme sans fiel, et pendant qu'il en prenait lecture, je sentis enfin mes idées revenir. Je me promenai par la chambre en blasphémant si horriblement que je fus un peu soulagé.

— Eh bien ! dis-je en m'arrêtant devant Lucien.

— Voilà une affreuse situation ! me dit-il. L'homme sans fiel se mit aussitôt à marcher à grands pas. Il était ému, agité, je ne l'en croyais pas susceptible ; bien lui en prit peut-être, car s'il avait conservé son sang-froid, j'aurais pu lui casser la tête dans un mouvement de rage.

— Mon ami, s'écria-t-il en me saisissant le bras ; il ne s'agit pas de crier et de se lamenter inutilement ; il faut prévenir un malheur. Il faut reprendre votre billet, il nous le faut à tout prix, et nous l'aurons, je l'espère. Courez chez cette maudite femme ; suppliez, menacez, j'irai vous retrouver : je vole de

de mon côté tenter quelque chose. Allez, ne perdez point de temps. Nous aurons cette lettre ; nous la lui arracherons ? nous ne quitterons pas cette femme sans entrailles avant d'avoir obtenu ce que nous voulons ; mon ami, nous sommes des hommes, et nous devons l'emporter sur une femme, vous dis-je. Marchez devant, je vous appuierai de toutes mes forces.

Je m'habillai à la hâte, et je courus chez la femme sans âme. Je me fis annoncer, quoi qu'il ne fût pas midi. On me répondit que madame ne pouvait me recevoir avant une heure. Je m'installai dans le salon, après avoir prévenu que j'attendrais et que je priais la maîtresse de la maison de venir me trouver le plus tôt qu'il lui serait possible. Je me plaçai près d'une fenêtre qui donnait sur la rue. L'homme modeste était devant la porte, et se promenait avec agitation. Cette circonstance me parut singulière. Je le suivis des yeux attentivement. En le voyant parler longtemps, d'abord avec un valet, ensuite avec la femme de chambre de mon ennemie, je m'imaginai qu'il avait pris ce poste pour empêcher que la fatale lettre ne fût envoyée au mari. Je ne fus pas peu surpris de le voir mettre dans la main de la femme de chambre une bourse qui me parut lourde et bien garnie ; et puis, lorsque cette femme fut rentrée dans la maison, le bon Lucien se promena de nouveau avec une agitation croissante.

Une heure sonna enfin, et je vis arriver la femme sans âme dans une toilette fort recherchée. Je reconnus à son salut plein de froideur et de pruderie, au pincement exagéré de ses lèvres, à son sourire grimaçant et à une légère émotion dans le son de sa voix, qu'elle devinait le motif de ma visite, et que son intention était de m'opposer un système entièrement négatif.

— Madame, dis-je après les premiers mots d'indispensable politesse, je lis sur votre physionomie que vous savez ce que je viens vous demander, et je serai reconnaissant si vous m'évitéz d'inutiles détails, dont vous êtes parfaitement informée. Vous avez intercepté une lettre de moi ; la redemander est plus que mon droit, je vous déclare donc qu'il me la faut à l'instant même, et que je ne quitterai pas votre maison que vous ne me l'ayez restituée.

Sa figure exprima l'étonnement.

— Une lettre de vous ! il y a une méprise, sans doute. Comment cette lettre aurait-elle pu tomber entre mes mains ?

— Je vais vous le dire. Vous l'avez dérobée dans le sein même de la personne à qui elle a été écrite ; et cela hier au soir. Vous voyez que je sais tout. Il est inutile de jouer plus longtemps la surprise.

— Je ne veux pas nier davantage que j'aie pris,

dans le sein de mon amie, une lettre pendant son évanouissement ; je l'ai fait pour lui éviter un malheur qui eût été infaillible si ce papier fût tombé dans d'autres mains que les miennes. Du reste, il était sans adresse et sans signature ; j'ignorais que.....

— Non, Madame ; vous saviez qu'il était de moi, puisque c'est une de mes cartes de visites.

— Ne craignez rien, Monsieur, ce papier ne causera aucun malheur, car je l'ai brûlé. Je ne vous cache pas que je chercherai, par tout mon pouvoir sur l'esprit de mon amie, à la détourner d'une liaison qui peut compromettre toute son existence, et que.....

— Permettez, Madame, que je vous interrompe ; je suis fâché d'avoir à vous dire que ce papier ne peut pas être brûlé. Il ne l'est pas. Quelles que fussent vos intentions sur l'usage que vous en vouliez faire, vous ne pouviez pas le brûler. Vous l'avez encore, si vous ne l'avez pas remis au mari de celle que vous osez appeler votre amie.....

— Arrêtez, Monsieur ! quelle supposition faites-vous là !.....

— Encore une inutile feinte de surprise et d'indignation, Madame ; si, comme je n'en doute pas, vous avez pris lecture de ce billet, vous y aurez vu que je sais quelle personne a jeté dans l'esprit du mari les premiers soupçons. Je sais aussi que des in

formations précises lui ont été données sur une maison où *votre amie* se rendait habituellement tous les jours. Encore une fois, il est donc inutile de jouer avec moi la comédie, Madame ; vous avez mon billet, vous voulez vous en servir pour perdre *votre amie*. Voilà ce que je veux empêcher à tout prix. Notre discussion va se réduire j'espère à deux mots : Voulez-vous me le rendre, oui ou non ?

— Monsieur, je vous dis que je ne puis.....

Je me levai et je vins me placer debout devant elle.

— Répondez-moi, je vous prie, oui ou non. Je vous avertis, avant tout, que cette affaire est sérieuse pour moi, qu'il y va de la vie de plusieurs personnes ; quant à la mienne, je suis décidé à la risquer dans cet instant, s'il le faut : ainsi répondez catégoriquement. Que je sache si je dois en venir à quelque extrémité. Voulez-vous me rendre cette lettre ?

— En vérité, Monsieur, votre langage m'étonne et m'effraie.

— Encore une réponse comme celle-ci, Madame, et je la prendrai pour un refus.

La belle dame était fort émue, et paraissait décidée à me tenir tête jusqu'au bout. On annonça l'ami Lucien ; la femme sans âme courut à lui et lui fit l'accueil le plus gracieux ; elle se croyait sauvée ; mais quelle fut sa surprise lorsque je continuai

devant l'homme sans fiel comme s'il n'eût pas été présent ! La pauvre femme se vit tombée dans un guet-apens, elle pensa que nous avions pris jour et heure pour la violenter. Pendant que je renouvelais ma question laconique, l'ami Lucien me tira par mon habit.

— Cela est inutile, me dit l'homme modeste.

Je le regardai avec étonnement. Il me répéta tout bas.

— Cela est inutile, — ne lui en parlez plus.

— Que diable voulez-vous dire ? m'écriai-je à haute voix. Je vais vous adresser la même question qu'à cette femme : avez-vous mon billet, oui ou non ?

Il cligna de l'œil en souriant et me dit si bas que je l'entendis à peine :

— Oui, oui, je l'ai.

— Morbleu ! dites-le donc ; il s'agit bien de faire du mystère. Montrez-le moi, et sortons.

La femme sans âme, qui n'avait pas écouté les réponses de Lucien, s'était levée sans bruit et avait disparu. Nous entendîmes tout à coup dans une chambre voisine des cris de douleur et de détresse. L'homme modeste entr'ouvrit une porte et passa la tête. Il vit la pauvre dame étendue sans connaissance sur un sopha ; ses femmes lui prodiguaien leurs secours. Nous entrâmes tous deux.

— Qu'a-t-elle donc, demandai-je ?

— Il paraît que Madame a égaré un papier très précieux ; en ne le retrouvant plus à la place où Madame croyait l'avoir mis, elle s'est évanouie.

La conscience de l'homme sans fiel était bourrelée ; sa figure était bizarrement décomposée. — J'éclatai de rire.

— Pauvre Lucien, de quelque manière que vous agissiez dans cette affaire, vous n'en sortirez pas sans de cruels remords.

Je plaçai un flacon de sels sous le nez de la belle évanouie. — N'est-il pas curieux, dis-je, que ce soit moi qui lui porte secours ?

Lucien me savait gré de cette attention.

— Pauvre femme, m'écriai-je en lui frottant les tempes ! voyez que de mal peut causer la perte d'un petit objet auquel on attache un grand prix. Tout cela pour un morceau de papier ! en vérité, il est quelquefois bien cruel d'être doué d'une sensibilité trop exquise.

J'éclatai de rire encore une fois. La morte ouvrit ses beaux yeux ; elle se leva et parut tout à fait rétablie.

— Madame, lui dis-je, nous avons été plus généreux et plus scrupuleux que vous : nous n'avons pas osé porter une main profane sur le tabernacle de votre sein : si nous avions commis un pareil crime, c'eût été dans un égarement amoureux, et non pas

pour chercher à y surprendre un secret et en faire un usage perfide.

La femme sans âme se mit à sourire en rougissant.

— Monsieur, me dit-elle, ceci n'est, en effet, qu'un badinage.

— Ah ! fort bien, Madame ; tout cela n'était qu'un jeu pour vous ! A la bonne heure. Vous auriez causé la perte de *votre amie*, petite folle que vous êtes ! Vous vouliez seulement la déshonorer, et puis être cause d'un duel à mort ; faire un éclat public, immense, petite folle ; vous ne vouliez que jeter le trouble et le scandale dans une famille paisible ; vous auriez seulement fait verser plus de larmes, accumulé sur une seule maison plus de maux, d'opprobres et de misères que mille démons déchaînés, petite folle que vous êtes ! Cela eût été charmant ; j'ai presque du regret de vous priver de cet innocent badinage.— Venez, mon cher, dis-je à Lucien.

Je lui pris le bras et je l'entraînai hors de cette maison maudite. Il était si bouleversé que, pour la première fois de sa vie, il oublia de saluer en se retirant. Au bout d'un instant, il avait repris sa triple dose de tranquillité bienveillante.

— Mon ami, me disait-il paisiblement, vous avez un grand fonds d'ironie dans l'esprit.

— Oui, mon ami, je ne suis pas comme vous absolument privé de bile.

— C'est cela. Vous joueriez, je crois, d'une manière remarquable, le beau rôle de Shylock ou celui du spirituel Mercutio.

— Et vous, mon cher, celui du négociant Bassano, ou de l'obligent et sensible père Laurent.

Nous étions arrivés chez moi. Lucien me rendit mon fatal billet, je le mis dans ma bouche avidement et l'avalai. Il me fallut presser vivement l'homme modesté pour obtenir de lui le récit de ce qu'il avait fait pour arriver à terminer heureusement son habile négociation. Il me conta qu'il avait obtenu d'une femme de chambre, la promesse de dérober à sa maîtresse une carte de visite dont il lui avait donné la description, et qu'en effet, quelques instants après l'heure où la belle dame se rendit près de moi, la chambrière avait apporté le billet dans la rue.

A chaque détail que me donnait l'homme modeste, je faisais des exclamations de joie et d'admiration, ce qui le gênait visiblement.

— Mon ami, lui dis-je enfin, vous me cachez une circonstance importante : vous avez donné de l'argent. Je l'ai vu.

Ceci parut le contrarier beaucoup.

— Une bagatelle. Oui, il le fallait pour gagner cette femme.

— Je ne vous pardonnerai jamais si vous me faites un mensonge : Combien avez-vous donné ?

L'homme modeste frappa du pied avec embarras, me montra un cheveu sur mon habit, et se tut.

— Combien ? combien ? répétai-je avec instance. Enfin, il détourna les yeux, et me dit tout bas :

— Cinquante louis, je crois.

Je saisis le bon Lucien dans mes bras, et l'embrassai.

— Vous êtes un homme inappréciable, lui dis-je, vous n'auriez pas mis plus d'intérêt à vos propres affaires. Je ne suis pas en argent comptant pour aujourd'hui ; mais tout ce que je possède est à vous.

L'homme sans fiel était honteux et soucieux. Je lui prodiguais les éloges les plus sincères. Il fit de vains efforts pour attirer mon attention sur quelque autre objet.

— Non, m'écriai-je en prenant sa main, vous ne vous déroberez pas à ma reconnaissance et à mon amitié. Vous êtes le meilleur et le plus généreux des hommes.

Il me serra affectueusement la main ; mais il fixa des yeux le plafond et puis la terre, il frappa du pied, et ne pouvant supporter mes regards animés, il se retourna contre une carte de géographie de la France, et murmura entre ses dents :

— Alençon.

Je ne le poursuivis pas dans ce dernier retranchement.

Je vous dirai, cher lecteur, ce qu'est devenue l'intrigue de mon ami Rodolphe avec la belle Zerline. Le mari eut passablement de peine à se débarrasser de ses injustes soupçons ; il fit même, pendant plusieurs semaines, quelques scènes de mélodrame, qu'il crut du plus grand effet ; mais il ne put acquérir aucune certitude et la tranquillité se rétablit peu à peu dans ce ménage troublé. La femme sans âme ne profita guère de la petite leçon qu'elle avait reçue : elle continua de vouloir du mal à tout ce qui avait une apparence de passion ou de caractère ; elle continua aussi de trahir ses *petites amies* pour se distraire, et de se dire impétueuse et enthousiaste. Nos deux amants se virent encore en secret de temps à autre ; mais plus rarement et avec plus de prudence. Un matin que la belle Zerline s'était montrée plus folle et plus amoureuse que jamais, l'ami Rodolphe reçut d'elle une petite lettre où on lui parlait de remords, de criminelle liaison, de la bonté du mari, du scrupule de tromper un honnête homme, de la nécessité de revenir à ses devoirs ; de sorte que Rodolphe en conclut qu'il était remplacé dans le cœur de sa maîtresse. Il en brisa bien de rage une belle glace, élégamment placée au dessus de son lit ;

mais nous nous grisâmes ensemble le soir ; nous cassâmes les bouteilles, et dans la douleur d'un amour trompé, il chanta, sur l'air de *vedraï carino*.

— Le jeu n'en valait pas la chandelle.

Ignoble plaisanterie que je ne lui ai jamais pardonnée.

Depuis trois mois que Rodolphe n'y songe plus, l'homme modeste en parle encore quelquefois en levant les yeux au eiel, et, avec un accent de profonde affliction, il emploie, pour cette circonstance seulement, cette expression qu'il croit de la plus terrible énergie :

— C'est une affaire *gâchée*.

CE QUE VEUT UNE FEMME

DIEU LE VEUT

HISTOIRE MYSTÉRIEUSE

I

COMMENT LA FILLE D'UN JUGE VALSAIT D'UNE FAÇON BIEN MYSTÉRIEUSE. — DE QUELLE MANIÈRE HORATIUS, AU LIEU DE CHERCHER, COMME NEWTON, LA PESANTEUR DES CORPS, NE POURSUIVIT QUE LE VER CACHÉ DANS UNE POMME, ET COMMENT NESTOR SE CROYAIT UN HOMME PASSIONNÉ, PARCE QU'IL AIMAIT LES OLIVES.

— Et je vais, ma charmante,
T'emporter dans ta mante
Comme un enfant qui dort.

A. DE MUSSET.

C'est le diable qui règle l'emploi de ma journée, je voudrais qu'il écrivît sur mon livre que demain je casserai la tête du prévôt, après-demain celle de l'échevin, et dimanche, la tête stupide du gouverneur.

LE CONTREBANDIER.

Une grande maison, située entre cour et jardin, dont chaque étage est habité par une famille, res-

semble fort à une petite ville de province. Le rez-de-chaussée et le premier étage représentent ordinairement l'aristocratie ; c'est pour eux que la grande porte s'ouvre le plus souvent ; c'est en attendant les locataires du premier, que le portier veille une partie de la nuit. Le rez-de-chaussée aussi fait une consommation raisonnable de gants glacés, de bas de soie et de souliers fins. Quand une blanchisseuse, une modiste ou un tailleur élégant traversent la cour, c'est toujours au premier ou au rez-de-chaussée qu'ils s'adressent. Si un homme bien mis tire d'un portefeuille en maroquin, une carte de visite soigneusement gravée, c'est toujours pour le rez-de-chaussée ou le premier. Le second et le troisième étage forment la bourgeoisie. Les escaliers y sont moins scrupuleusement balayés ; vers les cinq heures du soir, on y sent des odeurs de cuisine peu attrayantes ; on y entend un bruit d'assiettes de faïence. Les ombres qui passent sur les fenêtres de ces étages vers neuf heures sont incertaines et vacillantes comme la flamme des chandelles, tandis que celles qui se dessinent sur les vitres du premier, projetées par la lumière égale et vive des lampes, montrent aux curieux des contours arrêtés qui permettent de reconnaître les personnages. C'est pour le troisième que viennent ceux qu'on voit fermer leurs parapluies sous le vestibule. C'est du second que descendent les hommes à lunettes vertes,

ceux qui portent chapeau d'été en hiver, ou culottes munies de la boue du jour, et de celle de la veille. Le second et le troisième médisent le plus qu'ils peuvent du premier et du rez-de-chaussée. Le quatrième étage et les mansardes calomnient tout le reste de la maison ; ils serrent la main du concierge, saluent les femmes de chambre, appellent un valet *monsieur*. Si une porte reste entr'ouverte, ils y jettent toujours un regard curieux ; ils composent ce peuple bavard et grossier qu'on voit groupé le soir autour de la lampe du portier, dont la loge malsaine est la bourse où chacun vient apporter ses nouvelles et échanger ses commérages. Les domestiques sont les agents en titre de ce commerce de médisance.

Dans une maison du faubourg Saint-Germain, demeuraient donc trois jeunes gens, à trois étages différents. Celui du premier était reçu dans les sociétés les plus élevées de la capitale ; sa famille était en relation avec la plupart des notabilités administratives, diplomatiques et financières. Malgré qu'il y trouvât peu de plaisir, Marcel courait beaucoup le monde ; on le voyait partout : dans les bals, les concerts, les musées et les théâtres. Il passait pour fort habile en musique et en dessin ; mais comme il fermait soigneusement ses fenêtres lorsqu'il ouvrait son piano, et qu'il ne dénouait pour personne les cordons de son album, il était difficile

de savoir l'exacte vérité. Sa discrétion éprouvée, son habitude de silence et de réserve, en faisaient ce qu'on appelle dans le monde un homme distingué.

Le jeune homme du second étage voyait aussi la bonne société ; mais il y brillait fort peu. Sa large figure, qui respirait la sensualité, sa conformation gastronomique, la nullité de son esprit, quelque chose de commun dans ses manières, malgré tous ses efforts pour se donner une dignité, tout cela dévoilait l'homme ordinaire ; il portait écrit sur toute sa personne, qu'il était de ces êtres auxquels la nature n'a rien donné de bien, ni rien de fort mal, et que la destinée regarde comme trop insignifiants pour prendre la peine de les rendre heureux ou misérables. Pendant sa première jeunesse, il avait montré quelque vivacité dans ses penchants sensuels ; il avait été ce qu'on nomme un joyeux convive ; mais depuis qu'il avait atteint vingt-cinq ans, et qu'il regardait vainement, dans l'avenir, si une apparence de rôle en ce monde lui était réservée, il était devenu sérieux ; il boudait contre la destinée, et ne s'apercevait pas qu'il manquait sa vocation d'Épicurien. Sa conformation le portait encore à convoiter, mais il n'avait même plus la force de chercher à satisfaire ses goûts. Ses amis lui disaient souvent :

— A quoi donc es-tu bon, malheureux Nestor, si tu ne veux plus passer ta vie à table ? As-tu la

ridicule prétention de philosopher avec cette tête vide? Cette large bouche, garnie de belles dents, est faite pour livrer passage aux truffes et au champagne; mais si tu ne l'ouvres plus que pour nous assommer de paroles raisonnables, tu ferais mieux d'être mort.

— Hélas! répondait l'homme sensuel, la vie est une bien triste chose, et je voudrais n'être jamais né.

— Renonce à vouloir nous intéresser; abandonne la sotte fantaisie d'être un homme de mérite. Épicurien découragé, sois homme; redeviens gourmand, ivrogne, si tu peux, libertin même, si cela n'est pas au-dessus de tes forces, et tu pourras encore sortir de cette nullité désolante où tu t'es plongé; car tu ne t'en aperçois pas; mais depuis que tu ne dis plus rien que de sensé, tu es devenu intolérable. Tu crois avoir une façon de penser, et tu répètes ce que l'un de nous a dit cent fois; tu feins de t'intéresser à une discussion littéraire ou philosophique, et tu ne songes qu'à placer un mot; tu te dis dégoûté de la vie, et tu prends encore plaisir à chercher la fortune du pot chez un bourgeois mal aisé; tu t'asseois avidement devant une table mal servie, et tu veux discourir comme Hamlet!

Nestor ne s'irritait pas de ces plaisanteries; mais il persistait dans sa fausse route.

L'homme du troisième étage avait obtenu depuis peu un diplôme de bachelier ès-sciences. C'était un

bibliophile, un infatigable annotateur. Il réglait, tous les soirs, l'emploi de la journée du lendemain, et notait chaque chose, par heure, sur son agenda. On ne le voyait jamais rechercher les plaisirs des hommes de son âge ; il ne paraissait pas aux théâtres, détestait la musique, se souciait peu de peinture. Mais son cabinet de travail était rempli de têtes de morts, de fioles garnies de leurs étiquettes et rangées avec un soin vraiment pharmaceutique. Le plafond était semé d'étoiles et de planètes. La pendule était garnie d'un réveil, dont l'homme du troisième plaçait chaque soir l'aiguille au même point, quoique il ouvrît, chaque matin, les yeux deux minutes avant l'heure fixée. Jamais il n'avait manqué un rendez-vous ; il ne pouvait souffrir une montre mal réglée, un livre sans sinet, un portefeuille privé de peau d'âne. C'était un supplice pour lui que de voir une porte entr'ouverte, une table mal calée, un papier à terre. On l'appelait Horace le ponctuel.

— Assurément, lui disaient ses amis, savant Horatius, si tu lisais, dans Jean l'Apocalypsien, que la divinité est représentée par le signe symbolique d'un triangle, tu ne pourrais t'empêcher de tirer de son étui ton infatigable crayon, et avec un empressement géométrique digne d'Euclydès, après l'avoir mouillé à ta docte langue, tu écrirais en marge : *équilatéral ;* car les trois côtés de ce triangle sont égaux.

Souvent on entendait fort avant dans la nuit le pilon de l'homme ponctuel qui broyait avec bruit des matières chimiques. Son seul délassement était de se balancer pendant une heure dans un hamac, en chantant à tue-tête, d'un ton morne et languissant, une chanson satirique de Béranger.

Horace était excessivement curieux; il ouvrait tous les livres, regardait dans toutes les armoires, retournait tous les papiers, lisait les timbres et les adresses de toutes lettres ; au moindre bruit dans l'escalier, il ouvrait subitement sa porte, et paraissait portant à sa main un os, ou un outil,ou un vase. Il se tenait sans cesse près de sa fenêtre, et savait à quelle heure étaient sortis et rentrés tous les habitants de la maison.

Par une belle soirée de mai, le savant Horace regardait l'anneau de Saturne avec un télescope, lorsque le bruit bien connu de la porte du rez-de-chaussée, vint le distraire de ses intéressantes observations.

Son œil abandonna promptement l'ouverture de la lunette, pour s'appliquer avec précaution contre la fenêtre. Une jeune femme d'une taille élégante descendait lentement les marches du perron. Bien qu'elle fût vêtue d'une robe noire et que la nuit fût obscure, il paraît qu'Horace reconnut cette femme. Il regarda attentivement pour savoir quel homme l'accompagnerait, et, sans doute, il s'attendait à

voir paraître le père de la jeune personne du rez-de-chaussée : mais il vit avec étonnement un jeune homme, d'une mise recherchée, prendre familièrement le bras de la dame, tandis que le vieux père refermait doucement la porte, après avoir fait un signe amical aux deux jeunes gens, en leur disant :

— Revenez bientôt.

Voici quelles furent les exclamations de l'homme du troisième étage :

— Singulier ! Une si jeune demoiselle ! Sans le père ! Elle n'a pourtant pas de frère ! Eh ! comme il ressemble. — C'est lui ! Impossible ! Marcel ne la connaît pas.

Pendant que l'homme du troisième parlait ainsi, les deux personnes qui excitaient si vivement sa curiosité, étaient arrivées devant la loge du portier. Horace écouta de toutes ses oreilles, pour reconnaître la voix du jeune homme ; mais celui-ci frappa, sans dire mot, à la vitre du concierge qui tira le cordon, au grand chagrin de maître Horace.

L'homme du troisième regarda une dernière fois après s'être frotté les yeux, mais la lumière de l'anneau de Saturne l'avait ébloui et fatigué ; une fatale tache rouge qui se plaça sur sa prunelle devant l'habit du passant, l'empêcha de le reconnaître, et la porte de la rue se ferma. Horace se mit à réfléchir attentivement à ce qu'il venait de voir ; il

finit par prendre son agenda; il écrivit quelques mots au crayon, qu'il effaça bientôt, et descendit enfin chez l'homme du second, oubliant le télescope et les observations astronomiques.

Les deux amis causèrent à voix basse comme si les murs avaient pu les entendre. Horace apprit avec surprise par l'homme du second, que Marcel avait souvent rencontré la jeune personne du rez-de-chaussée aux soirées du référendaire; qu'il avait même été reçu pendant un hiver chez le vieux juge, père de la belle Marie, avant les malheurs qu'avait éprouvés cette famille; mais que depuis la mort de la fille aînée du vieux juge, depuis l'installation de cet infortuné vieillard avec sa dernière fille dans la maison qu'il habitait aujourd'hui, personne n'avait été reçu chez lui; car le bonhomme, dont l'entêtement était bien connu, avait déclaré qu'il ne reverrait jamais une seule de ses anciennes connaissances. La vérité est que tous ceux qui se sont présentés chez lui n'ont pu réussir à passer la dernière marche du perron, où Christophe, le valet goutteux, arrête les visiteurs et reçoit leurs cartes, qui sont jetées au feu, dit-on, sans avoir été remises au maître du logis.

— Tu le vois, ajouta Nestor, celui que tu as vu sortir ce soir ne peut pas être notre ami Marcel. Je doute même que la belle Marie fût accompagnée d'un autre que son père; cela me semble absolu-

ment impossible, et je pense que tu as pris le bon vieillard pour notre élégant voisin du premier étage.

Les récits de l'homme du second avaient brouillé les idées d'Horace et dérangé toutes ses conjectures; il n'osa plus rien affirmer; mais les deux amis résolurent d'attendre patiemment à une fenêtre le retour de la dame noire, afin d'éclaircir leurs doutes.

— Moi aussi, continua Nestor, j'ai assisté quelquefois aux belles fêtes que donnait le vieux juge avant la mort de son enfant; je me souviens d'avoir vu notre ami Marcel fort empressé près des deux jeunes filles; mais il ne put réussir à leur plaire, et l'aînée allait se marier avec un jeune étudiant, ami d'enfance de la famille, lorsque les bals furent interrompus tout à coup, la porte du juge fermée, les domestiques chassés. Un mystère impénétrable environna les démarches de cette famille, et la pauvre Anne, la fille aînée du juge, mourut subitement; sa sœur en eut tant de chagrin qu'elle fit aussi une longue maladie à la suite de laquelle on prétend qu'elle donna quelques signes d'aliénation mentale. La cause de cette maladie est tout à fait inconnue : le jeune fiancé de la belle Anne a disparu. Or puisque lui-même ne put être admis chez le juge, il n'est pas possible que notre ami Marcel ait trouvé moyen de s'y introduire; d'ailleurs il me l'aurait dit, puisque j'ai sa confiance entière.

— Crois-tu, répondit Horace, qu'il ne peut avoir la singulière fantaisie de nous le cacher? — Je le soupçonne de tout, depuis qu'il a poussé la dissimulation jusqu'à garder pendant quatre ans le silence sur sa liaison secrète avec la belle Laure, que je croyais bien éloignée de songer à lui.

Vers dix heures du soir, une voiture s'arrêta devant la maison, et la dame noire parut. Maître Horace, emporté par la curiosité, descendit les escaliers et courut à perdre haleine. Il arriva dans la cour au moment où la porte du rez-de-chaussée venait de s'ouvrir. Il redoubla de vitesse : les genoux pliés, la pointe du pied basse, rasant la muraille avec la légèreté d'un sylphe, il passa comme un spectre devant la fille du juge. O désappointement ! Elle était accompagnée par une femme.

— Je vous rends votre enfant, dit cette femme au vieux père qui attendait avec impatience.

— Hélas ! répondit le vieillard avec émotion, que ne pouvez-vous me rendre aussi l'autre !

Et il embrassa tendrement sa fille. La porte se referma ; l'homme du troisième retourna lentement chez son ami. Tous deux redoublèrent leurs suppositions et conjectures pour se consoler du manque total d'éclaircissements.

Cette nuit-là, on entendit le pilon de l'homme ponctuel battre d'une manière inégale, car Horace interrompait ses scientifiques travaux pour s'écrier :

— Comment se fait-il que la belle Marie soit sortie accompagnée par un jeune homme, et qu'elle rentre suivie d'une femme?

Maître Horatius, avant de se mettre au lit, ouvrit son agenda, et après avoir réfléchi sur l'emploi de la matinée du lendemain, il écrivit ces mots au crayon :

— Huit heures: École de médecine.

— Neuf heures : Azaïs. — Lancette.

— Dix heures : Marcel.

— Dix heures et demie : le sonder adroitement sur la soirée de la veille.

— Onze heures : Électricité.

— Midi : Autopsie.

— Etc., etc.

Ce fut en effet à dix heures précises que l'homme ponctuel frappa légèrement à la porte de l'habitant du premier. Le curieux Horace lança de tous côtés ses regards furtifs ; mais il ne vit que son ami nonchalamment étendu sur un large sopha, où lui-même il vint prendre place après avoir fait le tour de la chambre en regardant de près chaque meuble. Il passa ensuite à l'examen de la personne de son ami, et lui dit avec une distraction affectée, au moment où la pendule marquait dix heures et demie :

— Tu es fatigué, — tu as passé la nuit au bal?

— Oui.

— C'était sans doute chez le référendaire?

— Non.

— C'est une fort agréable maison ; notre belle voisine s'y trouvait, je l'ai vue sortir hier soir.

— Elle ne peut aller dans le monde, elle est en deuil de sa sœur.

— C'est une charmante demoiselle. Tu l'as fait danser toute la soirée.

— Ce n'est point chez le référendaire que je suis allé.

— Tu as eu pour elle une véritable passion ; mais tu nous l'as cachée, comme tu fais toujours. Le vieux juge était-il hier avec sa fille ?

— Où ? Que veux-tu dire ? Je n'ai vu au bal, ni le juge, ni sa fille. Ne sais-tu pas que cet homme a juré de ne visiter et de ne recevoir personne ?

— Voilà qui est singulier ! Conte-moi donc cette histoire.

— Tu la sais mieux que moi, malicieux astronome. Dis-moi plutôt pourquoi tu m'assommes de questions ?

— La belle Marie est ravissante.

— Eh bien ! envoie faire une demande en mariage au père par un de ces farfadets qui visitent la nuit ton laboratoire ; car le vieux juge ne veut plus voir un visage d'homme dans sa maison.

— Le capricieux fait pourtant quelques exceptions.

— Comment ?

— Je sais que sa porte s'ouvre pour un jeune homme, et cela, en secret, le soir.

— Impossible.

— Je l'ai vu. Demain, j'espère en savoir davantage.

— Tu me diras ce que tu auras appris.

— J'y consens.

L'homme ponctuel courut à son cours d'électricité, car onze heures étaient sonnées depuis plus d'une minute.

Le soir, maître Horace et l'homme du second étage demeurèrent constamment près d'une fenêtre, les yeux fixés sur la porte du rez-de-chaussée. A minuit, un jeune homme, enveloppé d'un manteau, monta sur les marches du perron ; Christophe parut et introduisit l'étranger.

— Nous le tenons ! s'écria Horace ; nous saurons quel est cet homme. Il est nécessaire que je me couche à minuit, ajouta l'homme ponctuel, en consultant son agenda ; mais toi, mon cher Nestor, tu veilleras avec soin, et quand l'étranger sortira, tu le suivras jusqu'à sa demeure.

— C'est convenu, répondit Nestor.

Et il s'installa près de la fenêtre, après avoir tiré d'une armoire quelques fruits secs et une bouteille de liqueur, afin de se tenir éveillé.

— Deux heures s'écoulèrent ainsi. L'homme sensuel ne résistait plus que faiblement au besoin de

sommeil ; il s'endormit enfin profondément et ne se réveilla qu'au point du jour ; les toits commençaient à se dorer des premiers rayons du soleil, Nestor jugea qu'il était inutile de veiller plus longtemps ; il jeta un coup d'œil sur le perron du rez-de-chaussée avant de gagner son lit ; un petit objet placé sur la dernière marche attira ses yeux. Il descendit et trouva un gant d'homme.

Il était à peine huit heures quand les deux amis entrèrent dans la chambre de Marcel qui dormait encore ; son chapeau était sur une chaise ; il contenait le gant pareil à celui qu'avait trouvé Nestor.

— Tu voudrais en vain le nier, s'écria l'homme sensuel ; tu as passé la nuit chez le juge ; mais, une autre fois, quand tu voudras cacher à tes amis tes bonnes fortunes, ne laisse pas tomber ton gant à la porte de la belle.

Marcel éclata de rire :

— Vous me faites trop d'honneur, Messieurs ; quand je vais en bonne fortune, je n'ai pas l'habitude de m'habiller comme pour aller au bal ; je prends un costume plus commode que ce pantalon étroit et ces bas de soie qui se déchirent au moindre frottement ; les gants glacés me seraient aussi fort inutiles pour me rendre auprès d'une beauté pleine d'indulgence, et malheureusement, la belle Marie est trop jeune et trop sage pour me favoriser comme vous avez bien voulu le croire. J'ai passé la soirée

chez le petit baron W... J'y ai fait un usage peu modéré de punch et de liqueurs, et quand je suis rentré cette nuit, j'ai pris à droite au lieu de tourner à gauche, c'est pourquoi mon gant est tombé devant la porte du vieux juge.

Comme il disait ces mots, le petit baron W... entra ; il parla de la soirée de la veille, et du souper où Marcel avait fait largement raison au buveur le plus solide de la réunion.

— Ce n'est pas lui ! dit l'homme ponctuel, avec découragement.

— Eh ! mon ami, lui dit Marcel, laisse là le juge maussade et toute cette famille fantasque.

— Non. Je ne puis renoncer à éclaircir ce mystère.

— O malheureux Horace ! Quand tu seras médecin, si je me brise les os du crâne, je ne te confierai pas ma tête pour l'opération du trépan ; car si tu voyais ma cervelle à nu sous tes yeux, tu ne pourrais résister au désir de m'en dérober une légère portion avec la pointe de ton implacable scalpel.

— Ce n'est pas lui ! répéta tristement Horace pendant tout le reste de la journée.

Les deux amis se placèrent encore en embuscade quand vint la nuit. Le même homme qui s'était présenté la veille, entra sans bruit chez le juge. Ils descendirent alors, et se mirent à rôder autour de la maison comme deux larrons. Les jalousies du rez-

de-chaussée étaient soigneusement fermées. Maître Horace se suspendit comme un chat aux fenêtres, et visita chaque barreau ; il découvrit enfin une ouverture suffisante pour lancer à travers les fatales persiennes un rayon visuel ; mais un double rideau, étendu sur les vitres à l'intérieur, arrêta le regard du curieux. Maître Horace resta cependant collé contre le mur avec persévérance. Il lui sembla que le salon du juge était éclairé par une grande quantité de lumières. Bientôt le bruit d'un piano se fit entendre. Les deux amis cherchèrent vainement à reconnaître le rythme de cette musique, dont les sons n'arrivaient que très faiblement au dehors ; mais deux ombres, qui passaient régulièrement sur le rideau, et qui semblaient entrelacées, firent deviner aux curieux que c'était une valse.

— Comment se fait-il, s'écria Nestor, qu'il y ait une fête chez le vieux juge sans que personne, dans la maison, en soit instruit, et sans qu'il se fasse aucun mouvement au dehors ?

— Il n'y a point de bal, répondit Horace après avoir appliqué de nouveau son œil sur l'ouverture ; regarde, il me semble que je vois passer sans cesse les deux mêmes ombres.

— En effet, c'est pour deux personnes seulement que le juge a ainsi éclairé son salon.

— Sans doute, c'est pour l'étranger qui vient chaque soir valser avec la belle Marie.

— Il y a dans tout ceci quelque chose d'étrange et de mystérieux.

— Oui, répéta Horace avec joie, quelque chose d'étrange et de mystérieux.

La valse dura fort longtemps ; le mouvement en devint plus lent. Les deux espions remarquèrent, par les ombres qui passaient sur le rideau, que la dame avait couché sa tête sur l'épaule du valseur et qu'elle semblait endormie dans ses bras. La musique s'éteignit tout à fait, et les ombres disparurent. La fenêtre s'ouvrit, les deux amis reconnurent la voix du juge qui se plaignait de la chaleur ; le vieillard était ému, il répéta plusieurs fois :

— Quand donc finira cette cruelle comédie ? Quel plaisir peut-on prendre à frotter ainsi chaque soir une plaie encore toute fraîche ? je n'ai d'espoir qu'en vous, mon ami ; c'est vous seul qui pouvez sauver ma fille.

Horace se dressa comme un serpent, pour écouter la réponse du jeune homme qu'il ne pouvait apercevoir ; mais l'étranger ne parla point. L'espion vit seulement sur le rideau les ombres de deux mains qui se serraient cordialement.

L'apparition du valet Christophe força les deux rôdeurs à s'éloigner. L'homme du premier fut mis, dès le lendemain, dans leur confidence. La découverte parut lui causer un profond étonnement.

— Tout ce qui se passe dans cette famille, dit

Nestor, semble avoir une cause cachée, qui répand un mystère singulier sur les circonstances les plus simples.

— Jouons-nous donc un conte des Mille et une nuits? s'écria Horace.

— Il est certain, répondit Marcel en riant, que vous avez montré plus de persévérance et de curiosité que n'en eut jamais l'aventureux Calife Haroun, suivi de son soumis et complimenteur visir Giafar.

Les trois voisins se perdirent dans leurs innombrables conjectures. La mystérieuse famille du vieux juge devint le sujet habituel de toutes leurs conversations. Horace essaya souvent de retrouver l'observatoire d'où il avait découvert ce qui se passait au rez-de-chaussée; il rôda le soir le long des murailles; mais il semblait qu'on eût deviné ses intentions, car les volets étaient fermés intérieurement: pas un son, pas un atome de lumière, ne parvenaient au dehors. L'homme du premier avait fini par se moquer de ses amis, et montrait, pour leurs importantes découvertes, une incrédulité qui les désolait.

Marcel s'habillait pour aller au bal, ses bas de soie étaient suffisamment tendus, sa cravate ne formait plus un seul pli, ses gants attendaient, sur le bord de son chapeau, l'instant du départ pour s'élancer au milieu des danses. Cependant Horace feignait

de ne pas voir que son ami allait sortir ; il traçait des lignes au compas, tandis que l'homme du second mangeait silencieusement des olives.

La voiture qui devait conduire au bal l'homme du premier attendait dans la cour. Marcel congédia ses voisins :

— Adieu, savant Horatius, dit-il, nouveau La Condamine ; quand tu n'auras plus personne à disséquer, tu introduiras tes instruments dans tes propres chairs. Newton parisien, je te crois capable de réfléchir profondément devant une pomme tombée d'un arbre ; mais, au lieu de chercher le phénomène de la pesanteur, tu travailles avec ardeur à découvrir si cette pomme contient un ver ou une fourmi.

Adieu, toi, prosaïque Nestor, qui te consolerais, en mangeant, de la perte de ta maîtresse, si tu pouvais en avoir une. Quand tu éprouveras quelque violent chagrin, le *Rocher de Cancale* sera ton sauveur ; c'est dans son sein que tu déposeras tes peines, qui seront bientôt changées en un mal de cœur. Emporte chez toi ce baril d'olives, va, ne te refuse pas une si simple jouissance, car la vie est courte, le nombre de tes dîners est compté : encore quelques centaines de bœufs abattus, quelques arpents de légumes fauchés pour tes repas, et puis tu seras la pâture de ce mangeur plus insatiable que toi, qui doit nous dévorer tous un jour.

— Qu'a donc notre voisin ? pensa Horatius en s'éloignant ; il me paraît bien joyeux de partir pour le bal.

— Quel homme froid ! dit Nestor emportant le baril d'olives ; il n'aime rien en ce monde.

Marcel devina sans peine que ses amis, en arrivant chez eux, auraient soin d'appliquer leur œil contre les vitres pour le voir monter en voiture ; il fit donc un signe à son intelligent valet qui s'enveloppa du manteau de son maître et se jeta dans le carrosse dont les roues firent résonner les fenêtres de la maison d'un bruit aristocratique, tandis que Marcel se glissait dans l'ombre, comme un malfaiteur, jusqu'à la porte du rez-de-chaussée qu'on avait entr'ouverte pour le recevoir.

Le valet Christophe, le voyant marcher sur la pointe du pied, sourit et se leva. Le vieux juge, qui l'attendait, seul, au milieu de son salon magnifiquement éclairé, s'avança et lui prit la main avec émotion.

— Vous voyez, lui dit-il, que j'ai tout préparé pour la triste comédie. Heureusement mon costume de bal serait aussi convenable pour un enterrement ; mais vous, mon ami, qui êtes si jeune et qui pourriez prendre tant de plaisir dans le monde, comment ne trouvez-vous pas insupportable de perdre ainsi une portion de chacune de vos nuits près d'un vieillard affligé et d'une fille fantasque ?

— Eh ! Monsieur, qu'est-ce que cela auprès de la crainte de voir la vie de votre fille en danger ?

— Il est vrai, jeune homme ; si cette enfant me reste encore, c'est à vous que je le dois, et puisque vous avez mis, pour la sauver, votre vie en danger, je ne devrais pas penser, en effet, que votre générosité puisse finir par se lasser.

— Je crains fort que la curiosité fâcheuse de nos voisins ne me mette bientôt dans l'impossibilité de me rendre chez vous le soir. Il serait prudent de suspendre nos réunions pendant quelques jours.

— Nous en ferons l'essai : ce sera pour votre complaisance un repos, un ménagement pour mes chagrins que toutes ces scènes renouvellent, et si ma fille peut supporter votre absence, elle sera sauvée. Nous tenterons cela demain et les jours suivants.

Marcel continua de causer avec le vieillard ; ils parlèrent d'événements passés que le lecteur ne connaît pas, de sorte que l'intelligent Horatius, lui-même, n'aurait rien compris à leur conversation. Au moment où minuit sonna, le juge envoya une femme de chambre chercher sa fille.

— Mademoiselle, dit la chambrière, tout est prêt pour la signature du contrat.

La belle Marie courut au salon : ses joues étaient animées et ses yeux modestes baissés vers la terre. Elle répondit au salut de Marcel par un sourire fort gracieux, en lui montrant une poignée d'herbes sè-

ches qu'elle tenait à sa main, et qui faisait une singulière tache sur sa parure de bal.

— Monsieur le témoin, dit-elle, vous m'avez envoyé un fort beau bouquet; je vous remercie de cette galanterie.

Le vieux juge ouvrit le piano et joua la walse en *fa mineur* de Beethoven, pendant que Marcel se promenait silencieusement dans le salon, et que la belle Marie, le visage enflammé par le dépit, agitait son éventail avec impatience.

— Y pensez-vous,dit Marcel à voix basse, comme s'il parlait à l'un des assistants? vous laissez votre femme sur sa chaise! la valse est commencée; on va remarquer cette impolitesse, un pareil jour! c'est une insulte.

La belle Marie paraissait attendre qu'on vînt l'engager à valser. Marcel vit ses lèvres s'agiter, et reconnut qu'elle disait tout bas:

— Il ne viendra pas!

Alors il courut à elle, et, lui présentant sa main, il la pria de valser avec lui.

— Avec plaisir, monsieur le témoin, répondit-elle; notre ami Georges ne me semble pas disposé à se fâcher si j'accepte votre invitation.

Aussitôt la belle Marie posa son bras sur celui de Marcel, et les deux jeunes gens valsèrent avec tant de grâce et de légèreté, que le vieux juge aurait pris plaisir à les voir, si cette scène ne lui avait remis à

l'esprit un souvenir douloureux qui lui arrachait de profonds soupirs. Le mouvement de la valse, d'abord vif et rapide, devint bientôt plus lent ; Marcel montra toute l'habileté qu'il avait acquise dans ses voyages en Allemagne. La belle Marie appuya tout à fait sa tête sur l'épaule du jeune homme : elle ferma ses yeux. Ses petits pieds semblaient obéir encore machinalement à la volonté passée de la valseuse endormie ; ses longs cheveux noirs qui s'étaient détachés, formaient un coussin où posait sa figure d'une immobilité parfaite. Ce mélange de mouvement et de sommeil, de désordre et de régularité, faisait de ce tableau une espèce de phénomène de somnambulisme. Les mouvements de la jeune fille devinrent bientôt irréguliers, elle serait tombée si le valseur ne l'avait saisie dans ses bras. Marcel porta la belle Marie endormie jusqu'à son lit où les femmes de chambre la reçurent.

II

COMMENT L'HOMME DU PREMIER DEVINT PALE EN VOYANT UNE JOLIE FEMME QUE, CERTES, IL NE S'ATTENDAIT PAS A TROUVER CHEZ LE RÉFÉRENDAIRE. — COMMENT BOSSUET AURAIT PU ÉCRIRE LA MORT D'UN RAT EN MÊME TEMPS QUE L'ENTREVUE DE DEUX AMANTS. — TOUT LE PLAISIR D'UNE HEUREUSE NOUVELLE DÉTRUIT PAR UNE GOUTTE D'ACÉTATE. — HORATIUS SE RÉJOUIT DEVANT CUVIER EN MAUVAIS ÉTAT, ET MANQUE AUX ORDRES DE SON AGENDA.

> Aujourd'hui, le sage est celui qui ne dit rien de ce qu'il fait et qui sait le mieux couvrir d'un habit décent les parties honteuses de son âme.
>
> LE CONTREBANDIER.

> Noi eravam col piè gia'nsu la soglia
> Diquella porta, e di passar là drento
> M'havea fatto venir, la donna, voglià.
> MACHIAVEL, *la Mandragola*.

Pendant trois jours, l'homme du premier resta chez lui, enfermé avec ses deux voisins, à discourir sur la singulière famille du rez-de-chaussée. Il montra plus de curiosité, s'il est possible, que le savant Horace. Il fit plus de conjectures oiseuses que le

matériel Nestor ; il rôda le soir avec eux le long des murailles ; il se suspendit comme eux aux fenêtres, il prêta l'oreille et ouvrit les yeux avec plus d'avidité encore que les deux espions. Il fit des suppositions si bizarres, il rassembla de si loin des circonstances si insignifiantes pour en faire sortir de si monstrueuses conclusions, que le penseur Horatius en perdait la raison, tandis que l'homme du second, fatigué par la tension d'esprit qu'exigeait cette affaire, résolut de n'y plus penser, et s'efforça d'engager ses amis à laisser le vieux juge éclairer son salon pour voir valser sa fille, sans s'embarrasser de cette fantaisie ; mais l'homme du premier, à mesure que ses amis tombaient dans le découragement, redoublait d'activité. Comme un limier ardent, il poursuivait le gibier et forçait les chasseurs fatigués à se remettre sur la trace. Par une véritable fatalité, la maison du juge demeura dans un morne silence pendant les trois soirées que Marcel passa au logis avec ses voisins. L'homme du troisième, qui montrait seul encore quelque persévérance, n'avait aucun doute sur la sincérité de son ami. Il remarqua bien quelques signes d'intelligence entre Marcel et le vieux Christophe. Notamment le troisième jour, il vit l'homme du premier regarder finement le valet du juge qui se tenait devant la porte, et ce regard interrogateur signifiait sans doute :

— Comment vont les choses chez votre maître !

Car le vieux serviteur secoua la tête tristement d'un air qui voulait dire :

— Cela va mal.

Mais comment soupçonner tant de perfidie ?

Au quatrième jour donc, les découvertes n'étaient pas plus avancées qu'au premier. Horatius se consola dans son laboratoire en faisant nombre d'expériences de physique, tandis que Nestor et Marcel, penchés devant leurs miroirs, s'enfermaient dans leurs étroits costumes de bal ; car il y avait ce soir-là réunion chez le référendaire. C'était dans cette maison qu'était venue souvent la famille du juge l'hiver précédent. Les deux amis se trouvaient assis dans un coin d'un salon où la danse était fort animée.

— Ch ! quel ennui ! s'écria Nestor avec découragement, je ne trouve plus aucun plaisir dans un bal. Je ne puis souffrir la danse ; les sottes conversations des femmes me sont insupportables ; il n'y a plus pour moi de jouissances en ce monde.

— Eh ! que voudrais-tu donc ? répondit Marcel. — Que faudrait-il pour te rendre goût à la vie, homme blasé ? As tu donc épuisé tous les plaisirs de la terre ? es-tu donc rassasié de femmes, toi qui n'eus jamais de maîtresse ? ton âme est-elle usée par de trop fortes secousses ? toi qui n'eus jamais d'autre chagrin que celui de faire un mauvais dîner. Toi qui

n'as jamais couru d'autre danger que celui de tremper tes lèvres dans du lait aigre, es-tu devenu indifférent à la vie inactive ? le spleen ronge-t-il tout à coup ton large estomac, et va-t-il bientôt décolorer ta face rubiconde ? Va ! ce n'est pas pour trop connaître la vie que tu te dis plein de dégoût, c'est plutôt parce que tu te vois arrivé au tiers d'une existence nulle que tu n'as pas la force de ranimer. C'est parce que cette existence t'échappe comme une chimère, et que tu mourras sans avoir vécu. — Réveille-toi. Promène tes regards sur cette assemblée ; choisis dans cet essaim de beautés celle qui te convient, et après avoir rajusté convenablement ta cravate et tes gants, conduis-la au milieu des danses, et fais-lui comprendre ton âme brûlante et découragée.

— Quelle sottise ! J'abhorre la danse. Tu ne me connais pas encore, homme de glace ! Comment peux-tu poursuivre ces froids plaisirs !

Marcel conduisit son ami devant un groupe de marbre de l'Amour et Psyché.

— Écoute-moi, dit-il mystérieusement : il y a une certaine manie de l'âme, que d'ordinaire on éprouve à ton âge. Cette manie cause des fièvres, des transports, de la joie, de la rage, de la douleur ; quelques hommes en meurent subitement ; beaucoup d'autres sont conduits lentement par elle au tombeau ; lorsqu'elle est établie chez un homme, elle

donne à sa vie une importance réelle. Quand cette manie devient une passion, elle peut causer de grands chagrins ou un grand bonheur ; si ce n'est qu'un goût, il ne peut guère être entièrement passé que lorsqu'on n'est plus jeune. Cette manie que tu ne connais pas, est le motif secret des réunions, dont la danse n'est que le prétexte : c'est pourquoi je te dirais volontiers, quand tu m'accuses de froideur, comme le simple Antonio du bon monsieur Sedaine.

— La danse n'est pas ce que j'aime.

Et, vois-tu, pauvre Nestor, il paraît que c'est par cette manie, que deux jeunes gens de sexe différent peuvent arriver à goûter un plaisir, bien désirable pour toi, à se tenir embrassés comme tu vois.

— Par Dieu ! c'est l'amour que tu veux dire.

— Le voilà. Tu sais ce que c'est. Eh bien, mon ami, restons-en là, et tâche de mettre à profit cette importante révélation que je viens de te faire.

Nestor fit un profond soupir et tomba dans la rêverie. Marcel s'éloigna. Le bruit d'une voiture qui venait de s'arrêter au moment où minuit sonnait lui causa une sorte de frisson : la porte s'ouvrit, une fort belle personne entra. La même expression de surprise parut sur tous les visages ; Marcel devint pâle en voyant une jolie femme, comme Mac-

beth à la vue du spectre de Banco. Le maître du logis, en s'élançant au devant de cette dame, balbutia quelques mots de politesse que l'étonnement rendit inintelligibles : il est certain que l'assemblée avait raison de s'étonner,car celle qui venait de paraître — c'était la belle Marie.

Son vieux père la suivait, les yeux fixés avec confusion sur la pointe de ses escarpins bien cirés, comme un homme qui avoue publiquement qu'il vient de manquer à toutes ses résolutions.

Les femmes s'écrièrent presqu'à haute voix :

— C'est inouï ! c'est inconcevable !

Les jeunes gens répétèrent mille fois :

— Elle est plus belle que jamais.

La fille du juge reçut, avec une indifférence parfaite, les compliments et les hommages innombrables des assistants ; mais, au salut cérémonieux de Marcel, son charmant visage se colora visiblement.

Était-ce donc pour ce salut qu'elle était venue ?

Il est certain que, dans un instant où l'attention générale n'était plus fixée sur elle, ce fut le bras de Marcel qu'elle choisit pour se promener dans les salons du référendaire, et qu'elle dit à l'oreille du jeune homme :

— Ne vous verrai-je donc plus ? — A présent que vous m'avez sauvé la vie, et que je ne cours plus aucun danger, allez-vous me mépriser ? Je sais que

ma légèreté et mes caprices vous en donnent le droit ; mais vous seul pouvez me corriger. — Revenez me voir, ou je deviendrai si fantasque et si bizarre que j'en mourrai.

Est-ce bien moi que vous désirez revoir, répondit Marcel? Je n'ai pas l'orgueil de le croire. Je ne suis qu'un personnage secondaire d'un drame passé, que vous aimiez à répéter chaque soir, et dont les premiers acteurs n'existent plus.

— Assez, — assez ; — ne me faites pas un reproche ; — ne m'accablez pas. — Je ne sais si c'est vous que je veux revoir, ou si les spectres de ceux que j'ai fait mourir me poursuivent encore ; mais je ne puis me passer de vous. Revenez demain ; et n'oubliez pas que, vous aussi, vous êtes un *assassin*.

La belle Marie quitta brusquement le bras de Marcel.

Le sensuel Nestor, sorti de ses méditations, prétendit qu'elle lui avait jeté un singulier regard.

— Oh ! mon ami, dit-il avec chaleur, c'est une ravissante personne. Je veux profiter de tes conseils. Peut-être l'amour de cette créature céleste pourra me rendre quelque goût à la vie.

— Mon ami, répondit gravement l'homme du premier, avant de te fixer, il faut avoir soin de t'assurer que la personne à qui tu veux plaire est libre; car ce serait te ménager une série de déboires que de poursuivre une femme éprise d'un autre.

Nestor regarda son ami avec un air de doute et d'effroi, qui ne laissa pas à Marcel le courage d'achever. Les yeux de la belle Marie, qui se tournèrent souvent du côté où se tenaient les deux amis, rendirent au bon Nestor quelque présomption. Il passa plusieurs fois devant la fille du juge, le jarret tendu et la main négligemment placée dans le gilet; mais la capricieuse jeune fille continua de regarder dans la direction que l'homme du second venait de quitter. Nestor se décida enfin, après une longue délibération, à inviter la belle Marie à danser, au moment où elle mettait son châle sur ses épaules pour se retirer; il fut transporté de joie par le ton obligeant qu'elle mit dans son refus.

Sitôt que la voiture du vieux juge eut fait trembler les vitres du salon, un groupe de curieux se forma pour raisonner de la conduite de la fille et de la faiblesse du père. Marcel, que ces discours contrariaient, entraîna son ami hors du bal. Nestor se coucha ce soir-là plein de joie et d'espérance, après avoir plusieurs fois jeté les yeux sur les fenêtres, hermétiquement fermées, du rez-de-chaussée.

— J'en suis certain, répétait l'homme du second, assis le lendemain près du lit de son ami, cette jeune fille m'a jeté un singulier regard. — Or, il n'est pas douteux que, lorsqu'elle prit la résolution de venir chez le référendaire, ce fut pour y rencontrer quelqu'un; car comment expliquer cette dé-

marche ? Et qui venait-elle y chercher, si ce n'est celui qu'elle a regardé tendrement ? Je t'en supplie donc, mon ami ; garde moi le secret sur cette bonne fortune, et surtout cache-la au curieux Horace.

— Compte sur ma discrétion.

Marcel éprouvait quelque inquiétude en songeant qu'il lui faudrait tromper la vigilance d'Horace pour se rendre à minuit chez le juge. Il monta de bonne heure au troisième étage, et, tandis que l'homme ponctuel se courbait péniblement sur la pompe d'un fusil à vent, il déroba son agenda pour y chercher la page où se trouvait l'emploi de la présente journée ; il lut avidement ce qui suit :

— Huit heures : École de Médecine.

— Neuf heures : Gay-Lussac. — Renseignement.

— Dix heures : Déjeuner. — Journaux. — Tire-bottes.

. . . . . .

Marcel passa rapidement sur l'emploi de la matinée, et chercha les projets de son voisin pour le soir.

. . . . . .

— Onze heures : Inflammation. — Epiplomphale. — Machine pneumatique. — Poser le rat sous le récipient et compter les coups de piston jusqu'à la mort de l'animal.

— Minuit : Rez-de-chaussée.

Cette dernière ligne jeta l'homme du premier dans un véritable embarras, car il connaissait trop l'exactitude scrupuleuse d'Horatius pour espérer qu'à minuit aucune circonstance pût changer ses résolutions. Marcel prit donc le seul parti qui lui restait ; il frotta de sa manche la peau d'âne de l'agenda et ne craignit pas d'intervertir l'ordre des deux derniers articles, de sorte que le moment fixé pour rôder sous les fenêtres du juge fut avancé d'une heure, tandis que le trépas du malheureux rat se trouva retardé d'autant.

Onze heures sonnaient et l'homme ponctuel préparait déjà la fatale machine qui devait se jouer si cruellement des poumons d'une pauvre créature que Dieu avait faite pour respirer, lorsqu'il vint au savant bourreau l'heureux scrupule de consulter une dernière fois son agenda. La surprise d'Horatius fut extrême en voyant qu'il avait été sur le point de commettre une grave erreur. Il chercha vainement dans sa mémoire quel motif avait pu l'engager à fixer le moment de ses explorations nocturnes à onze heures ; il osa même, pendant un instant, délibérer s'il manquerait à l'ordre établi par lui-même ; mais l'habitude l'emporta, il abandonna précipitamment ses livres, ses instruments, et laissa le rat dans la souricière pour courir en toute hâte sous les fenêtres de la belle Marie, où l'ami Marcel, enfermé chez lui

sans lumière, le vit, avec une vraie satisfaction, rôder pendant une grande heure.

Les recherches d'Horatius furent infructueuses comme de coutume, et l'homme du premier entendit le pas pesant de son ami qui regagnait à minuit le laboratoire. Dans le même temps, Nestor, étendu dans un fauteuil, était perdu dans la contemplation d'une bouteille de bière qu'il devait boire au moment de se mettre au lit, de sorte que, si l'aigle de Meaux eût écrit de nos jours son histoire universelle, et qu'il eût consigné dans son livre, comme elles le sont dans celui du destin, les actions de tous les hommes, ç'eût été une chose curieuse que de voir combien différaient les occupations de nos trois amis dans le même instant. Marcel achevait de mettre ses gants lorsque Horatius ouvrait le Dictionnaire des sciences médicales ; il se glissait dans l'escalier pendant que l'homme du troisième parcourait l'article de l'épiplomphale. Il frappait légèrement à la porte du rez-de-chaussée, tandis qu'Horatius remettait à sa place le lourd in-quarto. Au moment où il entrait dans le salon du juge, Nestor débouchait la bouteille de bière, et le rat gémissait sous le premier coup de piston de l'homme ponctuel. Marcel s'étonna de trouver le salon désert et moins éclairé que de coutume. Comme il n'y était pas entré depuis quatre jours, le silence et l'obscurité lui causèrent une vague inquiétude ; il lui sembla que ces

changements devaient annoncer un malheur. Il était sur le point d'appeler pour sortir de ce doute affreux, lorsque la belle Marie entra précipitamment ; Marcel courut à elle avec joie, les deux jeunes gens se jetèrent spontanément dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés.

C'était précisément alors que Nestor avalait sensuellement le dernier verre de bière, et que le malheureux rat poussait dans le vide son dernier soupir.

— Pourquoi m'avoir ainsi abandonnée ? s'écria la fille du juge.

Le vieux père parut ; le visage et le cou de la belle Marie furent couverts d'une rougeur très vive ; elle se sépara brusquement de Marcel ; mais le vieillard dit avec douceur à sa fille ;

— Marie, Marie, — il est fort mal de persister à nier ton amour pour ce jeune homme, lorsque tu sais que rien au monde ne ferait plus de plaisir à ton père que tes aveux. Marcel est notre seul ami ; il est le génie protecteur de notre famille, et tu ne dois pas rougir d'un attachement que je voudrais augmenter encore ; mais pourquoi t'obstiner à cacher plus longtemps que tu l'aimes, quand je viens de te voir, par le trou de cette serrure, l'embrasser avec tendresse ? Ne sais-je pas que tu ne peux te passer de lui un seul jour, et que s'il ne vient pas à l'heure

convenue, tu tombes dans une profonde tristesse ? N'était-ce pas pour le rencontrer que tu m'as entraîné malgré moi chez le référendaire, où j'avais juré de ne retourner jamais ? Ne sais-je pas que la veille tu es restée debout toute la nuit à répéter sans cesse qu'il était mort, que ton affection pour lui avait sans doute causé sa perte, que tu avais tué tout ce qui s'intéressait à toi ? N'ai-je pas entendu tes sanglots ? Fi ! qu'il est mal de manquer de franchise ! Notre ami Marcel vaut mieux que toi, car il y a longtemps qu'il m'a avoué son amour pour toi.

La belle Marie appuyait son visage contre l'épaule de son père. Elle reprit tout à coup ses manières fantasques, afin de cacher sa confusion, et pria le vieux juge de jouer une walse.

— Notre ami Marcel sera mon cavalier, ajouta la jeune fille du ton d'une actrice qui récite son rôle.

Le père ouvrit le piano avec impatience. Il joua avec nerf la walse en *fa-mineur* de Beethoven ; mais à peine les enfants avaient fait quelques tours, lorsque l'orchestre changea de motif. Une émotion bien visible agita tout à coup la belle Marie à cette innovation ; mais elle ne cessa pas de valser, comme le craignait son père. Le bon vieillard s'efforça de jouer les airs les plus gais qu'il put se rappeler. Au bout de quelques instants, sa fille paraissant prendre un vif plaisir à cet exercice, il se leva

brusquement et courut se placer devant les jeunes gens.

— Écoute, dit-il à Marie, pendant qu'elle tenait encore son bras passé sur celui de Marcel, ceci n'est plus une comédie ; si tu ne me cèdes pas aujourd'hui même, et si tu veux continuer à nier ce que je vois de mes deux yeux, je défendrai à notre ami de reparaître chez moi. Tu ne le reverras jamais. Je feindrai de croire que tu dis vrai, et voilà comme tu seras punie par toi-même ; ainsi, parles : dis que tu ne l'aimes pas, et prononce ta propre condamnation.

— Quelle tyrannie ! s'écria la jeune fille, du ton d'un enfant volontaire. C'est une indignité ! Voyez dans quel embarras vous me mettez. Je pouvais vous avouer à vous seul que je l'aime ; mais comment oser le dire devant lui, et ne pas mourir de confusion ?

Le vieillard ne répondit pas. Il saisit dans ses bras sa fille, et la souleva en l'embrassant à plusieurs reprises. Il tendit ensuite la main au jeune homme. La joie les empêchait de parler.

Le lendemain, l'homme du second étage entra mystérieurement dans la chambre de Marcel. Sa démarche était composée, ses manières lentes et solennelles annonçaient de profondes et importantes réflexions. L'homme sensuel était évidemment parvenu à une époque de son existence qu'il regardait

convenable la plus intéressante. Il leva les yeux au plafond, il regarda dans le miroir si une tristesse convenable était répandue sur ses traits, puis il considéra une bouteille de sirop placée sur une table.

— O mon ami, dit-il enfin, après un long silence, il faut que nous causions longuement et d'une manière confidentielle.

— Je le veux bien, mon ami, répondit Marcel qui se brossait les cheveux.

— Hélas ! reprit Nestor, en versant dans un verre plus de sirop qu'il n'en faut pour sucrer un litre, je vais t'apprendre une nouvelle qui te remplira d'étonnement.

— Je t'en annoncerai une autre qui, j'en suis sûr, ne te semblera pas moins étrange.

— C'est fini, — je suis amoureux.

— Et moi je vais me marier.

— Amoureux fou de la belle demoiselle du rez-de-chaussée.

— Me marier avec la fille du juge.

— O ciel ! que dis-tu là ? Y as-tu bien pensé ? Songe au danger d'épouser une femme éprise d'un autre.

— Il y a six mois que nous nous aimons. L'affaire a été conclue seulement cette nuit.

— Est-ce donc une chose qui va devenir publique et qu'on puisse répandre ?

— Assurément, et, quand tu voudras, je te raconterai par quelle étonnante série d'événements a été amenée cette conclusion.

— Quand je voudrai ! Oh ! je le veux à l'instant même ; mais ne peux-tu faire ce curieux récit devant notre ami Horatius ?

— Si fait.

— Quel bonheur ! s'écria Nestor, oubliant sa funeste passion pour l'insensible Marie.

Et il courut à toutes jambes chez l'homme du troisième.

La nouvelle foudroya le bon Horatius ; il voulut partir aussitôt pour descendre chez l'homme du premier ; mais il fallait mettre en ordre les fioles et les livres ; il courut donc par tout le laboratoire comme un insensé, il sortit et rentra plusieurs fois ; dans ce conflit, une bouteille d'acétate fit une large tache jaune sur une page du livre de Cuvier, de sorte que la douleur de cet accident lutta contre la joie d'entendre le curieux récit, et la contrariété de manquer à l'emploi de son temps, fixé par l'agenda, détruisit en partie le plaisir de l'heureuse nouvelle. Ces sentiments divers lui arrachèrent ces exclamations contradictoires.

— Comment ! il va nous conter cela ! — O l'aimable garçon ! — Le traître ! comme il nous a joués ! — Mais je lui pardonne puisqu'il va nous expliquer cette énigme que je brûle de savoir. —

O Dieu ! que je suis malheureux ! un ouvrage si précieux ! — Bien. — Courons. — Ne perdons pas de temps. — Diable ! je voulais aller à dix heures à la Sorbonne. — Allons. — Es-tu prêt? — Ne le faisons pas attendre, de peur qu'il ne remette son récit à demain. — Quel déplorable accident ! — C'est une fatalité. — Viens. — Que cela va nous diververtir?

L'homme ponctuel jeta en soupirant un coup d'œil sur son agenda, dont chaque mot fut un reproche cruel pour son esprit scrupuleusement exact, puis il ferma sa porte avec joie.

Quand l'homme du premier commença le récit, la figure d'Horatius exprimait une attention et une béatitude complètes.

III

COMMENT UNE JEUNE FILLE, PLEINE DE MODESTIE, FUT CONDUITE A PROFÉRER DES IMPRÉCATIONS. — UN MAUVAIS GARNEMENT SAUVÉ DES GALÈRES ET LA FORTUNE DU JUGE CONSERVÉE DU MÊME COUP. — HORATIUS REGARDE MALICIEUSEMENT UNE JEUNE MARIÉE QUI N'Y PREND PAS GARDE, ET NESTOR RETROUVE SON ANCIENNE GAIETÉ.

> Via! sconsigliato, se vuoi morir.
>
> *Libretto de* D. JUAN:
>
> A quoi bon tout ce vacarme ? Il y a ici un homme de trop. — Tuez-le, et qu'on serve la soupe.
>
> LE CONTREBANDIER.

— Vous vous rappelez sans doute, mes amis, quelle créature vraiment angélique était la fille aînée du vieux juge? — Vous n'avez pas oublié cette grâce nonchalante répandue dans toute sa personne, ces traits d'une douceur parfaite, cette sensibilité exquise et cette bonté qui formaient le fond de son

caractère, de sorte que ce fut toujours pour elle un tourment que la vue d'un être malheureux, et que les instants les plus doux de son existence furent ceux qu'elle employa à se sacrifier pour tout ce qu'elle aimait. C'était chez elle une vocation, et si le docteur Gall eût posé ses mains sur ce jeune front, il n'eût pas manqué de dire :

— Mon enfant, je vous défie de commettre une mauvaise action.

La bonne Marie n'avait aucune ressemblance avec sa sœur. Aussi fantasque et inégale que l'autre était douce, il semblait qu'elle fût placée justement près de la pauvre Anne, pour mettre à l'épreuve sa patience et son dévoûment. La vivacité de Marie, le feu de ses yeux, l'irritabilité de ses nerfs, la pâleur de son teint et l'éclat de ses cheveux noirs, faisaient un perpétuel contraste avec la tranquillité inaltérable d'Anne, son humeur égale et son visage calme, ses yeux bleus et ses cheveux blonds. Chacune de ces deux jeunes filles était une femme ravissante ; mais quand on les voyait toutes deux ensemble, il semblait que tout ce que la nature a donné de charmes aux femmes, se fût réuni sur les deux sœurs ; aussi les jeunes gens disaient qu'il était impossible de sortir de la maison du vieux juge le cœur libre, qu'on fût un Lovelace ou un Grandisson, un don Juan ou un Lindor. Pour moi, je devins, comme bien d'autres, amoureux de l'aînée, d'abord, et puis

de la jeune ; mais, un jour que je vis les deux sœurs s'embrasser avec tendresse, je les aimai subitement toutes les deux à la fois.

Tu n'as pas oublié, Nestor, combien j'étais exact aux bals réguliers du référendaire, où j'étais sûr de rencontrer la famille du vieux juge, dont les soirées n'étaient pas moins assiduement suivies par une foule de jeunes gens. Tu dois te rappeler combien nous étions tous jaloux du petit cousin Georges, qui accompagnait partout les deux sœurs, et demeurait dans leur maison. Le juge aimait ce jeune orphelin comme son fils, à notre grand chagrin ; car le jeune homme avait, pour ses cousines, d'autres sentiments que ceux d'un frère ; et la proximité, les relations de parenté, lui donnaient sur nous des avantages immenses. Il est bien difficile, en effet, de lutter contre un homme qui est toujours présent, toujours occupé d'une femme. A force de fixer l'attention des jeunes filles, le cousin Georges avait fini par prendre sur elles une sorte d'ascendant. Marie, cependant, était trop fortement constituée pour ne pas se soustraire quelquefois à cette influence qui avait subjugué sa sœur. Il est certain aussi que Georges était un aimable garçon, malgré une légère fatuité que, par jalousie, nous nous efforçions d'exagérer. Il animait singulièrement, par son esprit original, par sa gaieté, les réunions du référendaire. Le vieux juge, son tuteur, était rempli d'indulgence ;

il avait souvent payé les dettes de son neveu ; et quand un froid vieillard lui parlait sévèrement de la mauvaise conduite de Georges, le bonhomme répondait, en tournant sur ses talons :

— Fougue de jeunesse ; c'est comme feu son père, mon cousin-germain.

Quand le jeune homme était pressé par un créancier ou qu'il avait une dette de jeu, c'était toujours Anne qu'il envoyait au vieux juge en ambassade, et jamais cette excellente fille ne manquait une négociation. Il arriva que les affaires du cousin Georges devinrent chaque jour plus mauvaises, ses créanciers plus nombreux, sa conduite plus déréglée, ses pertes au jeu plus énormes, de sorte que son front était perpétuellement soucieux. La pauvre Anne se désolait sans cesse des malheurs de Georges ; c'étaient, du matin au soir, des conseils, des reproches pleins de douceur, des consolations et des offres de service. Le jeune homme finit par avoir tant de contrariétés à causer, par ses confidences, tant de chagrins à sa cousine, que, lorsqu'il fut devenu un libertin incorrigible, criblé de dettes et blasé, que son cœur se trouva flétri, sa santé dérangée et son existence perdue, Anne l'aimait éperduement. Un soir que Georges avait fait au jeu des pertes considérables, dans un bal chez le référendaire, il se trouva assis près de moi et j'eus avec lui une conversation qui se trouva, par la suite,

réalisée comme une prédiction, ce qui me l'a profondément gravée dans la mémoire :

— Vous êtes sombre, lui disais-je ; vous avez perdu ?

— Vous êtes satisfait, me dit-il, voyant que je m'essuyais le front ; vous avez pris plaisir à danser avec ma consine.

— Sans doute ! c'est une fort aimable personne.

— Je vous félicite, il faut peu de chose pour vous satisfaire ; je serais l'amant des deux sœurs à la fois que je n'en serais pas plus heureux.

— Ceux qui se réjouissent de peu de chose sont les gens qui ont le plus de chances de bonheur ; mais que faudrait-il donc pour que votre cœur se mît subitement à se dilater par la joie ?

Georges sourit amèrement.

— Vous le chercheriez en vain. — Il faudrait que ce qui a été ne fût jamais arrivé. — L'homme peut réparer l'ouvrage de ses mains ; mais la nature ne retouche jamais à ses créatures une fois qu'elles tombent en ruine ; elle en produit mille nouvelles pour une qui se réduit en poussière.

— Vous vous trompez, la nature a mis dans toutes ses créatures des ressources inépuisables. Le temps vous l'apprendra ; prenez patience et vous verrez quelque jour la joie revenir avec la fortune et la santé.

— Attendre, n'est-ce pas ? — Ce sage conseil me

rappelle ce navire hollandais qui se perdit dans le glaces du pôle. L'équipage entier mourut de faim et de froid ; le capitaine écrivit son journal jusqu'au dernier moment. Le premier vaisseau qui les rencontra fut étonné de trouver les cadavres parfaitement conservés par l'intensité de la gelée ; le capitaine était encore assis devant sa table ; près de lui était la lunette dont sans doute il s'était servi, quelques minutes avant de mourir, pour voir si on venait à son secours. On lut la dernière date du journal : il y avait treize ans qu'ils étaient morts.

— Vous parlez de naufrages et de dangers : rien ne serait plus propre à vous rendre goût à la vie que d'avoir vu de près la mort.

— Sans doute. — Il me reste la dernière ressource d'utiliser mes quatre membres en les portant là où la guerre se joue d'un million d'existences. — Il n'y a pas d'homme qui ne soit bon à faire de la chair à pâté. Mais si je reviens de là, croyez-vous que je serai plus heureux qu'avant de partir? — C'est un ridicule et faux préjugé. — Cela n'est pas plus vrai que si je vous affirmais que votre plaisir de ce soir serait double si, pour venir ici, vous aviez fait une longue route par le froid et la pluie. — Le mal et le bien n'ont qu'une valeur absolue ; jamais vous ne verrez un homme qui cesse de s'estimer plus heureux que celui qui n'a ressenti aucune douleur. Du reste, je suis persuadé que la guerre m'aurait

bientôt délivré de mes ennuis. Mon père fut tué à la première bataille où il parut. — Je suis persuadé que le premier coup de feu serait pour moi.

— Une telle persuasion n'est pas faite pour vous engager à faire vos premières armes.

— Elle ne m'arrêterait pas, car mon père eut toute sa vie une idée semblable ; mais il la perdit lorsque ses pressentiments se réalisèrent. Je ne suis pas heureux aux jeux de hasard.

— Le hasard, qui se rit de vous sur la table de jeu, vous favoriserait dans une occasion importante ; je suis sûr que dans un duel, par exemple, où vous joueriez votre vie, les dés qui vous ont toujours été contraires, tourneraient cette fois contre votre adversaire.

— Je fus témoin dans un duel, il y a longtemps, — celui que je secondais reçut un coup d'épée ; — je rêvai ce soir-là que je me battais ; à force d'y penser, ce rêve devint un pressentiment, et si jamais je me bats, les choses se passeront comme je les ai vues pendant mon sommeil.

— Qu'avez-vous donc vu ?

— Un homme que je n'avais pas offensé, mais qui disait avoir besoin de ma vie. Il me conduisit dans une plaine par un froid très vif. — Le vent qui me soufflait dans le visage gênait ma marche et ma respiration. La terre était dure et brillante par la gelée. Le soleil était comme un cercle rouge

au milieu des nuages gris de décembre. — On nous donna des pistolets ; mes doigts étaient tellement raidis par le froid que je ne sentais pas la détente ; on plaça mon adversaire à une grande distance ; un témoin jeta en l'air une pièce de monnaie ; il paraît que mon ennemi devina juste puisque je le vis diriger vers moi le canon de son pistolet ; je regardai la terre, et je pensai qu'on aurait de la peine à me creuser une tombe dans ce sol durci ; j'attendis longtemps le coup, il partit enfin, et je reçus la balle dans le flanc gauche. — Je me réveillai et je demeurai longtemps persuadé que j'étais en effet blessé, car je sentais une douleur au côté, qui sans doute avait amené ce rêve. — Voici comme se passeront les choses si jamais je me bats.

Je fus étonné de voir cette superstition chez un libertin. Je pensais que, sans doute, un joueur, à force de se mettre aux prises avec le hasard, à force de se voir tour à tour riche et misérable, de passer du bonheur au dernier désespoir par quelques tours de roue, finit par faire de ce hasard une sorte d'être capricieux qu'il affuble de passions humaines, comme la rancune, la colère, l'avarice. — Il le croit sensible à la flatterie, implacable dans sa haine, inébranlable dans sa vengeance. — Un vrai joueur qui doit tenter la fortune le soir, n'oserait le matin blasphémer contre le hasard.

Georges, qui voulait cacher à son tuteur les nou-

velles pertes qu'il venait de faire, prit part aux danses et aux rires des jeunes gens, Il dit mille bouffonneries. J'admirais cette liberté d'esprit. La pauvre Anne n'y fut pas trompée comme les autres femmes. Elle sut reconnaître les efforts que faisait son ami. Son joli front resta chargé de nuages, et sa bouche ne mêla pas un sourire aux joyeuses clameurs dont les salons du référendaire retentirent toute la nuit. Elle aimait Georges par prédestination, sans doute parce qu'il lui avait causé plus de chagrins qu'aucun autre. Elle avait trop souvent pleuré de ses déréglements et de ses contrariétés pour ne pas lui faire tous les sacrifices possibles.

Malgré la cruelle insouciance où ce jeune homme était tombé, l'amour d'une fille si belle et si dévouée lui rendit quelque goût à la vie. Georges n'était pas homme à se faire le moindre scrupule d'abuser de la faiblesse d'une enfant. Ce fut dans les bras de la belle Anne qu'il goûta les derniers moments heureux qui lui furent donnés en ce monde. Il promit à sa cousine de faire au père une demande en mariage, et malgré qu'Anne fût bien instruite du mauvais état où se trouvaient les affaires de Georges, elle se réjouissait en pensant qu'après avoir payé de sa dot toutes les dettes de son mari, il leur resterait encore de quoi vivre dans une honnête médiocrité ; mais le jeune homme, déjà blasé sur l'amour de cette excellente fille, songeait à réparer

sa fortune d'une façon plus certaine et plus complète. Ses plans furent contrariés par l'aveu qu'Anne fit un jour au juge de sa tendresse pour son cousin, ce dont le bon vieillard se montra fort satisfait, attendu qu'il ne lui fut parlé, ni de La mauvaise conduite de Georges, ni de la liaison secrète qui existait déjà entre les deux jeunes gens. La nouvelle se répandit donc bientôt que ce mariage était arrangé, et Georges reçut, à son grand dépit, les félicitations de la foule.

Cependant, l'humeur fantasque de la belle Marie vint seconder les projets de Georges. En apprenant le prochain mariage de sa sœur, elle tomba dans un profond abattement. Elle resta plusieurs jours enfermée, sans vouloir prendre de nourriture et sans voir personne. Son père la supplia tout un jour de lui confier la cause de ce violent chagrin ; mais il ne put rien obtenir. La belle Marie gardait un silence obstiné. Elle demanda à grands cris à quitter sur-le-champ Paris ; son père la fit monter à l'instant même dans une chaise de poste, et partit avec elle pour la province ; mais à peine avaient-ils fait quatre lieues qu'il fallut revenir. Elle s'enferma de nouveau dans sa chambre, pour pleurer amèrement. Les caresses de sa sœur furent repoussées avec colère. Le cousin Georges avait seul quelque empire sur cette jeune fille ; comme il la priait de manger, elle consentit aussitôt à se mettre à table avec Geor-

ges, à la condition que tous les convives sortiraient. Elle se montra fort gaie pendant ce repas.

A cette époque, j'allais fort souvent, le soir, dans la maison du juge. Ses deux filles avaient de l'amitié pour moi. Georges me confiait ses secrets et ses projets.

— Mon cher Marcel, me disait un jour la belle Marie avec son humeur capricieuse, rien ne donne envie de se marier comme de voir faire aux autres cette folie ; il faut que j'empêche le mariage de ma sœur, ou que je fasse comme elle : ainsi je serai votre femme, si vous voulez, et si je ne puis réussir dans cette négociation....

Comme elle parlait ainsi, le visage doux et calme d'Anne parut ; la belle Marie se leva impétueusement et sortit du salon avec humeur.

— Cela n'est rien, dit le vieux juge ; je sais qu'elle aime sa sœur avec tendresse.

— Je crois plutôt, pensai-je, que le meilleur moyen de me faire aimer de cette fille fantasque, serait de montrer de l'amour pour sa sœur.

Un soir, je trouvai le vieux juge triste et agité ; il se promenait silencieusement dans un coin de son salon, sans s'apercevoir de mon arrivée. Georges suivait des yeux tous les mouvements de son tuteur. Les deux filles étaient enfermées chez elles.

— Je vins m'asseoir sans bruit à côté de Georges.

— Qu'a donc le bonhomme ? dis-je à voix basse.

— Silence! il y a du nouveau, me répondit Georges.

Voici ce qui s'était passé :

Depuis longtemps, Georges affectait, devant la pauvre Anne, une tristesse morne, dont les caresses de cette excellente fille ne pouvaient l'arracher. Il feignait une cruelle agitation, comme si, au fond de son cœur, des sentiments opposés se combattaient violemment. Anne le suppliait, à genoux, de lui confier ces nouveaux chagrins ; mais ses larmes et ses prières ne pouvaient forcer son ami à rompre un silence obstiné, qu'il semblait avoir résolu de garder toujours. La pauvre fille fit cependant de si longues instances, que Georges promit de céder bientôt. Ce fut dans une longue entrevue qu'il se décida enfin, avec une douleur et une honte affectées, à faire l'aveu d'un amour ardent pour Marie. Il assura que depuis longtemps il combattait de toutes ses forces cette fatale passion, et qu'il aurait réussi à l'étouffer, si la tendresse qu'il avait inspirée, sans le vouloir, à la belle Marie, n'était venue détruire le fruit de tous ses efforts et de toutes ses résolutions. La pauvre Anne, à cette nouvelle foudroyante, ne répondit que par un torrent de larmes ; toutes ses espérances et tous ses plans de bonheur s'évanouissaient sous ses yeux comme une vaine fumée. Après deux jours passés dans les pleurs et le désespoir, sa douceur reprit le dessus, et sa voca-

tion de dévouement aux autres se fit sentir. Elle crut pouvoir encore trouver de véritables jouissances dans le sacrifice de ce qu'elle avait de plus précieux au monde ; elle pensa, avec une triste satisfaction, que son malheur serait au moins utile à ses amis, puisque son propre bonheur n'était plus possible. Georges parlait de se tuer ou de quitter la France pour toujours. Anne n'écouta plus que son effroi ; avec la mort dans le cœur, elle prodigua la consolation à son ami ; elle promit de tout arranger, de parler à son père, et de cacher le chagrin qu'elle en ressentait.

— Hélas! disait Georges, votre père aura le droit de me maudire, et de m'accuser des chagrins que je vous cause.

— Ne craignez rien, il ne les verra pas.

— Il ne voudra plus me revoir. Peut-être il vaudrait mieux que vous fissiez comme si cette résolution venait de vous seule.

— Je ferai tout ce que vous voudrez. Je dirai, s'il le faut, que ce mariage me répugne ; que je ne vous aime pas, — et plus tard, on pourra parler d'une union avec ma sœur.

La pauvre fille s'arrêta suffoquée par ses larmes, tandis que Georges la martyrisait froidement pour tirer de sa générosité tout le parti possible.

— Je crois, reprit le jeune homme, que c'est, en effet, le meilleur moyen. — Vous me sauvez d'une

perte certaine ; — vous serez toujours mon bon ange ; — mais, hélas ! vos efforts généreux seront sans doute inutiles. — Marie ignore mes déréglements et mes dettes ; jamais je ne pourrai me décider à l'en instruire, et quand elle sera ma femme, si elle permet que, pour sauver mon honneur, je donne à mes créanciers la moitié de sa fortune, je ne pourrai la voir dans la gêne et le malheur par ma faute, je me tuerai. Il vaut mieux que je meure aujourd'hui même : c'est une lâcheté que de vivre encore dans une pareille situation.

Le cruel Georges retourna ainsi vingt fois le fer dans la blessure de la malheureuse fille. Anne parvint cependant à l'apaiser. — Après plusieurs jours de souffrances aiguës, elle prit la courageuse résolution de se sacrifier entièrement au bonheur de son ami. Elle entra donc un matin dans la chambre de son père, et avec une froideur feinte, elle lui avoua le grand embarras où elle se trouvait, n'ayant aucun goût pour le mariage, de se voir forcée d'annoncer à son cousin qu'elle ne pouvait être sa femme.

— Eh ! dit le vieillard fort contrarié, je croirais, en vérité, que c'est ta capricieuse sœur qui parle ainsi. — N'est-ce pas toi-même qui m'as appris que vous aviez formé ensemble ce petit projet de vous marier qui me convenait si bien ?

— Hélas ! oui, mon père. — Je crois, en effet, que ce pauvre Georges m'aime un peu ; je n'ai pas eu le

courage de le repousser, parce que j'ai pour lui une vive amitié ; mais...

— Parbleu ! te voilà bien, ma pauvre fille ; tu l'aurais épousé de crainte de lui causer une contrariété. C'est fort ridicule : cette bonté te fera commettre un jour quelque sottise. — Eh bien ! puisque tu ne l'aimes pas, n'en parlons plus ; je me charge de lui annoncer la fâcheuse nouvelle, — à vrai dire, je crois que l'humeur fantasque de Marie sera fort soulagée de ce nouvel arrangement.

Anne sourit tristement.

— Je crois même, dit-elle, qu'elle aime le petit cousin, et qu'il vous serait facile d'entamer une nouvelle négociation.

— Arrête là, ma fille ; il me vient un soupçon. — Ne serait-ce point une feinte insouciance que tu montres pour Georges, afin de te sacrifier aux caprices de ta sœur.

— Non, je vous le jure. Ce n'est point pour ma sœur.

— Si j'apprenais une pareille chose, je te maudirais à l'instant, je ne te parlerais de ma vie ; — ton bonheur vaut pour moi celui de tout autre en ce monde, corbleu ! Ainsi, je ne veux pas que tu te sacrifies à personne, je ne le veux pas, de par le diable !

— Je ne fais aucun sacrifice. Ce n'est pas ma faute,

si je ne puis aimer le pauvre Georges, et c'est un grand bonheur que ma sœur en soit éprise.

— Cela est un peu vrai. De cette manière, au moins, le garçon deviendra mon gendre, — ainsi, ma petite Anne, faisons à nous deux cette négociation ; commençons par le pauvre Georges, et puis, nous apprendrons à ta sœur l'heureux résultat de notre diplomatie.

Anne frappa joyeusement dans ses mains, et s'essuya les yeux pendant que le bonhomme tournait la tête.

— Voilà qui est convenu, dit-elle. — Que je serai heureuse du bonheur de Marie ! — Pour moi, je ne veux pas me marier ; je resterai avec ma sœur. — Nous ne nous séparerons jamais ; — même, je compte lui faire une surprise, si nous réussissons. Je sais qu'elle aime le luxe, et que le cousin Georges ne dédaigne pas l'argent ; je vous prierai peut-être, si je suis contente de leur docilité, de doubler la dot de Marie, en y joignant la mienne, puisque j'ai la ferme résolution de rester fille. Qu'en dites-vous ?

— Jamais, mille démons ! cela ne sera pas. — J'aimerais mieux vous voir tous morts, que de souffrir un pareil sacrifice ; — et si tu viens à t'en repentir un jour ? — Ce serait un assassinat : mais quelle rage as-tu donc de vouloir toujours te sacrifier ? — Je ne permettrai jamais que ta dot soit altérée d'une obole ; de par le diable ! c'est trop

fort ; — cela ne peut se tolérer. — Ne m'en parlez jamais ; — je finirai par me fâcher. — Je vous répète que votre dot ne sera jamais à une autre qu'à vous ; je ne veux pas entendre parler d'autre chose. — Mille démons ! jetez votre argent dans la rivière, si vous le voulez ; mais ne vous sacrifiez pas davantage, parce que ma patience est lassée.

Anne feignit de renoncer à cette idée ; mais le père demeura sombre et inquiet.

Voilà où en étaient les choses lorsque je trouvai le vieux juge qui se promenait silencieusement dans un coin de son salon. Sans doute le bonhomme pressentait un malheur ; il se défiait des discours de sa fille, et il craignait, sous sa tranquillité apparente, de découvrir tout à coup le désespoir le plus affreux. Aussi, quand la pauvre enfant parut, le vieillard examina soigneusement les moindres mouvements, et prêta une avide attention à toutes les paroles de sa fille. Anne fit, sans doute, de terribles efforts pour cacher ses souffrances, car elle parut joyeuse comme de coutume, et babilla longtemps avec moi. — Le cousin Georges était visiblement agité. — Le père commençait à croire à la sincérité d'Anne. Il ne songea plus qu'au plaisir de marier Georges avec Marie, et se décida enfin à parler au jeune homme de ce nouvel arrangement. Tandis que le père était en conférence avec Georges, je reçus, de la bouche même de la malheureuse fille,

cette singulière nouvelle. Elle me fit promettre d'en garder quelque temps le secret.

Peu de jours après, j'appris, avec plus de surprise encore, que le père avait consenti à doubler la dot de Marie aux dépens de la pauvre Anne ; que le jour était fixé pour le mariage devant les autorités civiles, et que, par le contrat déjà signé, tous les biens des jeunes époux demeuraient au dernier survivant.

— Malheureuse enfant, dis-je à Anne, c'est vous qui avez fait tout cela ! — Vous vous êtes inutilement sacrifiée ; vos souffrances ne feront le bonheur de personne.

— Vous vous trompez ; — ils s'aiment.

— Dieu veuille que ce soit vrai ; mais Georges peut-il encore aimer quelqu'un ?

— Oh ! il le faut. — Je l'espère. — Je ne veux pas en douter ; — ce serait trop affreux.

On me fit promettre de servir de témoin. J'envoyai, la veille du mariage, des fleurs aux deux filles du juge. Il paraît que l'empressement de Georges près de la belle Marie commençait à diminuer depuis qu'il n'avait plus d'inquiétude sur le succès de ses entreprises ; car, lorsque je me présentai pour accompagner les jeunes époux, la fiancée me dit avec une intention marquée :

— Monsieur le témoin, vous m'avez envoyé un

fort beau bouquet ; je vous remercie de cette galanterie.

Personne encore n'était averti de la substitution de la plus jeune fille du juge à l'aînée, lorsque le mariage était déjà conclu. Pour éviter les observations, les chuchotements et les regards curieux, il fut décidé que les jeunes époux quitteraient Paris au sortir de la bénédiction nuptiale qui fut fixée au lendemain.

En rentrant au logis du juge, nous trouvâmes le référendaire et quelques amis qui seuls avaient connaissance de l'affaire. La pauvre Anne affecta pendant toute cette journée une gaieté qui ne me trompa nullement. Son rire était convulsif, ses mains tremblantes et son visage d'une effrayante pâleur. Je la vis plusieurs fois fixer sur Marie ses yeux brillants du feu de la jalousie et du désespoir. Sa sœur, contre l'ordinaire, était rêveuse et inquiète ; elle paraissait médiocrement satisfaite de ce qu'elle avait si ardemment désiré. Georges se montra tout à coup maussade et insolent ; il s'occupa fort peu de Marie, et ne fit aucune attention aux félicitations du référendaire. Le vieux juge était fort joyeux ; il parlait sans cesse à Georges pour avoir occasion de le nommer son gendre. — Il embrassait sa fille à tous moments et courait par la maison en se frottant les mains. — Le soir, le bonhomme voulut voir ses filles valser, il ouvrit son piano, et

joua la valse en *fa mineur* de Beethoven. Le référendaire avait passé son bras autour de la taille d'Anne, et nous attendions tous que Georges vînt engager sa femme ; mais il paraissait plongé dans une distraction singulière. Le vieux juge l'appela plusieurs fois. — Georges ne répondit pas, il se plaça devant une table et se mit à faire des chiffres sur un papier, en posant sa tête dans sa main gauche, comme un homme qui suit un calcul compliqué. La belle Marie agitait avec impatience son éventail. Je m'approchai de Georges et je lui dis à l'oreille.

— Y pensez-vous ? — Votre femme reste sur sa chaise. — La valse est commencée; on va remarquer cette impolitesse. — Un pareil jour c'est une insulte.

— J'ai autre chose à faire, répondit-il ; je vous cède ma place.

Je vis la belle Marie rougir de dépit, et je reconnus au mouvement de ses lèvres qu'elle disait tout bas :

— Il ne viendra pas !

Je courus aussitôt l'engager, et nous valsâmes fort longtemps. Le référendaire s'était arrêté, le père continuait à jouer avec bruit, en marquant joyeusement la mesure de ses deux grosses jambes couvertes de fort beaux bas de soie noire. Marie regardait souvent du côté de Georges qui poursuivait

ses calculs sans faire attention à ce qui se passait.

— Mon cher témoin, me dit-elle avec coquetterie, vous valsez délicieusement.

— C'est vrai, dit le référendaire.

— C'est vrai, répéta le vieux juge.

— En vérité, vous me conduisez avec tant d'habileté, que je pourrais dormir sur votre épaule. Le juge avait ralenti le mouvement de la valse. Marie posa sa tête sur mon épaule, et ferma ses beaux yeux ; elle resta ainsi fort longtemps appuyée sur moi, et comme endormie. Sa pose était si gracieuse à voir, que le père en faisait des exclamations d'aise et d'admiration. Le bruit du piano s'éteignit enfin ; la belle valseuse releva sa tête. Elle s'échappa tout à coup de mes bras ; puis elle sortit du salon, en jetant sur Georges un regard fort courroucé.

Le vieux juge caressait sa fille Anne avec tendresse. Il lui disait :

— Nous avons complètement réussi dans nos entreprises ; tu dois être bien satisfaite, voilà nos négociations terminées. Je te rends justice ; tu n'as pas moins bien travaillé que moi. Tu as fait de grands sacrifices ; mais, va, si tu te repentais un jour de la détermination que tu as prise, tout n'est pas fini pour toi, mon enfant, je te donnerais tout ce qui me reste encore, et je te marierais, dussé-je vivre ensuite à ta charge ou à celle de ta sœur.

Le bon vieillard fit asseoir Anne sur ses genoux, et la pressa contre son cœur.

— J'ai cédé à tes prières toutes les fois que tu as demandé à te sacrifier pour les autres ; j'espère bien que tu me céderas s'il arrive un jour que je te conjure de prendre pour mari un beau garçon qui te plaira.

Je rencontrai les yeux du bonhomme attentivement fixés sur moi ; son regard et ses paroles me troublèrent : la beauté de sa fille me parut ravissante, malgré une pâleur mortelle répandue sur son visage.

— Tu es une si bonne fille, continua le père ! Il faut bien que je m'occupe aussi de ton bonheur. — Tu veux donc rester avec moi. Tu ne veux pas me quitter ? Il n'est pas nécessaire pour cela de renoncer au mariage. Va, je trouverai bien le moyen de te faire une dot. Ce que nous avons donné à notre ami Georges ne sera pas pris sur ta part ; ma pauvre enfant, sois tranquille ; je te marierai, ou le diable s'en mêlera.

La jeune fille répondit aux caresses de son père par une sorte de gémissement qui me fit frémir.

— Malheureux vieillard, criai-je avec force et malgré moi, elle se meurt !

Anne était profondément évanouie.

Au bout de quelques heures, plusieurs médecins

étaient réunis autour du lit de la fille aînée du vieux juge ; elle n'avait encore donné d'autres signes de vie, que des mouvements nerveux et des spasmes violents. Nous étions tous au désespoir. On entraîna le père hors de la chambre de son enfant. Je m'y trouvai pendant un instant seul avec un médecin.

— Monsieur, lui dis-je, ouvrez-vous à moi ; je ne suis qu'un ami de la famille : dites-moi si vous avez l'espoir de la sauver ?

Le médecin secoua la tête ; il découvrit la poitrine blanche de la jeune fille, et me fit voir l'horrible contraction de tous les muscles de l'estomac ; il me fit poser la main sur le sein, et je sentis un battement si violent, que je la retirai avec effroi.

— Les souffrances morales, me dit le médecin, ont évidemment amené cette crise ; elles étaient trop aiguës et trop compliquées pour un corps si délicat. Tout cela va finir sans doute par des vomissements, et la mort sera alors inévitable.

J'étais anéanti, car je savais que les médecins sont bien plutôt infaillibles quand ils prédisent le mal que lorsqu'ils annoncent la guérison. Je vis en effet la fatale prédiction s'accomplir. Au milieu d'un accès des plus violents, Anne s'écria avec l'accent de la rage et de l'ironie :

— Dites au mari de ma sœur d'attendre qu'il ait perdu la chaleur de mon lit avant d'entrer dans celui

de sa femme. Vos jeunes époux peuvent bien différer jusqu'à ce que je sois morte ; après cela, qu'ils viennent se caresser sur mon tombeau, s'ils veulent, peu m'importe ; — je ne les verrai pas.

— Misérable ! dit le père à Georges ; — elle était donc ta maîtresse ? C'est toi qui as conduit toute cette détestable affaire.

Marie se jeta sur le corps de sa sœur, et reçut son dernier soupir, qui fut accompagné d'une malédiction.

Le vieillard accabla son gendre de reproches amers. Georges demeura muet et insensible comme une colonne.

Je me présentai le lendemain chez le juge ; on me fit entrer.

— Venez, me dit le malheureux père, qui se trouvait seul avec Georges ; — venez voir l'assassin d'une famille entière ; il m'a tué une de mes filles : — l'autre est aussi en danger. — Il me dérobe la moitié de mon bien pour payer ses créanciers. — Mais ce n'est là encore rien : il a fait un faux, et, sans doute un mandat va être décerné contre lui ; il sera condamné aux galères, déshonoré : mon nom va être souillé, traîné sur les bancs d'une cour d'assises, et assis au pilori. — Au moins je serai vengé. — Il voulait s'enfuir ; mais je le retiens ici pour le livrer à la justice humaine, puisque la justice divine est si tardive. — Le lâche ! — il n'a pas le courage

de se tuer, pour sauver son honneur, celui de sa femme et le mien. — Puisqu'il n'y a plus moyen d'éviter un procès infamant, il ne sera pas dit que le contumace me laissera la honte et gardera sa liberté ! non, pardieu ! Je serai vengé ! — je serai vengé !

Le vieillard se mit à rire cruellement. — Georges était sombre et silencieux.

— Est-il vrai, dis-je, que vous n'avez pas le courage de prendre le seul parti qui vous reste pour éviter la flétrissure ?

— Monsieur, me répondit-il avec colère, vous êtes étranger à toute cette affaire ; — je vous prie donc de ne pas ajouter de sots conseils aux injures de ce vieux entêté, car je suis décidé à ne pas le souffrir.

Je me mis à sourire.

— En vérité ! et quel moyen pourriez-vous employer pour m'empêcher de vous faire une longue et pédante morale, si l'envie m'en prenait ? Je ne pense pas que vous puissiez m'imposer silence ; un homme qui n'a pas le courage de fuir le déshonneur et les galères, ne saurait se faire respecter.

— Bien ! bien, jeune homme ! s'écria le père.

Georges grinça les dents ; — il s'avança vers moi les poings fermés.

— Prenez garde, lui dis-je avec calme, je suis plus robuste que vous ; je ne vous conseille pas

d'user de la force : il faut savoir supporter un affront.

— Je vous ferai voir que je suis homme à me venger d'une insulte les armes à la main, aujourd'hui même. Croyez-vous, parce que je n'obéis pas aux ordres de ce vieillard imbécile, que je crains la mort plus que vous? — Allez chercher des armes, mille tonnerres! car vous vous êtes raillé de moi, je ne puis le supporter.

— Jeune homme, s'écria le juge, il ne se battra pas! — C'est un lâche!

— Laissez-moi faire, dis-je tout bas au vieillard.

— Votre vie est précieuse, mon enfant, ne la jouez pas contre celle d'un scélérat.

— Eh ! Monsieur, laissez-moi faire ; je n'ai point de vengeance à assouvir, on ne m'a point offensé : je ne veux que vous tirer de ce mauvais pas, et rendre à ce malheureux le dernier, le seul service qu'il puisse attendre.

Je sortis précipitamment ; je courus chercher des témoins et des armes; je revins aussitôt chez le juge. — Je priai Georges de me suivre. Quoique sa colère fût apaisée, il n'hésita pas. — Une voiture nous attendait ; on nous conduisit dans la plaine d'Issy. Nous étions au mois de décembre ; le froid était vif, la terre couverte de givre, le ciel gris et le

soleil voilé, de sorte que je me souvins tout à coup du rêve de Georges.

— Peut-être, pensai-je, est-ce sur moi que s'accomplira ce rêve, et Georges m'a-t-il conté la manière dont je vais mourir. — Les témoins nous placèrent à une grande distance, sans doute pour chercher à nous réconcilier après les premiers coups de feu. Le vent était violent et gênait ma respiration, le froid rendait mon bras et mon coup d'œil incertains. Il me sembla que j'allais être victime de mon désir de sauver la belle Marie et le vieux juge. — Je regardai la terre avec inquiétude. Les témoins tirèrent au sort pour savoir qui devait faire feu le premier. Je ne songeai plus qu'à tuer mon adversaire, j'étais altéré de son sang comme s'il allait boire le mien. — Je l'ajustai de mon mieux, le coup partit; quand la fumée se dissipa, je vis le malheureux Georges étendu sur le dos; — la balle avait traversé le poumon gauche. — Il était mort.

Je courus chez le juge. — Le bonhomme vint à ma rencontre et me prit la main. — Il était fort agité.

— Tout est fini, lui dis-je.

— Jeune homme, vous nous avez sauvés tous. — Pourquoi n'avez-vous pas accompli cet acte sévère un an plus tôt? J'aurais encore ma pauvre fille, et la vie de la seconde ne serait pas en danger?

— Monsieur, espérons que le ciel vous épargnera

un dernier malheur. — Gardez-vous d'apprendre à votre fille la mort de cet homme, car elle l'aimait, et ce serait pour elle un coup trop rude à supporter. — Sans doute je ne la reverrai jamais. — Je serai toujours, aux yeux de la belle Marie, un meurtrier. Cette catastrophe mettra fin à nos relations.

— Au contraire, mon ami; je vous verrai toujours avec plaisir, et ma porte sera fermée à tout le monde, excepté à vous. Je ne veux plus recevoir, dans ma maison, d'autre visage d'homme que le vôtre, et j'espère amener ma fille à comprendre tout ce qu'elle vous doit.

La belle Marie fit une longue et cruelle maladie. Les scènes qui avaient accompagné la mort de sa sœur avaient fait sur son esprit une profonde impression. Sa raison resta longtemps troublée. Elle s'accusait d'être la cause de tous les malheurs qui avaient frappé sa famille. Après de longues souffrances, son esprit ne se trouva pas moins faible que son corps. Elle avait des instants de folie où elle paraissait comme un enfant.

Le vieux juge se montra l'esclave des bizarres caprices de sa dernière fille. Je reçus un soir un message de lui par lequel j'appris avec surprise que la belle Marie désirait me revoir; je courus aussitôt chez elle. Lorsque j'entrai, elle me montra le bouquet desséché que je lui avais envoyé la veille de

son mariage et me répéta les paroles gracieuses qu'elle m'avait dites ce jour-là, avec le même ton d'ironie, comme si le malheureux Georges eût été présent. Le père me fit signe de la main que sa fille était dans un accès de folie. La belle Marie pria le bonhomme de jouer la valse de Beethoven, et se plaça sur une chaise en attendant que je vinsse l'inviter, ce que je ne manquai pas de faire. Nous valsâmes ensemble fort longtemps, et la fantasque jeune fille posa tendrement sa tête sur mon épaule ; mais, au lieu de me quitter au bout d'un instant, elle s'endormit réellement dans mes bras. Le lendemain et les jours suivants, le vieux juge me fit encore appeler, et la même scène se répéta ainsi chaque soir. Comme l'appartement du rez-de-chaussée se trouva vacant à cette époque, le père vint y demeurer, afin qu'il nous fût plus facile de nous voir tous les jours. Le bon vieillard avait en moi une aveugle confiance ; mais il ne voulait recevoir aucun autre homme. Il permit souvent à sa fille de sortir avec moi pour se promener le soir pendant les beaux jours de l'été ; il me confiait ainsi ce qu'il avait de plus cher au monde. La belle Marie et moi, nous ne tardâmes pas à nous aimer sans pourtant nous le dire. Pour m'assurer de l'attachement de cette jeune fille fantasque, je restai plusieurs jours sans me présenter chez le juge, et je ne me rendis pas, à l'heure accoutumée, pour jouer la

singulière scène que Marie voulait encore répéter chaque soir, quoiqu'elle ne donnât plus aucun signe de démence pendant le reste de la journée.

Ce fut après quatre jours d'absence que la jeune fille conduisit son père, bien malgré lui, au bal du référendaire, où elle savait que je devais me rendre, et, dès ce moment, les liens qui nous enchaînaient furent avoués et reconnus ; le vieux juge accueillit ma demande avec joie et promit de nous unir bientôt, de sorte, mes amis, que je vous engage pour mes noces prochaines.

Horatius écoutait encore, quoique le récit fût achevé et que sa curiosité dût être complètement satisfaite. Il ne fut pas dit un mot des explorations de l'homme ponctuel, ni de la dissimulation de l'homme du premier. Les trois amis se pardonnèrent ainsi leurs torts réciproques en les passant sous le silence. Peut-être, au milieu du plaisir dont la face d'Horatius était épanouie, une légère confusion parut-elle aussi, et Marcel eut-il la générosité d'épargner à ses amis quelques railleries bien méritées, c'est ce dont il est difficile de s'assurer lorsqu'on n'a pas assisté au récit de l'homme du premier. Ce qu'il y a de certain, c'est que, peu de jours après, Nestor présenta fort galamment sa main à la belle Marie pour la faire danser ; qu'il fit honneur au repas de noces en vidant souvent son verre, et

qu'après avoir chargé son estomac d'un poids raisonnable, il montra cette ancienne gaieté que, depuis longtemps, il paraissait avoir perdue. Horatius lança plusieurs regards fort malicieux à la belle Marie, auxquels cette singulière jeune fille ne comprit rien et ne fit nulle attention. Lorsque l'heureux Marcel fut installé dans son ménage, il reçut ses deux amis avec autant de cordialité que par le passé ; et, quoiqu'il n'eût plus aucun secret pour Horatius, l'homme ponctuel regarda toujours son ami avec des yeux scrutateurs et défiants. Souvent le nom de Marcel se trouva consigné sur l'agenda, comme au temps où l'homme du premier valsait mystérieusement avec la dame du rez-de-chaussée.

LE PRÉCEPTEUR

HISTOIRE SENTIMENTALE

I

LA PARTIE DE CHASSE

> Ce qu'elle a fait, des torrents de larmes ne pourront jamais l'effacer, et le ciel la punira au jour de sa colère.
>
> BYRON, *Corsaire*.
>
> Quand les amants parlent de se séparer pour la vie, c'est qu'ils sont bien près de se rapprocher par quelque chaude étreinte ; c'est comme les écoliers punis qui disent au maître : Qu'est-ce que cela me fait ? — en pleurant outre mesure.
>
> GUY-PATIN.

Quelle fâcheuse position que celle d'un jeune précepteur dans une famille riche ! Que de contrariétés, que de mortifications n'a-t-il pas à souffrir ! A Paris, cela peut encore se supporter. Il vit dans son coin, donne ses leçons, ne voit que les habitants de la maison. L'ennui d'enseigner la musique à des

garçons paresseux ou ineptes est compensé par le plaisir d'accompagner les demoiselles ; mais, à la campagne, dans un château, où se trouvent sans cesse des étrangers, des jeunes gens riches, qui habitent sous le même toit et mangent tous les jours à la même table que le malheureux précepteur, il faut qu'il étouffe dans son cœur tout sentiment d'amour-propre, qu'il se résigne à se voir toujours le dernier de la réunion. Si les jeunes gens de son âge se livrent à quelques jeux ou se permettent quelques folles plaisanteries, il ne doit pas y prendre part ; il peut se mêler aux conversations des vieillards, mais sans oser contredire leurs paroles ; surtout qu'il ne laisse pas son cœur se troubler à la vue d'une belle femme ; son amour serait une impertinence, la déclaration en serait une injure : il doit vivre au milieu des femmes sans être pour elles un homme ; il ne saurait être un homme : il est monsieur le précepteur.

Pour supporter une telle position et ne pas devenir méchant, il faudrait autant de courage que pour se faire prêtre.

Cependant mon élève était bien aimable et bien jolie. — Le moment des leçons était toujours agréable ; — les heures consacrées à la musique plus délicieuses encore. Angéline touchait à ses dix-huit ans. Depuis plus de six mois, nous passions, chaque jour, plusieurs heures assis l'un près de l'autre.

Nous parlions italien, ou nous lisions le même livre. Que de fois nos cheveux s'étaient rencontrés ! Que de fois, en jouant ensemble quelque morceau de Beethoven, nous avions échangé des regards d'enthousiasme et de plaisir. La pauvre enfant était trop bien élevée pour ne pas savoir qu'on ne peut pas aimer un jeune précepteur quand on tient à une grande famille. Ce préjugé, comme un raide et infatigable pédant, se tenait sans cesse assis entre nous. Pourtant, quand l'amour doit réunir deux cœurs, il établit entre eux des relations indéfinissables qui font qu'ils se reconnaissent au premier regard, comme deux compatriotes qui se rencontrent sous les tropiques.

On menait assez joyeuse vie au château de L. Les deux sœurs aînées d'Angeline étaient richement mariées : l'envie et la vanité ne leur manquaient pas. Angéline eût mieux aimé mourir que d'avouer à ses sœurs une faiblesse pour le petit précepteur ; car le petit précepteur était moins que rien aux yeux de ces aimables femmes : il n'existait pas. On se souvenait du nom d'un garde-chasse ou d'un laquais ; mais quand on parlait au petit précepteur, on hésitait après avoir dit monsieur, — et jamais on ne trouvait le nom. Parmi les convives nombreux du château de L., il y avait bien de vieux importants et bien des jeunes sots. Le soir, on dansait, on jouait : c'était la ville à la campagne. Le petit pré-

cepteur ne dansait pas ; aussi, après le dîner, il était souvent irascible et misanthrope.

Sur trente personnes environ qui habitaient le château, il y en avait bien quatre avec qui je fraternisais quelque peu. L'une d'elles était mon ami Anatole, charmant et spirituel garçon, quoique un peu égoïste, qui ne se servait d'une maîtresse guère plus longtemps que d'un cigare. Il passait sa vie à chercher avidement le plaisir, et ne le rencontrait que fort rarement. Il s'occupait avec autant d'ardeur d'un gilet à la mode que de la perte d'une femme et de la honte d'un mari. Il réussissait assez ordinairement dans tout ce qu'il entreprenait. Il me donnait souvent d'utiles conseils sur la coupe de mes habits et les modes à suivre ; grâce à ses avis, et peut-être aussi à quelques dispositions naturelles, je n'étais pas le moins supportable des jeunes gens de L.

Anatole était fin et clairvoyant ; une jeune fille séduite, ce n'était à ses yeux qu'une chose fort ordinaire ; il avait de l'expérience.

Un soir, pendant qu'il dansait avec Angéline, ma voix s'éleva quelque peu dans un coin du salon et prit l'accent de la colère : je répondais comme il convient de le faire à un insolent ; la dispute n'eut pas de suite. A peine la contredanse était-elle achevée qu'Anatole vint me trouver.

— Mon ami, me dit-il, il y a ici un miroir charmant où se répètent vos impressions et votre phy-

sionomie ; pendant que vous avez rougi de colère, votre joli miroir a rougi de crainte. Votre position est bonne, il faut vous y maintenir ; sur tous les hommes qui se trouvent ici, vous en verrez un grand nombre venir échouer sottement contre l'écueil que vous avez franchi : ce sera pour vous un divertissement curieux.

— Mon cher élégant, répondis-je, je vous supplie de ne pas mêler vos badinages à des choses sérieuses ; je ne puis et ne dois rien comprendre à vos paroles.

— Ne craignez rien ; on m'a quelquefois reproché trop de curiosité, mais jamais une indiscrétion. D'ailleurs, je vais vous mettre à votre aise en vous parlant de choses générales. Permettez-moi donc une question : Si vous étiez admis dans une famille riche et puissante, si vous aviez de fréquentes occasions de vous trouver dans la compagnie d'une jeune fille et si vous parveniez à vous en faire aimer, quelle serait votre conduite dans cette circonstance ?

— Je ne puis le savoir.

— Il faut être préparé à tout. — J'espère que vous ne seriez pas assez fou pour vous faire scrupule de tirer parti de cette situation pour votre plaisir et pour votre ambition.

— Je ferais tout au monde pour arriver au but de mes désirs, excepté ce que l'honneur me défendrait

— C'est-à-dire, en d'autres termes, qu'un matin,

après avoir duement brossé votre habit et préparé dans votre tête quelques phrases arrondies, vous iriez simplement trouver les parents et demander en mariage leur fille pour vous, petit professeur de langues et de musique, plein de talents et d'esprit, il est vrai, mais n'ayant que cela pour vivre, et vous vous flattez que des parents, aussi riches que sots et entêtés, céderaient sans difficulté à votre éloquence ! Allez, mon pauvre ami, vous êtes encore un écolier.

— Mon cher élégant, parce que vous avez gagné, au prix de votre bonheur en ce monde, le glorieux titre de roué, pensez-vous que je ne sache pas comment on doit agir avec une femme ? Vous êtes expert en matières d'intrigues et d'amourettes ; mais l'exemple que vous me citez est celui d'une passion sérieuse.

— Eh ! mon pauvre ami, voilà où je vous attendais. Vous songez sans doute à l'honorable conduite du malheureux et très jeune Werther ? Au lieu de perdre son temps à regarder sa maîtresse distribuant des tartines à des enfants, Werther aurait mieux fait d'arracher à sa belle l'aveu de son amour et de se lier à elle par des actes. La femme est un être débile et craintif qui a besoin de s'appuyer et de se laisser conduire ; si l'homme qui la soutient est lui-même faible et indécis, elle cherche bientôt un appui plus fort. Il n'y a que les hommes faibles qui,

comme Werther, puissent se laisser enlever leur maîtresse par un malotru. Werther ne sait pas se faire aimer ; Charlotte ne l'aime pas assez pour rompre ses engagements avec son fiancé ; elle ne l'aime pas assez pour manquer à ses devoirs, et ne l'aime même pas assez pour tenter de le sauver, lorsqu'elle le voit résolu à se tuer. En deux mots, un homme faible ne peut pas être aimé fortement. Pensez-vous aussi qu'un amant puisse remettre à un terme qui lui convienne les faveurs d'une femme, comme un négociant qui éloigne le paiement d'une créance ? Si votre intention était d'attendre que votre belle fût mariée pour en faire votre maîtresse, il ne faudrait pas que cela vous eût été possible avant ce mariage ; car une femme peut tout pardonner, excepté d'avoir négligé de profiter des avantages qu'elle a laissé prendre. Elle vous échapperait. Au lieu des tendres regards de l'innocente jeune fille, vous trouveriez, après le mariage, un sourire d'ironie et de mépris. D'ailleurs, il ne faut jamais donner de délai à un débiteur qui peut payer de suite. Rappelez-vous ceci : Le souvenir d'une faute est le seul lien solide qu'une femme puisse garder au fond de son cœur.

— Vos avis sont fort sages, mon cher élégant ; mais je vous ferai une question à mon tour : Pensez-vous qu'un homme qui abuserait de la confiance d'une famille entière et de la faiblesse d'une en-

fant ne chargerait pas sa conscience d'un crime?

Anatole sourit malignement et répondit avec un sérieux affecté :

— Sans doute, mon ami, ce serait une chose tout à fait inconvenante ; mais ce que j'ai dit ne peut nullement s'adresser à vous. Je sais qu'on vous a fait venir ici pour enseigner aux demoiselles l'italien, le français, la musique, et nullement pour leur donner d'autres leçons. — Je vois que, si jamais vous devenez un diplomate, vous ferez de la politique sentimentale ; ce n'est pas le système des Anglais. — Il faut bien qu'il y ait des hommes honnêtes et scrupuleux pour qu'ils puissent être pauvres et abandonnés. On vous dira peut-être qu'en laissant de sots parents donner sa maîtresse à un étranger qu'elle ne peut aimer, un homme scrupuleux ne fait le bonheur de personne ; mais répondez à cela que l'abandon d'une femme et la perte d'une fortune ne sont rien auprès de la paix philosophique d'une conscience nette et vide ; que, si on ne peut se consoler, on a, pour dernière ressource, l'exemple du jeune Werther, et les gazettes publiques pour vous rendre justice, après votre mort, par un touchant récit dans lequel l'orthographe de votre nom est estropié. Dites-leur aussi que tous les maris ne sont pas des Turcs ; qu'on peut obtenir la permission de se présenter chez la belle qu'on a jadis adorée ; qu'alors on peut jouir du bonheur de la

voir caresser son époux, compter le nombre de ses grossesses, peut-être même, par la suite, peut-on arriver à enseigner le latin à ses garçons ! ce sont là des plaisirs assez vifs pour un homme honnête et scrupuleux.

Anatole tourna sur ses talons et s'éloigna dans la foule des oisifs, en poussant un éclat de rire. Pendant plusieurs jours, les paroles de cet écervelé me revenaient sans cesse à l'esprit. La nuit, quand des souffrances vagues et indéfinissables, qui ressemblaient à l'inquiétude et à l'espérance, venaient troubler mon sommeil et m'arracher des larmes brûlantes, je m'écriais avec amertume : « Il faut bien qu'il y ait des hommes honnêtes et scrupuleux pour qu'ils puissent être pauvres et abandonnés. » Le jour, quand je voyais Angeline entourée de jeunes gens, sourire de leurs badinages et prendre plaisir à leurs discours futiles, je secouais la tête et je disais : « Le souvenir d'une faute est le seul lien solide qu'une femme puisse conserver au fond de son cœur. »

Les journées se succédaient rapidement, et mes relations avec Angéline restaient au même point. Il me semblait que mon existence devenait nulle et végétative. J'étais arrivé depuis longtemps à ce moment où l'amour cesse d'être un badinage, où un pas de plus établit entre deux êtres, qui jusque-là pouvaient être séparés, une indestructible intimité.

Pendant nos heures d'études, quand je regardais

les traits de mon élève, purs et calmes comme son âme, je m'effrayais à la pensée d'y porter le trouble. Pendant qu'elle lisait la belle scène où Clorinda mourante dit au malheureux Tancrède : *Amico, io ti perdono*, je m'écriais à part : « Chère Angiolina, reste heureuse et tranquille ; non, je n'irai pas t'inoculer mes tourments et ma misérable destinée. » Puis, quand je la voyais perdue dans la foule des autres femmes et prenant part à leurs conversations insipides, je me disais : « Cette enfant ne pense pas à moi : je me suis laissé aveugler jusqu'ici par une ridicule présomption. Je n'aurai aucune certitude tant qu'elle ne m'aura pas fait de sacrifices. »

Assez ordinairement, j'étais au supplice toute la soirée ; la jalousie et le sentiment de ma position inférieure me jetaient dans un état d'irritation et de marasme. Je ne pouvais prendre part à un jeu, m'approcher d'une femme, parler à mon Angiolina, sans qu'un malin démon vînt sans cesse placer son doigt et attirer l'attention générale sur l'endroit où étaient écrits ces mots : « Voilà le précepteur. » Je le retrouvais sans cesse et jusque dans les moindres détails. J'étais à tout moment comme un pauvre étudiant qui, lancé pour une nuit dans une grande fête, ébloui par mille lumières, étourdi par l'éclat des femmes et le bruit de l'orchestre, valsant avec une marquise, porte, sans y penser, la main dans sa poche et trouve là sa clé grossière et incommode ;

alors le souvenir de son grabat, de sa table bancale et de ses murailles sombres vient, comme un nuage importun, ternir la lumière qui charmait ses yeux et salir ses brillantes illusions.

Souvent c'était bien pis encore ; il fallait feindre de ne pas comprendre de sottes moqueries dirigées contre le jeune précepteur, ou bien supporter des manières hautaines et des airs de protection.

Un soir, que le feu de ces charmantes plaisanteries avait été bien nourri, le précepteur avait gardé le calme du vautour, qui entend les balles des chasseurs siffler à ses oreilles, et qui pourtant ne presse pas son vol ; mais il avait le sourire sur les lèvres et la rage dans le cœur, et disait intérieurement : « Raillez et persiflez, stupide famille ; mais, morbleu ! si j'ai sur vous l'avantage un jour, je me satisferai, et je ferai alors tourner quelque pintes de votre meilleur sang. » Anatole passa près de moi et, me serrant fortement le bras, il me dit à l'oreille en me désignant deux hommes placés près d'une fenêtre :

— On parle de vous.

C'était le père d'Angéline et un homme à figure blême. Je m'approchai d'eux, en me plaçant de manière à leur tourner le dos. Je feignis de donner toute mon attention à une table de jeu, et j'entendis la conversation suivante :

— Ce sera comme il vous plaira ; mais il me sem-

ble un peu jeune pour n'être pas surveillé ; si vous voulez me charger de ce soin, j'examinerai attentivement sa conduite ; à l'âge qu'a votre fille, on manque de prudence et d'expérience.

— Sur ma parole, je ne comprends pas : — quelle surveillance voulez-vous exercer sur un homme que j'ai pris au contraire pour être ici surveillant et précepteur ?

— Vous ne m'entendez pas ? — Je vais vous mettre sur la voie. — J'ai vu le précepteur parler avec trop de familiarité à votre fille.

— Vous vous trompez sans doute, car ce garçon m'a toujours paru suffisamment instruit des convenances ; pourtant je demanderai à ma fille si elle n'a pas à se plaindre de ses manières : je répéterai au jeune homme qu'il doit s'arranger pour faire coïncider, dans ses leçons, l'étude avec la plus scrupuleuse politesse.

— Ce n'est pas cela ; — en deux mots, je crains que le précepteur ne regarde son élève avec les yeux d'un amant.

— Ce serait une insolence trop inouïe ; ce garçon m'a toujours semblé doux et honnête ; quand je lui explique quelque chose, il ne me contredit jamais.

— Cela ne prouve rien ; il vous ménage, sans doute, afin d'obtenir...

— Quoi ? — Vous faites injure à ce pauvre jeune homme. — Il faudrait qu'il fût devenu fou, et jus-

qu'à présent, ses actions et ses paroles sont fort sensées.

— Monsieur, gardez-vous d'un funeste aveuglement, car je vais jusqu'à soutenir que votre fille ne le regarde pas avec indifférence.

— Ma fille a refusé dernièrement la main d'un pair de France.

— C'est justement pour cette raison.

— La raison, je vais vous la dire : c'est qu'elle n'a pas encore envie de se marier.

— Eh ! Monsieur, qui peut deviner les motifs des résolutions d'une jeune fille ?

— Monsieur, il n'y a pas besoin de deviner, il ne faut qu'interroger ma fille pour savoir sa réponse. Ce que vous dites là, Monsieur, est plus déplacé que tout ce que pourrait se permettre le jeune précepteur, car vous me semblez accuser mon Angéline de mensonge, et assurément, le petit musicien ne ferait pas une pareille chose. Je ne répondrai plus que par ce dernier argument : comment voulez-vous que ma fille se dégrade au point de penser à un homme de rien, lorsqu'elle a refusé la main de plusieurs personnes de haut rang, et que, dans ce moment même, vous voyez ici le petit Henri, qui sera baron et qui possède plus de deux millions, chercher vainement à lui plaire, par une cour assidue et des attentions pleines de délicatesse ? cela n'a pas le sens commun. — Quant aux pensées se-

crètes que peut avoir le petit musicien, je ne m'en embarrasse guère ; ma fille n'est plus une enfant, elle connaît parfaitement les convenances et les usages ; je ne craindrais pas de mettre un homme sans consistance au défi ; il serait plaisant que le jeune Henri, qui sera baron et qui possède plus de deux millions, fût supplanté par un précepteur ! — cela est tellement impossible que je ne veux pas seulement y penser.

— Comme il vous plaira, Monsieur.

— D'ailleurs, il faut être juste, mon petit précepteur est un homme de rien, il est vrai ; mais il a de bonnes manières ; — cela est singulier ; mais c'est un fait.

— Eh bien ! soit, pensai-je, j'accepte le défi. — Un *misérable précepteur !* par l'âme de ma mère ! je serais un grand sot d'avoir quelque scrupule. Je vous ferai voir qu'un petit musicien est un homme aussi bien que M. Henri, qui sera baron et qui possède plus de deux millions.

Un groupe de jeunes gens s'était formé dans un coin ; on s'occupait d'une partie de plaisir pour le lendemain. Il fut décidé qu'on ferait une chasse et que tout le monde y assisterait : les dames, les enfants, les parents, le précepteur. On donna ordre d'atteler au point du jour toutes les voitures.

La soirée était avancée ; chacun se retira. Au moment où minuit sonna, je prononçai mille malé-

dictions contre le jour qui venait de finir ; je me jetai dans mon lit et je m'endormis profondément.

Le lendemain, je fus éveillé par le bruit des apprêts de la chasse. Je me sentis joyeux et plein d'espoir. Le soleil, qui dorait les rideaux de mon lit, m'invitait à me lever. Quelque chose me disait que cette journée resterait dans la collection de mes souvenirs. — Il y en a assez d'autres auxquelles je ne pourrais penser fortement pendant dix minutes seulement sans me briser la tête contre la muraille.

La fortune, cette vieille girouette que le vent des imprécations humaines ne peut atteindre, ne montre pas longtemps sa face au même homme. Celui qui reconnaît son sourire variable doit mettre à profit les instants, car l'occasion, qui n'est que la servante de l'inconstante surannée, ne frappe jamais deux fois à la même porte. Si on ne lui ouvre pas, elle passe outre et laisse après elle un éternel regret ; mais aussi que ne fait-elle pas en faveur de celui qui sait la retenir ? Combien de fois, dans le même jour, ne donne-t-elle pas à son favori la meilleure chance à la loterie de la vie ? C'est lorsqu'un de ces jours heureux s'est levé, que l'homme, comme un bon pilote, doit tendre au vent toutes ses voiles et se laisser entraîner jusqu'où sa destinée veut le conduire.

J'ouvris ma fenêtre ; l'air un peu froid du matin dissipait le brouillard de la nuit de septembre, en

lui donnant mille formes bizarres. Les chasseurs étaient prêts ; les dames descendaient de leurs chambres, en toilette du matin. Plusieurs voitures étaient déjà parties. Il restait encore trois chars-à-bancs pouvant contenir chacun neuf personnes.

— Il faudrait, pensais-je, en achevant de mettre mes habits de chasse, que le hasard me fît asseoir à côté de mon Angiolina.

J'aurais mieux aimé pourtant être privé de ce plaisir, que de me voir l'objet des remarques de la foule insupportable des plaisants. Je formai la résolution de monter en voiture le dernier, et de prendre ainsi la place que le hasard me donnerait. Tous les chasseurs et toutes les dames étaient donc installés ; les chevaux impatients voulaient prendre leur course, tandis que je descendais encore, avec une insouciance affectée, les dernières marches de l'escalier. Plusieurs voix m'appelèrent ; on me cria de monter ; je levai enfin les yeux sur la place qu'on m'avait réservée. Mon cœur battait avec violence ; — je reconnus la robe blanche d'Angiolina. Elle était placée sur le même siège qu'un de ses oncles qui avait une grande amitié pour moi, et qui avait désiré m'avoir à son côté. — Je m'assis entre sa nièce et lui. — Je regardai les visages des assistants : combien je craignais d'y rencontrer un seul sourire d'ironie ! — Personne ne songeait à moi. Mon ami Anatole seul avait les yeux fixés sur moi ; mais il les détourna

dès que je remarquai son attention. L'homme à figure blême se trouvait dans une autre voiture.

Le chant du départ retentissait dans les cours du château ; les chevaux, animés par le bruit, partirent au premier coup de fouet, avec une excessive rapidité. Le soleil commençait à se faire sentir ; sa lumière se jouait follement dans les roues des voitures et faisaient un diamant de chaque brin d'herbe et de chaque feuille qui portaient leur part de rosée. Les roues faisaient crier le sable. Des paysans s'arrêtaient sur le bord du chemin et restaient immobiles; ils se mêlaient à mes yeux avec les arbres, tant nous passions avec vitesse ! J'entendais leurs voix comme des aboiements éloignés ; le seul sifflement du fouet qui animait les chevaux nous suivait. Tous ces bruits se gravèrent dans ma mémoire, tout, jusqu'à la conversation monotone du garde allemand assis sur le timon, parlant de chiens avec le gendre colonel qui conduisait la voiture. Je tins longtemps les yeux fixés sur ceux de mon Angiolina ; elle souriait et se balançait gaiement en chantant un motif de Rossini que nous aimions tous deux. Mon cœur se gonflait de joie, mes pensées devenaient confuses ; je m'écriais intérieurement :

— Fortune, je le sens, tu as fait cette journée pour moi seul ; tu m'as adopté pour aujourd'hui, car tout ce spectacle délicieux dont tu enivres mes sens n'est visible que pour moi.

Les chevaux redoublaient de vitesse; le sifflement régulier du fouet les excitait sans cesse ; les femmes commençaient à s'effrayer : Angiolina fronçait ses sourcils blonds et s'appuyait sur moi ; j'étais ivre de plaisir, j'aurais voulu que le chariot éclatât comme une bombe ; je répétais tout bas avec une espèce de délire :

— Fouette ! fouette ! — Pour l'amour de Dieu ! un petit accident.

Nous volions avec une incroyable rapidité. La voix traînante du garde allemand répétait de son côté :

— Pas de danger, Mesdames ; monsi colonel très bien conduire une voiture.

Le ciel s'obscurcit tout à coup ; nous venions d'entrer dans une forêt d'arbres hauts et touffus. Le chemin était large et uni ; un des chevaux eut peur d'une pierre et nous entraîna sur le bord d'un fossé ; mais le conducteur le retint habilement et commença de le corriger avec sévérité. L'animal s'enlevait et donnait des coups de collier terribles ; les dames criaient : enfin un coup de fouet bien appliqué fit ruer le cheval ; les traits étaient courts, ses pieds s'élevèrent au-dessus de la barre et y restèrent engagés, le malheureux animal tomba en poussant un cri de rage et de douleur qui fut couvert par ceux des femmes. Je ne pus retenir un éclat de rire con-

vulsif ; Angiolina me serrait dans ses bras et cachait sa tête dans mon sein.

Cependant la voiture resta debout. Angiolina se sépara de moi en rougissant, et je lui dis au milieu du tumulte :

— Si c'eût été le garde-chasse, auriez-vous fait de même?

Le cheval n'était pas blessé ; — on le releva. Il était dans un état de stupéfaction et de tremblement nerveux, qui se dissipa en peu de temps. On acheva le reste du chemin plus tranquillement. J'eus le loisir de remercier tout bas le hasard. Je pensais en descendant de voiture, qu'il me fallait une occasion d'établir ma réputation de chasseur, et de faire connaître mon adresse. — Elle se présenta bientôt. La bande bruyante des traqueurs se répandit dans le bois. Les gardiens assignèrent des places aux tireurs, et les dames restèrent à quelque distance. J'étais auprès du colonel. Avant qu'on eût entendu aucun cri des chiens, deux lièvres passèrent devant lui ; — il les manqua et je les tuai. Le colonel se frappa le front avec colère ; les dames applaudirent au premier coup de feu ; plusieurs jeunes gens s'étonnèrent de l'adresse du précepteur. Les chiens annoncèrent, enfin, qu'une pièce de gibier s'était levée. Leurs voix rauques et graves firent réfléchir les hommes capables qui devinèrent le nom de la bête aussitôt que le garde eut crié du

fond du taillis que c'était un sanglier. Ce mot circula de bouche en bouche, et les armes furent chargées avec des balles.

Le sanglier avait fui rapidement le théâtre de la chasse, et s'était jeté dans le plus épais de la forêt. La voix des chiens qui s'éloigna subitement en ligne droite, et les cris des gardes qui appelaient les chasseurs, causèrent de suite un grand désordre parmi les assistants. Ils se réunirent en plusieurs groupes, et prirent différentes directions. Quelques-uns se rapprochèrent des dames, et je fus du nombre de ces derniers. Le bruit de la chasse ne s'entendait que très faiblement ; il marqua bientôt que l'animal avait fait un long détour. Je proposai aux dames de monter en voiture et de chercher à retrouver la chasse, ce qui fut accepté. Un chemin large permit aux chevaux de passer, et en quelques minutes, nous nous trouvâmes assez près des chiens. Les dames descendirent. Je m'emparai du bras de mon élève.

— A présent, pensai-je, fortune, hasard, ou providence, je te remercie ; mais ne nous sépare plus, et, si je suis vraiment ton enfant préféré pendant cette journée, renvoie maintenant cette foule inutile qui n'est ici que le cadre insignifiant du tableau, dont Angiolina et moi nous sommes les personnages.

Au moment où cette pensée traversait mon esprit, la chasse parut avec un effrayant vacarme ; le san-

glier passa avec une rapidité vraiment infernale. Deux coups de feu retentirent dans les arbres, aucun n'atteignit l'animal ; une bande forcenée de chiens suivait de près. Les dames se dispersèrent en poussant des cris de frayeur. Angiolina m'entraîna dans un chemin étroit, et ne s'arrêta qu'à une assez grande distance ; ses doigts étaient enfoncés dans mon bras ; je la vis pâlir, elle ne put parler, porta sa main droite à son cœur et s'évanouit tout à coup. Un délire inouï s'empara de toutes mes facultés. Je m'écriai :

— Oui, je suis ton fils bien-aimé, ô providence ! Je vois ton doigt organisateur dans cette conception divine.

J'imprimai sur les lèvres de mon Angiolina un long baiser. Cependant une pâleur mortelle y demeurait et l'effroi me saisit.

— Assez, assez, fortune cruelle, disais-je ; cesse une si amère dérision, ou reprends tes horribles bienfaits.

J'appelai du secours de toutes mes forces ; mais le bruit avait complètement cessé ; la chasse avait disparu ; les voitures s'étaient éloignées ; un chien traînard et haletant s'approcha seul à mes cris, me regarda un moment, et disparut dans les broussailles. Angiolina ouvrit enfin les yeux. Son charmant visage se ranima de couleurs célestes. Mon cœur fut soulagé d'un poids insupportable. Rien

n'est plus propre à calmer une frayeur de femme qu'un soleil chaud, un paysage enchanteur, un silence parfait, et la compagnie d'un homme dévoué. Le soleil avait séché la rosée, les insectes seuls chantaient sous l'herbe ; l'air était doux, l'ombre des arbres épaisse ; c'était une belle journée de septembre. Cependant la pauvre Angiolina montrait de l'inquiétude ; elle répondit à peine à mes questions empressées, et s'étonna de l'isolement où nous étions. Nous essayâmes plusieurs sentiers pour rejoindre les chasseurs ; mais nous fûmes bientôt convaincus qu'en marchant encore, nous ne ferions que nous égarer tout à fait. Angiolina consentit alors à s'arrêter ; elle s'assit sur l'herbe molle : je me plaçai près d'elle. Une singulière rêverie s'emparait de son esprit. J'appris d'elle-même, quelques jours plus tard, que, dans cet évanouissement, elle n'avait pas entièrement perdu l'usage de ses sens. Il lui avait semblé, qu'à un état de souffrance, s'était mêlée une sensation délicieuse, dont elle avait inutilement cherché à retrouver le souvenir à son réveil, sur ses lèvres et autour de sa taille.

Je gardai toujours le silence sur le baiser de la forêt.

La rêverie d'Angiolina se dissipa ; au bout d'un instant, nous causions paisiblement. Nous nous trouvions souvent isolés ; mais jamais au milieu des bois plus loin de toute habitation humaine que la

portée de la voix. Notre conversation, au lieu d'être instructive et guindée, fut amicale et confidentielle; car ce laid et ridicule démon de l'étiquette ne peut vivre dans l'air libre et pur d'une forêt.

Mes discours se ressentirent sans doute de la joie de mon cœur. Le son de sa voix, le feu pur de ses yeux, l'éclat de son teint et la grâce de tout son corps me jetaient dans une ivresse délicieuse, et pourtant j'avais vu tout cela mille fois ; mais je pensais qu'elle était sous ma protection. L'isolement et le grand air donnent une solennité aux circonstances les plus simples. Il ne fallait qu'un orage ou des malfaiteurs pour faire de cette promenade un événement de quelqu'importance. Elle sentait bien aussi tout le prix de ce moment ; mais elle en devenait plus sérieuse, car les premières sensations de bonheur qu'éprouve une jeune fille l'étonnent et la font rêver : elle sent le plaisir avec gravité.

On sait que le moyen le plus sûr d'obtenir l'aveu d'un amour dont on a déjà la certitude, c'est d'affliger une jeune fille par quelque nouvelle fâcheuse. Un cœur qui s'est laissé aller à aimer tout bas (les jeunes filles ne se gardent pas assez de cette fantaisie dangereuse) et qui s'est imaginé que rien au monde ne pourrait forcer un si faible retranchement, éclate tout à coup à la nouvelle d'une séparation prochaine ; les aveux et les pleurs débordent

comme un large torrent, et la pauvre fille s'aperçoit seulement de la monstrueuse grosseur du serpent qu'elle nourrissait quand elle est enveloppée mille fois de ses replis. Les femmes expérimentées, elles-mêmes, mettent de côté leurs froids artifices et sont disposées à donner davantage la veille d'un départ; les charbons épars dans le foyer d'un cœur depuis longtemps éteint, se raniment encore à ce moment pour jeter un reste de chaleur. Ce doit être aujourd'hui un article vieux et connu du code de l'amour.

Je fixai donc un regard perçant sur les yeux de la pauvre Angiolina pendant que je prononçais lentement les paroles suivantes :

— Cette fois, contre l'ordinaire, les riches ont envié les biens du pauvre ; c'est une glorieuse chose pour moi que d'avoir pu être un objet d'envie pour des hommes puissants ; mais il m'en coûtera le bonheur de vous voir et de rester plus longtemps près de vous; aussi ce moment est-il précieux pour moi plus que vous ne pensez.

Elle tressaillit comme si j'avais brisé son faible cœur avec un marteau, et s'écria :

— Comment ? Que voulez-vous dire ? De qui parlez-vous ?

— Je dis que des hommes, placés fort au-dessus d'un pauvre précepteur par leurs fortunes et leurs situations, ont daigné lui envier jusqu'au bonheur

de vous voir et de vous donner quelques leçons ; ce qui le mettra dans la nécessité de faire bientôt retraite de votre logis pour n'y plus rentrer.

— Cela ne peut pas être :—je ne vous comprends pas. — C'est quelque amère plaisanterie, comme vous en faites dans vos accès de misanthropie. Si cela était vrai, vous n'oseriez pas railler ainsi.

— Cela est vrai, cela est certain, cela est sérieux.

— Non, mon père ne peut songer à vous renvoyer ; je lui en parlerai, je le supplierai de vous garder.

— Vous n'y songez pas, Angiolina ; si votre père a écouté les propos de personnes de distinction, vos prières ne feraient que l'irriter davantage et me perdre entièrement dans son esprit.

— O ciel ! que lui a-t-on donc dit ?

— Que le pauvre musicien prenait trop de plaisir à vous accompagner : que les progrès de son élève n'étaient pas le seul plaisir qu'il recueillait de ses leçons : qu'il se permettait d'admirer en silence vos traits ravissants, et d'écouter le son enchanteur de votre voix. Or, ils lui ont envié ce bonheur, et comme un mot là-dessus a daigné sortir de leur bouche, le pauvre musicien ne peut pas demeurer plus longtemps près de vous.

— Que veut dire cela ? Quelle nécessité ! Pourquoi partir là-dessus ? Mon père vous a-t-il congédié ?

— Non ; mais je n'ai pas l'intention d'attendre qu'il me renvoie. Je vous répète que j'ai entendu des personnages importants lui faire sur moi des remarques qui m'obligent à m'éloigner de vous.

Angiolina porta sa main sur ses yeux, et se détourna un moment ; elle fit un effort surnaturel pour retenir ses larmes ; ses traits en furent décomposés ; le son de sa voix s'altéra : la contraction de ses lèvres et le voile répandu sur ses yeux m'apprirent tout ce qu'elle souffrait.

— Je vois, me dit-elle, que vous seul avez pris la résolution de me quitter ; cela vient de vous seul : aucune nécessité ne vous y oblige. Je ne croyais pas que notre séparation me coûterait tant, et à vous si peu.

— Ne dites pas cela, Angiolina. Je n'ai au monde que ma vie et mon corps ; eh bien ! je donnerais un de mes quatre membres pour n'être pas dans cette cruelle nécessité ; je donnerais un de mes bras, au risque de ne pouvoir plus être aimé, en ce monde, que par un chien. Ne dites pas que rien ne m'y oblige. Pour vous, pour vous voir toujours, je puis tout supporter, excepté ce que l'honneur me défend de souffrir.

— L'honneur ! Vous donnez ce nom à la susceptibilité d'un vain amour-propre. — Parce que vous êtes pauvre au milieu d'hommes riches, vous vous croyez obligé d'avoir plus d'orgueil qu'eux. Ah !

que ne suis-je plus pauvre que vous? je vous donnerais une leçon de modestie.

— N'appelez point cela de l'orgueil. — Rien au monde, non, rien ne pourrait me faire souffrir cette situation insupportable, excepté...

— Achevez. — Que faut-il? Cela dépend-il de moi? Parlez vite, au nom du ciel? Que faudrait-il pour vous faire rester?

— Votre amour.

— Ne savez-vous pas et ne voyez-vous pas que je vous aime? homme cruel! ai-je besoin de vous le dire?

La pauvre enfant ne put retenir un torrent de larmes; elle me tendit une de ses mains que je saisis avidement des deux miennes; je l'attirai à moi, et pendant que je la serrais convulsivement dans mes bras, elle ne cessa de répéter.

— Vous resterez, — vous ne me quitterez pas.

Je jurai de ne jamais la quitter.

Ce fut alors que nous parlâmes de l'avenir, et que la pauvre Angiolina reconnut quelle série de chagrins elle se préparait. Je m'attendais à la voir faiblir devant cette effrayante perspective de maux; mais elle demeura ferme et courageuse.

— Imaginez, me dit-elle presque gaiement, quelque lien qu'on ne puisse rompre, et attachez-vous à moi.

Je lui rappelai quels énormes préjugés s'élevaient

entre nous comme des montagnes inaccessibles. Rien ne put ébranler ses déterminations.

— Je serai à vous, me dit-elle avec une énergie croissante, quelles que soient les circonstances qui pourront m'entraîner. Souvenez-vous de ce serment ; je vous appartiens ; à quelque moment que vous vous présentiez devant moi, je serai à vous, je vous obéirai. Au fond de mon cœur est une liberté que toutes les puissances de la terre ne sauraient dompter : par cette liberté, le seul bien d'une femme, je me donne à vous pour toujours.

Je demeurai étonné.

— Combien l'amour développe un jeune cœur, pensai-je ! Ce n'est plus une faible enfant, c'est une femme pleine d'amour et de courage.

— Maintenant, dit-elle, en me regardant d'une manière inexprimable, épargnez-moi le plus de peines que vous pourrez : assez d'autres m'accableront ; qu'aucun chagrin ne me vienne de vous. Faites que je puisse compter sur votre attachement. Je n'aime pas votre liaison avec cet Anatole.

— Les femmes sont étranges ; — un roué ne peut leur être indifférent : il faut qu'elles l'aiment ou qu'elles le craignent.

— C'est pour vous que je le crains ; cet homme sera Méphistophélès.

— Vous avez lu Faust ?

— Sans doute.

— Heureux Faust ! tu osais te plaindre, et tout ce que la terre renferme de jouissances s'était réuni pour embellir les dernières années de ta vie ! Va, je te porte mille fois envie ! Tu avais escompté le paradis en ce monde; tu pouvais souffrir une éternité de maux au sortir des bras de Marguerite.

— Calme-toi ! calme-toi ! Je serai ta Marguerite.

— Sais-tu bien tout ce que renferme ce mot? sais-tu quels liens ont enchaîné ces amants ? Tu demandais une chaîne indissoluble ? — tu l'as trouvée. Les liens de Faust et de Marguerite sont les seuls qu'aucune force humaine ne peut détruire.

— Je le sais, je le sais ; et, je le répète, je veux être ta Marguerite.

Le son tremblant d'un cor de chasse se fit entendre à quelques pas de nous. Je poussai un rugissement de rage: je me penchai vers Angiolina et lui dis à la hâte :

— Quel jour ? dans quel moment ? Je ne pourrai vivre dans une telle attente.

— Aujourd'hui, — à deux heures du matin, — je viendrai.

— Ces mots tombèrent dans mon oreille et y causèrent un long bourdonnement.

Un homme sortit des broussailles : — c'était un des oncles d'Angiolina. La voix de cet insipide bavard me sembla une musique discordante. Je n'es-

sayai même pas de lui parler. J'étais absorbé. Heureusement cet oncle était trop persuadé de son mérite pour s'occuper de moi. Il nous prouva, par un long raisonnement, que lui seul avait agi en chasseur expérimenté. Je n'écoutai pas un mot de son discours ; il me causait une impatience que je ne pouvais surmonter. Angiolina lui répondit avec une liberté d'esprit et un calme parfaits.

Des coups de feu nous attirèrent du côté où se trouvaient les chasseurs. Ils étaient réunis autour du sanglier mort. La compagnie de l'oncle capable nous évita les remarques malignes. La journée était avancée ; on remonta en voiture. — Je me trouvai séparé d'Angiolina. — Je tombai seul dans une profonde rêverie au milieu d'une bande tumultueuse. L'homme à figure blême me regarda longtemps attentivement. Ses yeux ternes, fixés sur moi, m'arrachèrent par moments à ma distraction. Le reste s'évanouit comme un songe. — J'entendis un roulement de voitures, puis un cliquetis d'assiettes et de vaisselles, puis un bourdonnement de conversations, puis des hommes en noir et des femmes de diverses couleurs passèrent devant moi comme les personnages d'une lanterne magique. L'homme à figure blême et Angiolina furent les seuls que je reconnus ; j'entendis des rires, des voix confuses, puis la soirée se trouva passée. Une main d'homme serra la mienne ; ce fut, je crois, celle d'Anatole. Angio-

lina parut tout à coup devant moi ; ses yeux me percèrent d'un regard profond ; je vis sa main se mêler à ses cheveux ; deux de ses doigts restèrent ouverts. — Je tressaillis, et elle disparut. Quelques minutes après, j'étais assis dans ma chambre, en face d'une pendule dont j'entendais le balancier moins fort que les battements de mon cœur.

J'avais laissé ma porte entr'ouverte : le vent, qui l'agita plusieurs fois, fit frémir jusqu'à la racine de mes cheveux. Je me levai avant que l'heure fût sonnée pour regarder dans le corridor long et noir. Mon trouble croissait d'une manière effrayante, je me sentais défaillir ; une fièvre dévorante faisait craquer mes dents ; je répétais des mots vides de sens. J'attendais le suprême bonheur, le but inespéré de tous mes désirs, comme on attend l'échafaud et la mort la plus affreuse. Je me couchai un moment sur mon lit et j'étendis convulsivement mes membres fatigués. Deux heures sonnèrent enfin, je restai sans mouvement pendant quelques minutes ; je sentis le courage et le calme revenir dans mon cœur. Un mouvement inattendu de joie et de résolution me fit tout à coup me lever ; une voix me cria :

— A présent, elle doit arriver.

Je m'élançai vers la porte et je portai avidement mes regards dans l'obscurité ; j'entendis un léger frôlement ; je saisis une main défaillante : —

C'était elle ! Je l'enlevai dans mes bras : tout son corps tremblait horriblement.

O nuit, caprice bizarre de la nature, instrument des volontés secrètes de la providence, que de fois tu n'es qu'un temps inutile et perdu de notre vie ! Que de fois tu nous jettes dans l'insensibilité et la végétation ! Mais aussi quand tu nous dis : « Voilà le moment d'agir, » que ta durée est précieuse ! Jamais un homme n'est debout dans ton sein sans que son existence soit doublée. Les paroles que nous prononçons au milieu de ton silence sont les plus importantes de notre vie, et la jeune fille que tu conduis dans les bras de son amant a plus vécu pendant ta durée de huit heures, qu'elle n'avait fait jusqu'alors pendant dix-sept années. Tu jettes dans son cœur une vie entière de terreurs et de plaisirs; tu fermes les oreilles de ses surveillants ; tu lui donnes quelques heures pour verser des larmes de désespoir et s'enivrer de voluptés inconnues, et puis tu passes tout à coup comme un songe qu'elle ne peut jamais oublier, et le jour qui te remplace ne retrouve plus la jeune fille de la veille.

Le jour qui suivit cette nuit singulière aurait pu montrer bien des changements à des hommes clairvoyants. Ma profonde distraction de la veille avait fait place à une joie calme et inaltérable qui pouvait se lire sur tous mes traits ; la dilatation de mon cœur était à son plus haut degré. La pauvre

Angiolina était rêveuse, abattue ; ses joues étaient pâles ; sa toilette moitié désordonnée, moitié d'une singulière recherche : tous ces indices étaient certains ; mais les hommes sont comme les limiers qui passent près du gibier sans le reconnaître tant qu'ils n'en ont pas rencontré la trace. Il leur faut une preuve certaine — éloignée ou proche — sur laquelle ils puissent poser le doigt ; alors ils croient, supposent et devinent.

Deux personnes seulement eurent quelques légers soupçons : l'homme à figure blême, qui secoua plusieurs fois la tête en regardant Angiolina, et l'ami Anatole qui me dit à l'oreille :

— Bravo ! maestro. — Va tutto bene.

II

LES DIPLOMATES

.... Car je ne vous le céderai en rien, pas même en emphase.

HAMLET.

Ne s'agit-il que de nous couper la gorge? — Touchez-là. — C'est convenu. — Deux liards de poudre, un sou de plomb : avec cela nous déjeunerons ensemble comme une paire d'amis.

LESAGE.

La catastrophe qui termina mon séjour au château de L. fut publique, ainsi je n'ai nulle raison de la cacher. Une sœur aînée d'Angiolina entendit, par hasard, quelques mots significatifs. Il lui fut aisé de se convaincre de la vérité, et de surprendre le reste d'un secret dont elle avait déjà la trace. Elle attendit l'heure où sa sœur se trouvait chez moi, et il lui plut d'avoir la hideuse barbarie de se mettre sur son passage, au moment où le jour forçait Angiolina de regagner sa chambre. La malheureuse

enfant venait de me quitter lorsque je reconnus sa voix à un cri d'effroi et de désespoir tellement expressif, qu'il ne me laissa aucun doute sur le malheur qui venait de nous accabler. Je sortis précipitamment. J'arrivai au moment où Angiolina, le visage caché dans ses mains, tombait sur le plancher privée de toute connaissance, écrasée par la honte et la douleur la plus poignante. L'horrible sœur parlait encore à ce cadavre insensible, et poursuivait ses plats reproches, dont sans doute elle m'aurait adressé la fin, si je ne l'avais interrompue. Je lui saisis le bras par-dessus le corps d'Angiolina ; la rapidité de ce mouvement, et la fureur dont j'étais animé, lui imposèrent silence ; mes doigts s'enfoncèrent profondément dans sa chair.

— Écoute-moi, lui dis-je impétueusement, orgueilleuse créature. Tu te crois meilleure qu'une autre, parce que tu es un corps sans âme, parce que la sécheresse de ton esprit ne te permet de ressentir aucune passion ; tu es d'une nullité trop complète pour avoir un désir, pour être poussée à commettre une faute. La sagesse est facile à un être aussi insignifiant que toi. Tu te dis une honnête femme, et tu te glorifies de vivre dans la végétation. — Va ! tu n'auras jamais le bonheur de connaître les tourments de l'âme. Jamais une passion ne pourra éclore dans un terrain aride comme ton cœur. — Si pourtant cela arrive, que ce que tu as fait te soit

rendu ; tu te souviendras de la malédiction dont je te charge sur le cadavre de ta sœur ; toutes les misères dont tu vas être la cause retomberont sur toi. Femme orgueilleuse ! ton rôle pouvait être beau ; tu devais soutenir et consoler cette malheureuse fille ; mais, puisque l'amour qu'une sœur doit à sa sœur n'a pu t'arrêter dans le plaisir diabolique de faire le mal; puisque la nature t'a donné, au lieu de cœur, un morceau de pierre-ponce, suis ton instinct, bois le sang de ta sœur, et malédiction sur toi, — *fratricide*

Je m'enfuis sans attendre de réponse, car plusieurs personnes étaient accourues au bruit de la chute d'Angiolina. J'entendis, en m'éloignant, la voix douce du plus sot des oncles, qui s'écriait :

— O ciel ! qui aurait pensé cela d'un jeune homme si bien élevé ? Voilà le petit précepteur qui manque de respect à ma nièce.

Je traversai les cours du château sans savoir où j'allais ; je m'arrêtai, en m'entendant appeler par l'ami Anatole. Il m'apprit que la leçon que j'avais donnée à la sœur d'Angiolina n'avait porté aucun fruit : cette femme, transportée de colère, avait dit, à tous les habitants du château, ce qui venait de se passer. La consternation était générale. Tous les étrangers se disposaient à partir. Anatole m'offrit de me conduire à Paris dans sa voiture ; j'acceptai avec empressement, et quelques instants après, je m'éloi-

gnais rapidement du beau pays de L.·. J'étais plongé dans un profond désespoir. — Anatole m'épargna les lieux communs de consolations dont on assomme les amants malheureux; il me parla avec une gravité et une raison dont je ne le croyais pas capable. Je reconnus que j'avais gagné dans son esprit. Il voulut me conduire chez lui, et me força d'y passer le reste de la journée.

Le beau château de L. était devenu désert en quelques heures. Tous ceux qui ne faisaient pas partie de la famille s'étaient éloignés comme une volée d'oiseaux effrayés par une détonation. Les cours étaient vides ; le silence régnait dans les salles et les galeries, si animées la veille. Le bruit rare des portes qui se fermaient, résonnait en longs échos attristants. Angiolina resta tout le jour enfermée dans sa chambre. Quand la nuit se répandit dans les salons déserts, qu'ordinairement elle trouvait éclairés de mille lumières, le maître du logis rassembla sa famille dans sa chambre. Là, autour d'une lampe, ils tinrent conseil en gens persuadés que leurs décisions ne pouvaient rencontrer aucune opposition ; les deux oncles s'assirent avec la gravité que donne la conscience d'un mérite déjà mis à l'épreuve ; le gendre colonel se tint debout, prêt à recevoir les pouvoirs exécutifs ; les deux sœurs donnèrent à leurs poses et à leurs physionomies, l'expression de pruderie convenable à des femmes forcées, par les

circonstances, d'assister à un procès à huis-clos, dans les débats duquel leurs chastes oreilles sont préparées à souffrir de cruels tourments.

Après que le père d'Angiolina eut expliqué à deux reprises à cette sage assemblée le malheur dont il venait d'être accablé par le déshonneur de sa fille, ce qui ne fut pas d'abord parfaitement compris, un des oncles prit la parole. C'était l'homme le plus capable, à ses propres yeux, de toute la famille ; il avait de grandes connaissances dans les arts et les sciences ; de tout temps il avait ordonné, censuré, contrôlé dans la maison, renvoyé les domestiques, conduit les ouvriers. Ce qu'il n'avait pas fait, ou du moins, dirigé, avait toujours été mauvais ou imparfait. Il était, à la fois, maçon, serrurier, notaire, banquier, vernisseur, architecte, maître de poste. On ne pouvait s'adresser avec plus de sûreté qu'à cet homme universel pour obtenir un renseignement, vrai ou faux. Ce personnage capable déclara donc sur-le-champ, sans hésiter, qu'il se chargeait d'arranger les choses pour le mieux, et de terminer l'affaire à la satisfaction générale ; mais comme on lui demanda ce qu'il avait l'intention de faire, et quel serait le résultat de ses démarches, il cligna de l'œil, se gratta la tête, et répéta ce qu'il venait de dire, en ajoutant qu'on verrait. Cette réponse, pour la première fois peut-être, ne parut pas complètement satisfaisante à la famille

entière. L'autre oncle, homme fort riche, dont on attendait l'héritage, était toujours écouté avec complaisance ; mais ses conseils n'étaient jamais suivis, ce qui ne lui causait aucune peine, à cause de l'égalité parfaite de son humeur. Ce personnage, d'une longueur démesurée et d'une santé délicate, voyant son frère embarrassé, prit à son tour la parole. Il s'interrompit momentanément dans l'exercice du frottement de sa manche sur le couvercle poli de sa tabatière, et déclara qu'il lui semblait préférable d'agir avec douceur et prudence (préférable à quoi?) Il proposa donc d'attendre que l'on pût s'informer des intentions que pouvait avoir le séducteur. Cet avis sembla raisonnable à l'assemblée ; mais le colonel s'écria tout à coup :

— Que nous importent les intentions de cet homme? C'est un pied-plat qui n'a rien. Il serait fort heureux d'épouser Angéline, et ne désire pas autre chose. — C'est justement là ce qu'il faut empêcher. — Je ne pense pas que le père de ma femme consente à faire son gendre d'un petit musicien.

Toute l'assemblée retomba dans une cruelle perplexité.

— Pour moi, reprit le colonel, je ne le souffrirais pas, et je vous propose, pour terminer tout ceci, de couper la gorge à ce misérable, — je ne vois pas d'autre manière d'en finir.

Tout le monde se récria à cette proposition du colonel. Sa femme, épouvantée, le supplia de ne pas exposer sa vie, se jeta à son cou, et vint tranquillement reprendre sa place; le père fit sentir à son gendre l'inégalité et l'inconvenance d'un duel entre un homme de haut rang et un artiste, un étranger, — un inconnu, un homme sans nom et sans fortune. — Le colonel céda.

La délibération fut longue encore. Il fut décidé qu'on donnerait au séducteur une place en province, pour l'éloigner de Paris et étouffer cette fâcheuse affaire. L'oncle pacifique accepta la fonction d'ambassadeur, et déclara à l'assemblée qu'il partirait le lendemain pour Paris; le père prit la résolution de marier promptement sa fille, afin de n'avoir plus à répondre de sa conduite. L'assemblée se sépara médiocrement satisfaite. La sœur qui portait encore sur son bras l'empreinte de mes doigts, secoua la tête en assurant que je ne consentirais pas à quitter Paris, et qu'Angiolina refuserait le mari qu'on lui proposerait; mais tous les assistants répétèrent :

— Cela ne se peut pas.

Et la sœur n'osa plus douter.

L'oncle capable répéta qu'il arrangerait tout à lui seul, et n'inspira qu'une faible confiance; le colonel affirma qu'on serait obligé d'en venir

à un duel, et que le plus sûr moyen de se débarrasser d'un homme était de le tuer.

C'est une connaissance avantageuse pour un diplomate que celle des caractères de ses antagonistes; de là vient que les négociateurs politiques affectent de ne prendre intérêt à aucune chose du monde; leurs passions doivent demeurer dans le sanctuaire de leurs cœurs, soigneusement recouvertes d'une cuirasse d'indifférence: celui qui laisserait paraître un côté faible ou irritable y serait frappé à l'instant et se verrait bientôt terrassé.

Pendant mon séjour au château de L., j'avais eu le loisir d'observer chacun des membres de la famille, tandis que personne n'avait daigné faire attention au petit précepteur; aussi lorsque je vis la voiture de l'oncle pacifique s'arrêter devant ma porte et que j'eus installé ce personnage remarquable dans le meilleur de mes fauteuils, je devinai qu'il était chargé d'une mission de douceur.

Je connaissais l'homme; je savais que tout son ensemble, physique et pensées, était taillé en longueur: c'est pourquoi j'écoutai avec patience qu'il m'eût déroulé lentement le petit nombre de pauvres idées rassemblées d'avance sous son ample perruque. Malgré ce travail préparatoire, l'exposé fut tant soit peu obscur et tortueux. Le son de voix de l'orateur était faible et inégal; il

semblait que son long nez dérobât au passage la moitié de chaque mot. Je compris cependant la proposition qu'il me fit de m'envoyer au fond d'une province ; je me confondis en remerciments, je le nommai mon bienfaiteur, je l'assurai que, par son intervention, on obtiendrait de moi tous les sacrifices ; que je serais esclave de ses moindres désirs, que ses conseils me seraient d'un grand secours. J'ajoutai cependant qu'il m'était impossible de quitter Paris, et que j'étais déterminé à ne point compromettre ma liberté en acceptant une place.

L'ambassadeur, qui avait tout prévu, excepté un refus, se trouva foudroyé ; une prise de tabac, placée entre son index et son pouce, tomba sur son jabot ; sa figure, en se tournant vers moi, perdit la ligne droite de son corps. Il s'agita sur son siège. Après avoir attaqué une idée de plusieurs côtés, il l'abandonna pour me répéter cette question en bégayant :

— Vous refusez une place qu'on vous offre ?

— Je refuse une place qu'on m'offre.

— Et pourquoi ?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

— Sans doute ; mais quel motif de ce refus donnerai-je à la famille ? car enfin je suis envoyé...

L'air de découragement qui accompagnait ces paroles me fit peine.

— Monsieur, répondis-je, la famille qui a l'honneur de vous compter parmi ses membres a jugé à propos de m'éloigner, dans le but — je le présume du moins — d'empêcher qu'aucune indiscrétion de ma part ne puisse faire tort à la réputation d'une personne qui me sera toujours chère — pardonnez mon orgueil — et, sans doute aussi, afin que cette personne, n'étant plus exposée à me rencontrer, puisse m'oublier tout à fait; or, Monsieur, je vous promets ici, par tout ce qu'un homme d'honneur doit respecter, de ne jamais chercher à avoir aucune relation avec cette personne; je vous jure même que je ne me présenterai jamais devant elle, que je fuierai tous les endroits publics où le hasard pourrait me la faire rencontrer. Vous pouvez donc dire à la famille qui vous a envoyé que ce sera absolument comme si j'étais éloigné de Paris.

— Au fait, répéta l'ambassadeur, je pourrai leur dire que ce sera comme si vous étiez en province.

— Absolument la même chose.

L'oncle se leva, heureux d'avoir une réponse toute prête qui ne nécessitait plus que le travail de rédaction pour lequel un voyage de huit lieues devait suffire. Je l'accablai de remercîments pour l'honneur de sa visite et les offres brillantes qu'il avait bien voulu me faire. Il se retira satisfait au delà de tous ses désirs.

J'appris cependant que la famille avait été moins contente de ma réponse.

Peu de jours après je rencontrai l'autre oncle dans la rue; il me parla avec mépris, m'appela son petit ami, me dit qu'on saurait me forcer à partir pour les colonies, et cela *prestissimo*. Il ajouta que ma conduite avait été de la dernière inconvenance et que je devais en supporter la punition. — Je répondis :

— Hélas ! monsieur et respectable négociateur, je ne puis que m'écrier, en levant les yeux aux ciel, que Achillès le Grec fut tourmenté par une aveugle passion pour Iphigénie; que, depuis ce guerrier, bon nombre d'autres ont été blessés par le dieu malin qui exerce une influence notable même sur les animaux les plus féroces. Vous êtes trop instruit pour ne pas savoir que cette passion singulière a osé pénétrer souvent dans le cœur de personnes de la plus haute distinction; est-il donc si étrange que moi, qui ne suis qu'un simple musicien, je me sois vu subjugué par ce *crudel' tiranno*.

— Vous pouvez être subjugué tant qu'il vous plaira, Monsieur; mais vous deviez vous dispenser de séduire une jeune fille qui n'est pas assez pénétrée des devoirs que sa position lui impose : et si nous tirons vengeance de votre conduite impertinente, vous n'aurez pas le droit de vous plain-

dre. Des mesures certaines ont été prises pour que toute relation, entre ma nièce et vous, soit désormais impossible.

— Je n'en doute pas, Monsieur; je sais que les parents sont comme les maires et préfets d'une ville, qui prennent mille mesures de précautions quand un malheur est consommé et sans remède. Ils gardent la citadelle avec fureur, et font pleuvoir les vexations et les corvées sur les citoyens, lorsque tout ce qu'il y avait de précieux dans la place a été enlevé.

— Monsieur, vous osez railler, je crois?

— Monsieur, je suis votre serviteur.

Quand un homme est agité par une colère violente, tout ce qui l'approche reçoit une commotion électrique; c'est un soulagement, pour celui dont la bile est en mouvement, de voir les meubles renversés rouler autour de lui, d'entendre les éclats d'un verre brisé en mille pièces. Un matin donc, un frémissement nerveux s'empara du cordon de ma sonnette; la force qui lui était appliquée du dehors passa dans le son, et le rendit aigre et précipité; le tintement retentit dans mon oreille: le nerf auditif, fortement ébranlé, porta jusqu'à mon cerveau la commotion électrique qui partait de la main de l'étranger.

— Assurément, m'écriai-je, voilà un homme fort pressé ou plein de colère.

Je me levai précipitamment, et j'allai ouvrir en frappant du pied, comme pour me disposer à répondre convenablement à l'inconnu, dans le cas où la dernière de ces conjectures serait véritable.

Le colonel était un homme violent; sans doute aussi, pendant le voyage de L. à Paris, il s'était monté la tête en préparant les discours qu'il devait me faire. Il frappa du poing sur la table et du pied sur le carreau.

— Vous montrez jusqu'ici plus d'insolence que nous ne pouvons en supporter, mon petit monsieur; vous refusez des offres qui devraient pour vous être des ordres; vous vous permettez de railler! — Prenez-y garde, l'affaire est sérieuse.

— Monsieur, les propositions qu'on m'a faites ne pouvaient être sérieuses; le ton de vos envoyés était ridicule; oui, Monsieur, ridicule. Qu'on me parle comme il convient de le faire à un homme, je répondrai sérieusement et de mon mieux, après réflexion.

— Il ne s'agit pas ici des formes. — Vous ferez ce qu'on vous dira: — vous avez des torts à expier, Monsieur. Nous ordonnerons; vous plierez, ou, de pardieu! on vous brisera.

— Il n'y a qu'un roseau qui plie et qu'un vase inerte qui se laisse briser, Monsieur. — De pardieu! je ne suis ni l'un ni l'autre. Votre famille est puissante; mais je me ris de toute la terre; je vis de mes talents; tant que les hommes auront

des oreilles pour écouter la musique, une âme pour la sentir, je trouverai le moyen de subsister. Il ne me faut pour cela que mes quatre membres et mes deux yeux ; dans quelque misère que je tombe, Dieu seul peut me retirer ce patrimoine. J'ai une volonté et des bras pour résoudre et exécuter : vous n'avez rien de plus que moi. — Je ne reconnais de supériorité que celle du génie et de la force ; je saurai veiller, comme tous les êtres vivants, à ma propre conservation. Je ne sais pas ce que c'est que le pouvoir d'un homme riche ; j'ignore ce qu'on entend par une famille puissante. Ces mots-là ne sont pas faits pour moi, Monsieur ; parlez-moi un autre langage, je vous prie.

— Je vais donc vous parler clair. — Quel que soit le parti que nous prendrons à votre égard, si vous n'obéissez pas aux ordres qu'on vous donnera, il faudra qu'un de nous deux coupe la gorge à l'autre.

— A la bonne heure, Monsieur, je comprends ce langage. Le fer et le feu ne connaissent pas le rang et la fortune ; la pointe d'une épée ou le plomb d'une balle ne respectent pas l'étiquette. Je serai à vos ordres, Monsieur ; j'ai quelques connaissances superficielles dans l'art de l'escrime, et vous savez que je manie une arme à feu assez adroitement pour un musicien.

— Corbleu ! voilà bien le garçon le plus têtu que j'aie jamais rencontré; mais son obstination lui coûtera cher. — Vous obéirez, jeune homme; vous avez manqué à la famille de ma femme. Je suis le gendre de celui que vous avez offensé. Je vous ferai obéir, comme il est vrai que je suis colonel. — Ventrebleu !

— Corbleu ! je ne conteste pas votre qualité de gendre; mais quand vous le seriez trois fois davantage, et quand vous seriez général, je vous jure sur l'honneur qu'on n'obtiendra rien de moi par les menaces et la violence. — Ventrebleu !

— Corbleu ! vous mourrez donc comme un chien?

— Ou je me défendrai comme un homme.

— Vous mourrez, vous dis-je.

— Si je ne vous tue pas; — mais quand cela serait, j'aimerais mieux mourir dès demain en duel, que d'être certain qu'un jour je serai infirme, idiot et caduc, à charge aux autres, assis tout le jour au coin du feu avec d'autres vieillards, raisonnant sur la meilleure façon de conserver le tabac ou de préparer quelque remède de bonne femme. Pensez-vous m'effrayer? Croyez- vous que mourir soit pour moi un mot terrible, une pensée insoutenable? Monsieur, vieillir n'est pas une chose moins hideuse.

Je saisis de la main gauche un bouton de l'habit

du colonel, et de l'autre main je posai un doigt sur le front jaune d'une tête de mort qui se trouvait sur ma table à côté du livre de Gall.

— Vous voyez, Monsieur, que j'ai eu le loisir de réfléchir sur ce phénomène singulier de simplification qu'on nomme la mort.

Je frappai du doigt sur le crâne.

— Si les pensées qui ont habité cette demeure, aujourd'hui délâbrée, avaient laissé quelque trace, vous pourriez apprendre quelles circonstances puériles ont amené la destruction de cet être. Peut-être était-ce une vaine soif de gloire, ou un orgueil ridicule; peut-être ce fut un duel. Pourquoi faut-il qu'il ne puisse plus parler! Regardez-le, Monsieur, l'un de nous deux fera bientôt cette figure, — fort présentable, du reste.

Je soulevai la tête entre mes mains; j'ouvris et refermai plusieurs fois la mâchoire inférieure. Les dents s'entrechoquèrent, et le crâne vide rendit un son creux. Le colonel était interdit.

— En attendant que nous vidions notre querelle, Monsieur, videz un verre de cet excellent vin, car vous me paraissez malade. Mon père l'aimait et le buvait en travaillant; il l'appelait son vin de cabinet.

Le colonel but le vin et le trouva parfait; il me promit de revenir me voir, en ajoutant qu'il espérait me trouver plus traitable. La chaleur bienfai-

sante du vin d'Espagne lutta dans son cerveau avec le mécontement de l'humeur. Il sortit sain de corps et malade d'esprit.

— Il est pourtant étrange, pensai-je, qu'un être doué de jugement, laisse prendre sur son esprit un tel ascendant par un amas de molécules inanimées.

La logique des femmes est commode et inépuisable. Elle consiste à répéter indéfiniment l'énoncé de leur proposition, une fois qu'elles n'ont plus aucune raison ni aucune preuve à donner. La démonstration la plus évidente du monde ne peut rien contre une telle logique. Après avoir été favorisé de tant de visites de distinction, ce fut le comble de l'honneur que de recevoir chez moi la sœur d'Angiolina, dont j'avais eu l'avantage de serrer le bras un peu fortement entre mon index et mon pouce. Cette aimable femme me présenta, avec une douce pruderie, une petite lettre à mon adresse. Je ne pus m'empêcher de laisser voir quelque émotion en reconnaissant l'écriture d'Angiolina. Deux yeux charmants restèrent fixés sur moi pendant que je prenais lecture d'un amas de reproches amers et hautains.

— Voilà qui est étrange, m'écriai-je, pour cacher mon dépit ; quand une matière glacée se trouve en contact avec un corps doué de vie et de chaleur, elle en reçoit d'ordinaire la chaleur, sinon la vie ; mais cette fois, le corps animé a été glacé par la matière sans vie.

— Vous voyez, Monsieur, que ma sœur désire rompre entièrement une liaison dont elle sent toute l'inconvenance.

J'examinai la lettre avec attention.

— Assurément, Madame, cette plaisanterie est fort ingénieuse, mais je n'en vois pas bien le but. Vous allez, sans doute, me l'expliquer. Vous me direz, j'espère, pourquoi cette écriture inégale et presque illisible, semble indiquer une émotion notable, peut-être même une violence. Cette tache ressemble fort à une larme. Elle était large et brûlante, Madame ; je vous félicite ; les yeux d'où elle est sortie pleuraient amèrement. Mais veuillez en venir au motif de votre visite : je vous prête attention.

— Je désirerais, Monsieur, vous voir encourager la résolution qu'a formée ma sœur de vous oublier. La lettre que vous venez de lire vous prouve qu'elle en aura la force, si vous n'y portez aucun obstacle. Cette lettre autorise, de votre part, une réponse froide, une rupture : c'est là ce que je viens vous prier de....

— J'entends : vous voulez que moi aussi je joue un rôle dans votre comédie, afin d'en faire une réalité. — Ce serait un curieux spectacle à voir, que celui d'un acteur qui remplirait le rôle principal d'un drame, et qui se ferait égorger réellement au dénouement, afin que l'illusion fût plus certaine. —

Je ne ferai pas cette ridicule action, Madame.

— Pourtant, Monsieur, ce serait rendre un grand service à ma sœur et à toute sa famille.

— Je vous ferai deux suppositions, Madame; ou cette lettre a été écrite librement et sans aucune contrainte, et, alors, celle qui l'a faite n'a pas besoin d'être encouragée dans une résolution qui paraît inébranlable; ou tout ceci est une imposture révoltante, à laquelle je devrais m'opposer de toutes mes forces plutôt que d'y tremper mes mains.

— Que vous importe, Monsieur, le résultat inévitable étant une séparation éternelle?

— Qui vous a dit cela? Quelle puissance pourra empêcher deux êtres fortement liés de se rapprocher un jour? Écoutez, Madame, je vais vous tenir un langage parfaitement à votre portée: en deux mots, je ne ferai pas ce que vous me demandez, parce que cela est contraire à mes intérêts: — voilà qui est dit.

— Mais, Monsieur...

— Madame, j'ai fini.

Le charmant ambassadeur femelle commença alors à me répéter sans fin sa demande, en insistant chaque fois davantage. Je restai immobile et muet pendant tout un long discours.

— S'il vous faut absolument une page de mon écriture, lui dis-je enfin, choisissez sur cette table. Vous y trouverez un projet de méthode pour le per-

fectionnement de la musique de salon, une traduction de plusieurs chants de Dante ; il y a même des épures soignées de géométrie descriptive : pourrai-je vous offrir cette nouvelle démonstration fort claire du *plan tangent au cylindre.*

La belle négociatrice vit qu'elle n'obtiendrait rien de moi ; elle me jeta un regard de désappointement, et sortit. Je lui offris ma main, et la reconduisis jusqu'à la rue, avec une politesse scrupuleuse.

Deux mois entiers s'écoulèrent avant qu'il ne me vînt de nouvelles visites de cette singulière famille. Mon isolement devint complet, et l'ennui commença bientôt à tendre de noir les murailles de ma chambre. La vie animée du château de L. m'avait fait une nécessité du bruit et de la société, malgré les contrariétés que j'y avais éprouvées. Pour supporter la solitude, il faut avoir l'esprit parfaitement libre, le goût exclusif de l'étude ; j'avais, au contraire, le cœur malade, l'esprit occupé, l'imagination en mouvement. Le repos, autrefois si doux, de mon cabinet me sembla celui d'une tombe. Une agitation nerveuse me rendait le travail fatigant. Je tombais dans des distractions interminables ; des souvenirs de bonheur trop récents me poursuivaient ; ils emportaient à chaque instant mon esprit loin de ma solitude, et le forçaient à revenir mille fois sur les moindres circonstances de ces temps d'ivresse et d'agitation. La persuasion que ces événements de-

vaient encore avoir des suites, me jetait dans un état d'attente vague qui me faisait tressaillir au moindre bruit. J'aurais voulu pouvoir retrancher de ma vie ces jours que je regardais comme un intervalle inutile. J'aurais voulu à tout prix réveiller ma destinée endormie.

J'essayai tous les moyens possibles de donner le change à mon esprit malade : je le forçai de s'appliquer aux sciences abstraites ; je parvins à le remplir tellement de courbes et d'équations que, pendant la nuit, des cycloïdes, des spirales et des chiffres, passaient par milliers devant mes yeux ; mais, au milieu de toutes ces images bizarres, revenaient souvent les formes ravissantes d'une femme.

Des désirs vagues me tourmentaient. L'étude de l'astronomie fut, pendant quelques jours, une nourriture suffisante pour mon imagination. Je suivais assiduement la marche des comètes, et mes pensées se perdaient avec elles dans l'immensité ; par moments, une curiosité insatiable me dévorait ; le besoin de l'inconnu venait, comme un démon, me tourmenter. Alors le souvenir de Faust et de Newton m'épouvantait, et je m'efforçais de rattacher mon âme à la terre.

La musique me fut d'un grand secours ; elle rompait agréablement le silence morne de mon cabinet ; elle apaisait le trouble de mon esprit. Quelquefois,

au milieu des chants de Weber et de Spohr, je croyais distinguer mille voix ; les clameurs d'une chasse, les cris bruyants d'une fête de village, le tumulte d'une danse joyeuse : ma solitude se peuplait des fantômes que je faisais naître. Par moments aussi je rencontrais des motifs où se peignait le désespoir le plus violent ; les accents de l'âme la plus profondément souffrante n'aurait pu en surpasser l'éloquence.

L'ami Anatole, qui vint me voir un matin, me trouva changé, abattu ; il m'assura que mes discours se ressentaient du trouble de mon cœur, et que je courais le risque de faire une maladie cérébrale, si je ne m'efforçais de me distraire. Je suivis son conseil ; je renouai d'anciennes connaissances ; j'acceptai quelques parties de plaisir ; je me rendis à des réunions musicales. Ce fut alors que je m'aperçus combien peu de musiciens, même parmi les artistes, sentent tout le prix de leur art, et sont capables d'apprécier les ouvrages des hommes de génie. Je rencontrai bon nombre d'artistes qui avaient acquis de grands talents ; mais ils passaient leur temps à exécuter, avec une rare perfection, de la musique détestable. Je reçus, pendant quelques jours, des leçons d'un professeur fort habile, qui variait, pour le violoncelle, tous les airs nouveaux des vaudevilles. Dès le premier jour que je le vis, il m'assomma d'un déluge de notes insignifiantes ; et quand, après cela,

je lui fis entendre un thème simple de Beethoven, son obligeante femme vint gracieusement me prodiguer de plats compliments, qui me causèrent une impatience que je ne pus réprimer ; je l'interrompis, dès le premier mot, par un *arpeggio* vigoureux, dont les vitres frémirent, et chaque fois qu'elle ouvrit la bouche, je recommençai mon effrayant vacarme.

Je fis la connaissance d'un jeune homme habile sur le violon. Il me lut quelques pages d'un ouvrage qu'il préparait sur la musique ; j'y remarquai une imagination originale et des idées ingénieuses. Il me parla en homme de sens de la timidité des amateurs sur la musique de pupitre, et de ceux qui font retraite du violon sur la quinte. J'appréciais en lui le mérite, rare aujourd'hui, d'un homme d'esprit qui pourtant n'est ni une copie, ni un disciple. J'appris plus tard avec peine que cet homme passait dans le monde pour un fou.

Au moyen de ces distractions, je parvins à tuer un grand mois ; mais au bout de ce temps, de nouvelles souffrances vinrent m'assaillir ; mes désirs vagues se réalisèrent ; le souvenir d'Angiolina me poursuivait nuit et jour ; son nom sortait sans cesse de ma bouche. Je sentis en versant un torrent de larmes amères qu'il fallait la revoir ou mourir. Je parlai à l'ami Anatole de ma faiblesse et de mes tourments ; il me serra la main, en me disant que s'il y allait de ma vie, il fallait tout risquer. Il me promit d

me conduire dans une fête où je verrais Angiolina.

Anatole tint parole, — je la revis, — ce fut dans un bal ; je lui parlai en dépit de toute la terre ; je la saluai et lui adressai quelques paroles de froide politesse ; elle me répondit avec un tact admirable, en conservant le juste milieu entre une trop visible amabilité, et une indifférence que l'on aurait pu accuser d'affectation. Je restai longtemps caché dans la foule épaisse du bal. — Tout à coup, dans un instant où Angiolina était éloignée par la danse de la place où se tenaient ses surveillants, elle sentit une main qui saisissait fortement sa main, et une voix lui dit à l'oreille :

— Avez-vous oublié la forêt?

— Jamais, jamais, me répondit-elle.

Son cavalier fut obligé de la soutenir, car elle était prête à tomber. — Je disparus sans être remarqué.

— Restez-en là, me dit Anatole, ou vous gâterez vos affaires.

Je quittai le bal.

— Mon cher élégant, disais-je le lendemain, je crois que vous m'avez rendu un mauvais service : je sens que désormais la vie ne sera plus pour moi qu'un long supplice.

— Rassurez-vous, mon ami, vos souffrances porteront leur fruit. Puisque la scène d'hier vous a laissé une si vive impression, elle a sans doute

troublé pour toujours le repos de la faible fille. Il faudra bien qu'on vous la donne si on ne veut la voir flétrir comme une belle plante abandonnée.

— Hélas! mon cher élégant, je n'ose pas l'espérer; les femmes ne tiennent à rien. Celui qui est toujours présent finit par l'emporter sur les souvenirs les plus profondément enracinés. — Vous le verrez.

Anatole me laissa pendant un mois entier sans nouvelles de ma bien-aimée. Dévoré par des inquiétudes mortelles, je pris le parti de lui écrire pour le supplier de me tirer d'incertitude. — La lettre était partie depuis une heure au plus lorsque ma porte s'ouvrit. Anatole entra; il se plaça silencieusement dans un fauteuil en face de moi. Je lus sur son visage et dans son regard bienveillant que j'allais être accablé par un malheur. Je rassemblai toutes mes forces.

— Eh bien? dis-je après un long silence.

— Elle est...

— Morte? interrompis-je avec effroi.

— Non, mon ami, mariée.

Je restai muet de surprise et d'horreur. — Ma stupéfaction fut si profonde à cette nouvelle, foudroyante, que je n'eus pas la force d'interrompre le récit d'Anatole par une seule exclamation. Il m'instruisit de tout. Les parents avaient réuni tous

leurs efforts pour brusquer ce mariage. Angéline avait cédé après une résistance de quelques jours. Elle avait été conduite au château de L. par son mari dès le lendemain de ses noces.

Anatole essaya de me donner quelques consolations ; il me dit que je ne devais regarder cela que comme une affaire manquée. — La légèreté de ses discours ne m'encouragea nullement à lui laisser voir la plaie profonde de mon cœur. Je montrai plus d'insouciance encore qu'il ne pouvait désirer de m'en inspirer. Je me livrai, comme j'avais coutume de le faire avec lui, à une gaieté folle.

Dès que je me trouvai seul, ma douleur et ma rage en furent plus vives. Après le premier transport, je méditai avec attention sur ma position.

— Tout est fini ! m'écriai-je, je ne la verrai plus. — Pourtant elle est au château de L. Si je veux m'y rendre, rien au monde ne peut m'en empêcher. En trois heures, je puis franchir les huit lieues qui me séparent d'elle. Je connais les chemins, les entrées, les allées secrètes du parc. Je puis m'y cacher ; je puis la voir encore, je puis me présenter devant elle tout à coup, et soulager mon désespoir par des reproches qu'elle ne pourra soutenir. — Je le puis, — je le ferai ; — rien ne m'en empêchera. — Il est dix heures du matin ; dans quatre heures, je serai à L. ; — je ne puis résister

à ce désir dévorant. Je sortis précipitamment; je courus pour louer une voiture et retenir des chevaux de poste. Je rencontrai Anatole dans la rue. Il me salua de la main, et me cria de loin :

— Mon cher musicien, il y a dix minutes vous étiez au coin du feu, et vous voilà courant comme un possédé ! Quelle infernale pénsée vous entraîne ainsi à travers les ponts et chaussées ?

Je ne répondis pas et je courus plus fort.

Le ciel était clair, les arbres encore garnis de quelques feuilles jaunes, la terre brillante par le givre des matinées d'octobre. Les chevaux franchirent promptement la distance de Paris à Orsay. Je laissai ma voiture dans une auberge, et je pris à pied un sentier étroit qui me conduisit à travers les bois, jusqu'aux murailles du parc de L. Elles étaient peu élevées, je les escaladai sans peine. Je m'avançai avec précaution à travers les taillis jusque auprès du château.

L'activité de l'exécution, et la précipitation de cette singulière résolution me rendirent l'attente insupportable. Je restai blotti dans les broussailles; — une indécision fatigante vint s'y emparer de mon esprit; je fus sur le point de retourner sur mes pas. Il me sembla que jamais je n'aurais le bonheur de *la* rencontrer, et quand j'étais à Paris, enfermé dans mon étroite chambre, je croyais

qu'aucune puissance ne pouvait m'empêcher de la voir! O le pauvre esprit que celui d'un homme! J'essayai de calculer toutes les chances probables des événements de la journée: Je pensai d'abord que je pouvais rester là caché tout le jour sans voir une figure humaine; ensuite qu'Angéline pouvait passer près de moi, accompagnée d'autres personnes, ce qui m'empêcherait de me présenter devant elle. Je formai mille autres conjectures encore. — Rien de ce que j'avais prévu n'arriva. Une femme sortit seule du château et vint s'asseoir sur un banc pendant quelques minutes; mais il me fut impossible de m'assurer que ce fût Angiolina. Je crus reconnaître ses mouvements et sa taille; mais je ne pus parvenir à voir son visage qu'elle tenait penché sur un livre. Cette femme s'éloigna bientôt. Le jour commençait à baisser; je quittai le château. J'étais plongé dans le désespoir le plus affreux. En regagnant Orsay, je passai sur le bord d'une carrière abandonnée, que j'avais souvent visitée avec mon élève; j'y jetai une énorme pierre, et le bruit sourd qu'elle produisit au fond du gouffre me causa une sensation agréable.

Je couchai cette nuit-là à l'auberge. Un garde du château de L. vint dans la soirée faire des question à l'hôte sur l'étranger nouvellement arrivé de Paris. Cette circonstance m'étonna et me donna quelques inquiétudes. Je retournai pourtant le

endemain me cacher à la même place; la journée entière s'était écoulée, le soleil avait disparu lorsque enfin la même femme qui avait paru la veille se présenta; je reconnus ses traits: c'était Angiolina — elle était seule, je m'élançai à sa rencontre.

— Malheureux! s'écria-t-elle avec l'accent de l'effroi le plus grand, vous aurez causé tous les malheurs de ma vie.

Elle me saisit par le bras et me fit entrer dans la maison. Nous traversâmes plusieurs salles, Angiolina ouvrit un boudoir où je tombai plus mort que vif, et j'entendis retirer la clé de la serrure.

Je restai longtemps dans l'attente, tressaillant au moindre bruit, ne sachant si je devais me livrer à la joie, à la crainte ou aux remords.

La porte s'ouvrit enfin; ma bien-aimée entra, elle était en costume de nuit; la lueur vacillante d'une bougie me permit de reconnaître son visage décomposé par la frayeur.

— Tout est perdu, me dit-elle, mon mari sait que vous êtes ici, je l'ai lu sur son visage. Il me tuerait; il faut partir à l'instant même, ou c'est fait de vous et de moi.

Je demeurai muet comme une statue. Elle répéta avec une terreur croissante:

— Fuyez! fuyez! ou vous êtes mort.

Je fis signe de la tête que non. — Je m'assis et je posai mes mains sur mes genoux.

Angiolina me saisit dans ses bras et me souleva avec la force du désespoir. Elle me tint longtemps embrassé en me répétant qu'elle allait être heureuse de mourir avec moi.

Mon courage et ma résolution reprirent toute leur énergie. Je me séparai d'Angiolina et je la suivis précipitamment après avoir éteint la lumière. Elle me fit traverser une cour où se trouvait une porte de sortie sur les bois. Elle en avait la clé; sa frayeur était si grande qu'en me voyant partir elle ne songea pas à me dire adieu. L'obscurité était profonde; je la quittai sans l'avoir regardée une dernière fois, sans avoir pressé sa main.

Jamais je n'ai revu Angiolina; jamais, sans doute, je ne la reverrai, jamais je ne tenterai de la revoir: il me serait trop affreux de la retrouver calme et indifférente. Je ne serai bientôt plus pour elle qu'un souvenir pénible que le temps effacera, puisque moi-même je sens déjà mon désespoir s'affaiblir. Comment ne pas prendre en mépris, moi et l'humanité, quand je songe que cette malheureuse époque est passée depuis six mois seulement, et que déjà je puis y penser sans entrer dans un transport de rage, et que si, par quelque circonstance singulière, je recevais une caresse d'une autre femme, à peine si je m'éva-

nouirais sur la place? Je commence à le voir, et je l'avoue à ma honte, je me consolerai.

Ce qu'on vient de lire a été extrait d'une longue correspondance. Le jeune précepteur m'a laissé longtemps sans nouvelles ; mais je viens d'apprendre qu'il est en ce moment à Marseille, où il donne des leçons de guitare et de chant à une fort jolie dame.

LES

FACÉTIES D'UN HOMME MORT

INSPIRATION DU SANDMAN

HISTOIRE EXAGÉRÉE

Bin ich denn verflucht!...

FREYSCHUTZ.

Où veux-tu fuir? le fantôme est dans ton cœur.

J.J. ROUSSEAU.

— En vérité, je vous le dis, mon ami, je suis poursuivi par quelque démon acharné qui a juré ma perte ; des visions singulières me tourmentent ; des inquiétudes vagues viennent m'assiéger sans cesse. Je vous le dis encore, je suis à la veille d'un malheur ; une tristesse profonde, dont je ne puis me défendre, m'en avertit.

— Vous êtes fou, mon ami ; le mal n'existe que dans votre cerveau malade.

— Ne dites pas comme ces hommes méthodiques qui appellent fous tous ceux dont la vie n'est pas réglée sur le cadran d'une horloge. Ce n'est

pas pour ces hommes-là que la force inconnue qui gouverne le monde voudrait manquer aux lois qu'elle a données à la nature. Ce n'est pas devant un public de nègres abrutis que doit être jouée la divine comédie de Dante.

C'est ainsi que je parlais à mon ami Lépervier, jeune étudiant plein d'esprit.

— Il ne faut pourtant pas vous laisser mourir, me répondit-il. Secouez-moi fortement cette tristesse fâcheuse. Prenez votre chapeau et courez chez votre maîtresse. La belle Juliette vous fera oublier ces visions singulières dont vous êtes poursuivi.

Le malheur m'atteindrait jusque dans ses bras; je serais surpris, tué sur la place — elle serait perdue, déshonorée.

— Eh bien! courez le monde, ne restez pas enfermé comme une marmotte — prenez du plaisir; et le temps s'écoulera plus vite: ce sera autant de gagné.

— Touchez là, mon cher étudiant; vous avez raison. Je vous engage à passer la soirée demain chez moi. Nous boirons du punch, j'inviterai quelques joyeux compagnons. Je ne connais point de femmes — chargez-vous de m'en amener

— Parbleu! l'Opéra nous en fournira; je vous présenterai ce qu'il y a de mieux, et nous passerons gaiement la nuit.

— C'est convenu : à demain donc.

Le reste de cette journée se passa en préparatifs pour la réunion du lendemain. J'envoyai plusieurs lettres. Un tapissier habile tira quelque parti de mon petit appartement. Des musiciens furent retenus — les rafraîchissements commandés.

Ce fut dans cette journée mille fois funeste qu'il me vint la pensée d'inviter un de mes voisins dont la connaissance devint pour moi une source de calamités. C'était un jeune médecin fort instruit et dont le caractère me convenait parfaitement. Il demeurait plus bas que moi d'un étage. Il accepta mon invitation ; me prêta des livres de physiologie fort précieux ; me fit admirer un cabinet de curiosités de médecine qui m'intéressa extrêmement. J'y remarquai surtout un squelette d'une haute taille dont les jointures avaient été liées avec une rare perfection. Il s'établit en peu d'heures entre ce jeune médecin et moi une espèce d'amitié.

Le lendemain, à huit heures du soir, mon petit salon était éblouissant de lumières. Des fleurs répandaient dans tout l'appartement une odeur enivrante. Trois voitures pleines de danseuses d'Opéra s'arrêtèrent à ma porte. La réunion fut peu nombreuse, mais animée d'une gaieté bruyante. Les sons de l'orchestre, resserrés dans un espace étroit, étaient électrisants. Les valses et la danse se succédèrent d'abord pendant deux heures. Le punch

fit bientôt son effet — la retenue se perdait à mesure que les têtes s'échauffaient; les yeux des cavaliers étincelaient, la danse des femmes devenait plus lascive. Le désordre s'emparait de leurs cheveux et de leurs vêtements. Leurs joues, animées d'une rougeur brûlante, attiraient les lèvres des jeunes gens qui ne contenaient plus leurs désirs qu'avec peine. Je restai longtemps étendu sur un sopha à regarder ce tumulte assourdissant. L'ami Lépervier me fit remarquer le vieux portrait de mon grand-oncle Bonaventure à demi caché par une tenture de soie, et qui semblait fixer un œil curieux et sévère sur cette orgie à travers les bougies d'un candélabre.

— Il serait bon, disais-je, de calmer un peu cette effervescence, car je prévois que tout cela va devenir scandaleux.

— Mon cher visionnaire, je ne me charge pas d'apaiser ces têtes perdues; c'est une tâche difficile; il vaut mieux laisser les choses avoir leur cours.

Le jeune médecin me parla dans l'oreille, et me suggéra une fort bonne idée. Nous descendîmes chez lui. On ne s'aperçut pas de notre absence qui ne dura qu'un instant. En rentrant dans le salon, j'annonçai à haute voix à tous les convives que j'allais leur présenter une personne de distinction. La porte s'ouvrit et le squelette entra. Il était

posé sur une planche à roulettes. Une barre de bois qui lui soutenait les reins lui donnait une pose assez semblable à celle d'un pendu. Un silence parfait s'établit tout à coup dans l'assemblée. Je m'avançai vers le nouveau venu et je le saluai profondément.

— Monseigneur, lui dis-je, recevez l'expression de ma haute reconnaissance pour l'honneur que vous avez bien voulu me faire de quitter votre paisible habitation. Mais comme votre visite pourrait sembler singulière à ces dames, et votre costume un peu suranné, permettez-moi de leur donner quelques renseignements sur votre auguste personne. Elles ne savent pas que, sur vos côtes aujourd'hui peu garnies, l'uniforme a figuré jadis avec une grâce remarquable, ni que vos membres, à présent raidis par l'âge, ont brillé par leur vigueur et leur souplesse. Dites-leur que, dans cette tête quelque peu vide, habitait autrefois un esprit pétillant dont les étincelles jaillissaient par cette bouche devenue silencieuse ; que, dans cette poitrine glacée, battait un cœur plein de courage et qui fut souvent agité par les passions les plus terribles. Quand elles apprendront que vous étiez un ardent admirateur des charmes de leur sexe, et comment vous devîntes la proie de ce gourmand décharné qu'on nomme la mort, à la suite d'une orgie, hélas ! trop délicieuse, elles vous permettront d'assister à

cette fête, et de vous mêler à leurs plaisirs,—n'est-il pas vrai, Mesdames?

Un silence profond avait succédé au bruit et aux danses; la consternation était générale, mon ami Lépervier, seul, riait aux éclats. La gaieté avait fait place à la frayeur sur le visage des femmes; une seule pourtant, la plus sotte et la plus jolie de toutes, qui n'avait rien compris à mon discours de présentation, s'avança vers l'homme mort et lui fit une révérence pleine de grâce. Je la saisis par la taille en demandant à l'orchestre une valse. La musique rompit le silence, et nous valsâmes à perdre haleine autour de l'homme mort, jusqu'à ce que la fatigue nous eût forcés de nous arrêter.

—Savez-vous, me dit le jeune médecin, que vous avez deviné juste, et que votre biographie du mort était exacte — ce squelette est celui d'un homme qui mourut à la suite d'une orgie épouvantable.

Je changeai de visage à mon tour; je regardai de travers l'homme mort. Son sourire permanent m'importuna. Je priai son maître de l'emporter.

Les femmes, que l'apparition avait éloignées du salon, y rentrèrent — je sentis le besoin de chasser quelques idées fâcheuses; je demandai du punch, et donnai l'exemple de l'intempérance en buvant plus de liqueur qu'il n'en faut pour mettre un

homme hors de lui. Au bout de quelques instants le tumulte était aussi fort qu'avant la visite du squelette.

Il ne me reste qu'un souvenir confus de la fin de cette nuit. Il était près de quatre heures du soir lorsque je sortis de mon lit le lendemain, pour prendre le thé que m'avait préparé ma ménagère attentionnée.

Quoique je sache fort bien ce que je dois penser des événements qu'on va lire; je conviens qu'ils pourraient sembler incroyables aux esprits forts. Je sais qu'un honnête bourgeois qui a vécu jusqu'à cinquante ans en bon père de famille sans rien voir de surnaturel, a le droit de nier ce qu'un autre dit avoir vu ; et que de gens n'ont jamais vu d'autre phénomène qu'une éclipse de soleil à travers un verre de bouteille! que d'hommes munis d'une défiance pleine de malice se tiennent en garde contre les insinuations dangereuses des écrivains! En France surtout, que de personnages éclairés frappent capablement sur leurs tabatières en accusant d'exagération les vers d'un poète, ou d'invraisemblance les rêveries d'un Allemand!

Pour qu'un jeune homme soit parfaitement heureux à Paris, il lui faut seulement assez d'argent pour se bien vêtir, et aller quelquefois au spectacle; il lui faut une belle maîtresse — je dis une passion — dont il puisse serrer la main au bal; il faut en-

core qu'il ait quelque chose à faire; mais peu de chose — avec cela, s'il s'ennuie dans le salon d'un sot ou dans l'antichambre d'un ministre; s'il a froid en passant sur un pont; s'il a les pieds mouillés et s'il reçoit la pluie battante dans la figure, il peut se dire: — ce soir je serai bien reçu de ma maîtresse; chaudement et mollement assis près d'elle, j'entendrai le son ravissant de sa voix; je serai dans un état complet de béatitude morale et physique.

Je pouvais me dire tout cela; j'étais dans cette position enviée, et cependant des inquiétudes mortelles empoisonnaient mon bonheur. Juliette seule pouvait calmer le désordre de mes idées et chasser le démon qui m'agitait.

Un soir que je venais de quitter ma maîtresse, la lune cachée derrière de hautes maisons projetait sur le boulevard des ombres immenses.

— Je marchais plongé dans une distraction profonde. Une vieille courbée me suivit en murmurant sa formule de mendicité à laquelle je ne faisais aucune attention; lorsque la rapidité de ma marche l'eut forcée à me quitter, elle s'écria à haute voix:

— Faquin!

Je me retournai avec indignation: la vieille était déjà loin; je vis seulement sa tête blanche qui se dressait dans l'ombre; une voix cassée envoya jusqu'à mon oreille quelques malédictions inintelligibles. — Je m'éloignai saisi d'horreur et de dégoût.

A quelques pas de là, au milieu d'un bruit confus de cris aigus qui sortait d'une taverne, je crus distinguer une voix de femme semblable à celle de Juliette. Je m'arrêtai subitement : les cris continuait; je m'approchai doucement d'une fenêtre entr'ouverte.

— Tuez-moi plutôt ! cria la voix ; je sais que jamais vous ne permettrez que je sois sa femme, eh bien ! tuez-moi si vous ne voulez pas que j'en fasse mon amant.

J'appliquai mon œil au coin d'un rideau rouge. Je vis une belle fille échevelée sur laquelle un vieillard levait un énorme bâton.

— Tuez-moi plutôt ! répéta la voix.

Je pris la fuite sans attendre la fin de cette scène singulière.

J'étais pressé de regagner mon logis ; un trouble involontaire s'emparait de mon esprit : je marchai avec vitesse. Un homme se plaça devant moi sur le milieu du boulevard dans un espace étroit où la lune répandait une lumière très vive. Cet homme prononça mon nom et me salua avec une certaine familiarité. Je fus obligé de m'arrêter et de saluer à mon tour.

— Vous êtes pressé, mon cher musicien, me dit l'inconnu ; mais pour serrer la main d'un ami au moment de se mettre au lit, on peut bien s'arrêter une minute.

Je fixai sur la petite tête de cet homme un regard étonné. — Il était d'une taille gigantesque; il me présentait une main étroite et décharnée. Un coup d'œil me suffit pour acquérir la certitude que je n'avais jamais vu cette figure.

— Assurément, Monsieur, vous vous trompez.

— Non, pardieu ! vous êtes mon ami le musicien; vous avez fait toute la soirée la cour à la belle Juliette et vous êtes plongé dans une délicieuse distraction.

— Qui donc êtes-vous ?

— Votre ami Lépervier.

Je le regardai une dernière fois — je vis clairement que cet homme était un imposteur; mais son nez recourbé comme le bec d'un épervier, ses yeux brillants et ronds me causèrent une hésitation d'un instant, pendant laquelle l'étranger souriait malignement, — je fis brusquement un détour à droite et je pris une des rues adjacentes au boulevard. Quand je fus hors de la vue de l'inconnu, je doublai le pas. Mon portier me regarda avec étonnement. J'en ressentis de l'humeur.

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?

— Monsieur, je fais mon métier; il pourrait s'introduire des étrangers dans la maison.

— Imbécile ! est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

— Pardonnez-moi, Monsieur; mais je vous croyais

dans votre appartement. J'ai entendu toute la soirée le bruit de votre basse et celui d'un violon.

— Vous êtes ivre.

— Je n'ai bu qu'un verre de bière.

— Vous êtes fou.

— Je me porte bien.

Je montai précipitamment chez moi. Ma basse était dans son étui, l'archet, soigneusement essuyé, se trouvait à la place accoutumée, et sur le pupitre était le trio de Mozart ouvert à la première page; je fus complètement rassuré. Un verre de vin d'Espagne acheva de dissiper le nuage qui couvrait mon esprit. Une heure après je dormais profondément. Cette nuit-là un rêve singulier me tourmenta. Il me semblait que l'organe de la vue avait subi chez moi une altération. Je sentais sur mon front et dans mes yeux un engourdissement douloureux. Des hommes passaient devant moi, et je ne pouvais les reconnaître. J'entendais le bruit de leurs pas. Quelques-uns d'entre eux m'appelaient et me parlaient; je leur répondais de mon mieux sans les voir, car j'aurais mieux aimé mourir que de leur avouer mon infirmité subite. L'un d'eux joua sur le violoncelle un morceau qui m'enchanta. Je voyais l'archet passer sur les cordes de l'instrument; mais je ne pouvais distinguer les mains de celui qui exécutait cette musique ravissante. Mille voix parlaient; j'écoutai des danses, des rires. Une femme s'arrêta devant moi. J'enten-

dais le bruit de ses vêtements. Elle me parla; l'impossibilité de la voir me désespérait — j'étendis la main pour la toucher; je pressai un bras rond d'une douceur parfaite — je fis un effort violent pour voir cette femme: enfin, ne pouvant y réussir, je lui demandai son nom — un éclat de rire perça mon oreille — elle s'échappa de mes mains, — c'était Juliette. Je l'entendis faire serment qu'elle oublierait bientôt un homme qui ne pouvait distinguer aucuns corps animés.

— C'est une chose bizarre, disais-je le lendemain à ma bien-aimée, que le bonheur affaiblisse le caractère d'un homme quand le malheur n'a pu l'abattre. — Il me vient à l'esprit des doutes qui me tuent.

— Des doutes! — Ah! mon ami, c'est une grande faiblesse, en effet.

— Mon cher musicien, me dit sérieusement maître Lépervier, il y a chez vous une irritation d'esprit dangereuse. — Je vous croyais une plus forte tête.

— Mon cher étudiant, voici une question: croyez-vous aux pressentiments, aux regards et aux sortilèges?

— Non assurément — je crois seulement à ce que j'ai vu. Quand le mariage m'aura entouré de ses chaînes de fleurs, si ma femme met au monde un bec de lièvre; je croirai que la nature a eu ce ca-

price; mais je serai toujours persuadé que tous les regards du monde n'y sont pour rien, comme vous ne m'ôterez jamais de l'esprit qu'un plat de truffes peut détruire les maléfices du sorcier le plus habile à nouer les aiguillettes.

— Fort bien! — Vous ne croyez donc pas que l'âme irritée du père d'Hamlet a pu venir pendant la nuit souffler sa rage dans le cœur de son fils?

— Je crois,mon ami, que ce jeune prince, à force de rêver et de faire l'insensé, a fini par perdre réellement la raison, et je crains que vous ne fassiez bientôt comme lui.

— O Hamlet! lorsque tu t'es écrié : — Calme-toi! calme-toi! âme tourmentée — Horatio avait entendu avec toi, pour la troisième fois, la voix du spectre de ton père ; mais cette fois, c'est moi seul qui ai vu ; de nos jours, les choses en sont-elles venues à ce point qu'un homme ne puisse plus croire ce qui fut la persuasion de plusieurs siècles, sans passer pour un fou? — ô orgueil!

— On a cru aussi pendant des siècles que le soleil tournait autour de la terre? Qui osera dire à Copernick qu'il est un sot et un orgueilleux?

— Mon cher étudiant, vous croyez, dites-vous, à ce que vous voyez : que diriez-vous si un homme ayant plus de huit pieds de hauteur et une figure d'oiseau se présentant devant vous au milieu du

boulevard des Italiens, dans un espace étroit vivement éclairé par la lune ?

— Assurément, mon ami, je tomberais mort sur la place, car toutes mes idées, mes croyances et mes facultés se trouveraient totalement bouleversées.

— Eh bien, je vais vous prouver que je n'ai pas une si faible tête qu'il vous plaît de le penser, car j'ai vu cela, et non seulement je ne suis pas mort, mais je prétends vous battre à l'instant même au jeu d'échecs, malgré que vous passiez pour fort habile.

L'échiquier fut ouvert aussitôt. Dès le début je pris l'offensive. Maître Lépervier perdit cinq parties.

— Vous voyez, lui dis-je, que je sais distinguer un fou d'une tour, et un homme d'un oiseau.

— Vous avez certainement dans le cerveau une grande fermentation qui vous donne cette facilité à imaginer les combinaisons les plus bizarres et les plus compliquées. Souvenez-vous pourtant que celui qui a découvert les lois de la pesanteur, a fait aussi les divagations apocalypsiennes, et que le mathématicien Pascal plaçait toujours une chaise à sa droite pour ne pas voir un gouffre qu'il croyait ouvert à côté de lui. En un mot, parce que vous m'avez gagné au jeu d'échecs, il ne s'ensuit pas que vous ayez rencontré hier sur le boulevard

un homme ayant huit pieds de hauteur et la figure d'un oiseau.

Pendant plusieurs jours de suite, je remarquai qu'il se faisait en mon absence un dérangement notable dans les meubles de mon cabinet. Je ne retrouvais pas toujours ma basse dans son étui, ni l'archet soigneusement essuyé à la place accoutumée; et le cahier de musique posé sur mon pupitre était rarement ouvert à la page où je l'avais laissé. Je questionnai mon portier; je lui reprochai sa négligence; mais cet homme se défendit avec une apparence de sincérité qui me surprit. Il m'assura même que souvent, le soir, quand j'étais absent, on entendait du bruit et de la musique dans mon appartement. Je fis changer la serrure de ma porte.

J'avais été huit mortelles journées sans voir la belle Juliette. Je la rencontrai dans les Tuileries. Je me plaignis amèrement d'une si longue séparation. Elle sourit, en plaçant son doigt sur sa bouche. Sa voix douce pénétra jusqu'au fond de mon cœur lorsqu'elle prononça, en s'éloignant, ce mot:

— A demain!

— Comment tuer le reste de cette journée? — J'épuisai tous les moyens usités: j'entrai dans les cafés; je voulus tenter de lire les journaux; je ne pouvais réussir à fixer mon attention. Je parcourus les rues et les boulevards; je m'arrêtai devant les

marchands d'estampes. Quand la nuit vint, j'éprouvai une sorte d'effroi en calculant le nombre d'heures de sa durée. — A cette époque, une troupe de comédiens allemands venait d'arriver à Paris. En passant devant la salle Favart, je vis avec surprise qu'on jouait *le Freyschutz*. Je pris un billet, et je m'élançai dans la salle. Au moment où je posais ma tête dans mes mains et mes deux coudes sur le bord d'une loge d'avant-scène, où j'avais le bonheur de me trouver seul, un silence parfait s'établit dans l'assemblée, et l'ouverture commença. Avant qu'elle fût achevée, tous mes souvenirs d'Allemagne se réveillèrent. Je me retrouvais dans une de ces bonnes villes, garnies de clochers gothiques, entourées de hautes et sombres murailles, pleines d'habitants paisibles, ayant têtes carrées, larges faces et voix de basse-taille ; je revoyais ces champs soigneusement cultivés par d'honnêtes fermiers qui laissent le soir la charrue pour se délasser, en chantant devant une mauvaise épinette. Je croyais sentir la fraîcheur des vieilles forêts de Bavière, qui nourrissent de leur gibier tant d'adroits et vigoureux chasseurs. Quand la toile se leva, et que je revis quelques-unes de ces figures qui respirent la bonhomie et l'insouciance rêveuse, l'illusion devint complète, et je crus assister à une représentation du théâtre d'Aix-la-Chapelle. La pièce me fit une vive impression. Le mys-

tère effrayant que répand sur les premières scènes l'être surnaturel qui n'a pas encore paru, me causa une douloureuse inquiétude. Lorsque les rêveries du pauvre Max sont interrompues, et qu'un accord sinistre en *ut mineur* annonce l'arrivée de l'esprit des ténèbres, l'horreur qui faisait dresser les cheveux de Max fit frémir aussi les miens. Quand l'acteur s'écria : « Suis-je donc sous la puissance de quelque maléfice ? » Je fus sur le point de lui dire : « *Regarde derrière toi, malheureux ; voilà Samiel qui te suis des yeux comme un vautour affamé.* »

Les séductions du damné Gaspard furent si diaboliquement adroites, que j'étais entraîné comme le pauvre Max.

— Eh bien ! oui, disais-je en répétant le refrain infernal, je ris de la sottise des gens de bien qui ne savent pas sacrifier leurs scrupules à leur bonheur en ce monde ; oui, rusé Gaspard, j'écouterai tes conseils ; je les suivrai quoique je voie bien le démon qui s'adresse à moi par ta bouche.

Le premier acte fini, je courus me promener un moment au foyer pour dissiper une violente douleur de tête, causée sans doute par l'extrême intérêt que j'avais pris à la pièce ; mais une grêle de sottes réflexions et de quolibets des spectateurs me mit en fuite, et je rentrai précipitamment dans ma loge.

Les chants délicieux de la charmante Agatha,

qui rêve le soir à sa fenêtre en attendant son amant, dissipèrent comme un frais zéphir les nuages sombres qui couvraient mon esprit, et me remplirent d'une douce mélancolie. La voix pure et touchante de l'actrice, ses poses simples et gracieuses m'enchantaient.

— Reviens, malheureux Max, pensai-je; c'est ici, c'est sur le sein de ta maîtresse que tu trouveras le calme et le bonheur.

Max arrive en effet; il presse son amante dans ses bras; mais son repos est troublé pour toujours, car au milieu de leurs chants joyeux se mêle et revient sans cesse une sombre pensée, une dissonance infernale qui étonne et inquiète le spectateur. Le damné Gaspard a laissé le fer dans la blessure; Max s'arrache des bras de la pauvre Agatha pour courir au lieu du rendez-vous.

C'est au plus épais de la forêt — la chute d'eau répand dans l'air une humidité qui glace jusqu'à la moelle des os. Au bruit assourdissant de la cascade se mêlent les cris aigus et inégaux des esprits de la nuit. Les chauves-souris se croisent sur le penchant des rochers, où des reptiles glissent et des insectes se froissent. Au milieu d'eux est le damné Gaspard qui rassemble ses ouvriers pour l'œuvre sans nom. Bientôt paraît Max, et l'horrible conjuration commence: Du milieu d'un rocher sort une voix cadencée. C'est Samiel qui accueille le

nouveau venu et impose aux ambitieux ses conditions. Une flamme s'élève de terre devant Gaspard pour la fonte des balles magiques. C'est alors que les esprits s'unissent pour épouvanter les aventuriers; des spectres hideux se traînent autour d'eux; le bruit effrayant de la chasse infernale se fait entendre de tous côtés; des gouffres brûlants s'entr'ouvrent sous leurs pieds; les arbres s'agitent et penchent leurs têtes jusqu'à terre; des oiseaux bariolés viennent battre des ailes aux oreilles de Max. Mille voix confuses l'appellent, et son nom, répété par les échos des cavernes, ressemble à des éclats de rire. Au milieu de ce tumulte effroyable, un squelette d'une hauteur démesurée s'avança sur le bord du théâtre, en désignant du doigt la loge où je me trouvais. Ses dents craquèrent avec un bruit qui me glaça; je reconnus le sourire de l'homme mort qui demeurait dans ma maison; il me salua profondément et sa tête roula sur le plancher — je m'élançai impétueusement hors de la loge. Cet effrayant spectacle ne m'avait jamais fait une si forte impression. En quittant la salle, j'entendis une voix crier derrière moi:

— A ce soir!

Je me sauvai à toutes jambes, Je marchai longtemps sans m'apercevoir qu'une pluie fine me fouettait le visage. Un petit homme qui s'était

mis à l'abri sous une porte me dit en passant:

— Courez, courez — il y a chez vous une brillante réunion.

Je doublai le pas — il se trouva plus loin une porte semblable à la première, et le même petit homme qui s'y tenait à l'abri, me répéta les mêmes paroles. Je courus à perdre haleine; mais toutes les portes de la rue étaient semblables et le même petit homme me criait à chaque pas:

— Courez, courez — il y a chez vous une brillante réunion.

J'arrivai saisi de terreur, percé par la pluie, hors d'état de prononcer une parole.

Mon portier me mit dans les mains une clef et de l'eau-de-vie que je lui avais donné ordre de m'acheter; puis il referma brusquement sa porte et me laissa dans l'obscurité. Je débouchai la bouteille et j'avalai quelques gorgées de liqueur. Sans ce secours, je me serais certainement évanoui au pied de l'escalier. Je saisis fortement la rampe et montai lentement les premières marches. Des feux se croisaient devant mes yeux. Il me sembla entendre les accords bizarres de la musique de Weber. Dès que je m'arrêtais, l'insupportable bourdonnement de mes oreilles couvrait ces sons éloignés que j'entendais aussitôt que je continuais à monter. Bientôt le bruit devint plus distinct. Je reconnus les sons d'une basse dominés par ceux d'un violon.

Les deux instruments paraissaient être dans des mains fort habiles. En arrivant à ma porte je demeurai stupéfait; ce singulier concert se tenait dans mon appartement, et c'était avec mes instruments qu'on exécutait cette bruyante musique. J'entrai avec précaution, je me rendis sans faire de bruit jusqu'à mon cabinet de travail et j'appliquai mon œil sur le trou de la serrure. Une clarté sulfureuse éclairait la chambre. Je reconnus le squelette de mon voisin assis dans mon fauteuil et tenant le violoncelle. Sur le dossier d'une chaise et les jambes croisées comme font les tailleurs, se tenait un petit démon noir et poilu qui exécutait sur le violon la gigue en sol mineur du vieux Corelli, en y ajoutant une telle profusion de notes qu'il eût été impossible d'en saisir le rythme sans l'accompagnement simple et précis de la basse. Les contorsions de cette figure étaient vraiment infernales; sa tête, d'une grosseur démesurée, portait deux petites cornes noires; son front était sillonné de cinq rides profondes entre lesquelles étaient placées en caractère de feu des notes de musique: je reconnus les trois premières mesures du menuet de la célèbre symphonie de la reine par le bonhomme Haydn. Les os du squelette brillaient comme s'ils avaient été frottés de phosphore. Malgré la fièvre brûlante qui courait dans mes veines, et le frisson mortel qui me glaçait, je ne pus m'empêcher d'examiner

les mouvements raides du squelette, dont je voyais les articulations de cuivre tourner lentement au coude et à l'épaule. L'angle du violoncelle passait entre les deux os de la jambe du mort : je songeai à ces mots de la méthode :

« Presser l'angle de l'instrument avec le mollet » de la jambe gauche, de manière à le tenir un » peu obliquement pour donner plus d'élégance à » la pose et plus de facilité au jeu *de l'archet.* »

La petite figure noire qui tenait le violon, tournait les pages du livre de musique avec la griffe de son pied droit. Il avait soin d'interrompre chaque morceau avant la fin, ce qui faisait de ce bizarre concert une sorte de pot-pourri. Après avoir ainsi parcouru les sonates du vieux Corelli, le démon ouvrit les quatuors de Mozart, qui se trouvaient sur le pupitre. Il tomba sur un menuet que j'avais joué souvent. Lorsque le trio du menuet commença, le squelette exécuta le chant avec une admirable précision et un style parfait. Aux trois dernières mesures, où le motif se répète pour la troisième fois, le virtuose décharné ajouta une fioriture de ma composition, que je ne manquais jamais de faire quand je jouais ce morceau. Je tressaillis ; le sang me monta au visage ; j'ouvris brusquement la porte, et je vins me placer devant le pupitre.

Le petit démon noir laissa tomber le violon

sur le plancher ; il se jeta avec la chaise à la renverse, et grimpa au rideau de mon lit, en criant ;

— *Le maestro ! le maestro !*

Le squelette se leva lentement, et me fit un profond salut dont ses charnières de cuivre gémirent.

— M'expliquerez-vous les motifs de cette singulière conduite, lui dis-je ?

L'homme mort me fit signe de la tête que oui. Il appela du doigt le petit homme noir, qui s'élança comme un singe sur son épaule.

— Achab ! dit l'homme mort, il faut servir le maestro ; voici l'heure où il se couche.

Achab sauta sur mon lit, prépara les couvertures, me présenta mon bonnet de nuit, m'aida à me déshabiller. En quelques minutes je me trouvai couché. Le squelette s'assit lentement près de moi. Il prit entre ses doigts osseux ma main droite, et me parla ainsi :

RÉCIT DE L'HOMME MORT

Il règne entre vous et moi une grande conformité d'humeur et de goûts, autant que j'ai pu le remarquer dans le court espace d'une soirée. Vous aimez le tumulte des bals, les danses lascives, les liqueurs fortes, les femmes et la musique : j'ai aussi aimé

tout cela avec fureur. Vous avez les passions vives ; l'impétuosité des miennes était sans bornes.

Si vous êtes étonné aujourd'hui de ma visite, je ne le fus pas moins, le jour de votre bal, de vous entendre raconter les particularités de ma vie et les circonstances qui ont accompagné ma mort. Je vais vous apprendre ce que vous ne pouvez connaître — les motifs des actions étranges dont vous avez parlé, et les sentiments qui ont pris naissance dans le cœur qui habita ma poitrine. Vous y trouverez des éclaircissements pour les résolutions inexplicables, en apparence, qu'a formées le viscère gélatineux avec lequel je réfléchissais, et que l'on nomme cerveau.

Mon père était un homme brutal. Il se maria en secondes noces avec une jeune fille de seize ans. Pour mieux prouver son amour à sa nouvelle épouse, il se croyait obligé de battre les enfants qu'il avait eus de sa première femme ; quand ma sœur demandait grâce, il lui montrait le précepte de Salomon :

— Qui aime bien, châtie bien.

Pour moi, j'étais l'aîné et le plus robuste ; je supportais les mauvais traitements sans me plaindre ; mais je laissais se former dans mon cœur une poche de fiel qui faillit plusieurs fois m'étouffer dans des accès de rage concentrée.

Lorsque j'eus atteint l'âge de quinze ans, ma belle-mère en avait à peine vingt ; elle me prit en

amitié. Mon père cessa de me battre; mais ma sœur reçut tant de coups qu'elle en devint bossue. Sa laideur me la rendit odieuse. Elle disparut, un soir, en laissant une lettre dans laquelle mon père lut qu'il ne reverrait jamais sa fille, ce dont il ne s'embarrassa guère, non plus que les autres habitants du logis.

Mon père aimait à conter à sa femme les histoires de sa jeunesse. Comme il avait eu les passions fougueuses, et qu'il avait été livré à lui-même de bonne heure, ses récits n'étaient pas toujours imbus de la morale douce et bourgeoise qu'il convient d'enseigner aux enfants. Il se bornait à dire, à la fin de ses anecdotes tant soit peu scandaleuses : — Vous voyez que ma jeunesse a été bien orageuse. Et moi je répétais tout bas :

— Assurément, j'aurai aussi une jeunesse bien orageuse.

Mon tempérament se développa promptement. Je grandissais visiblement. Pendant les premiers mois de mon adolescence, j'éprouvais des désirs vagues qui me rendaient triste et me donnaient, par moment, des accès de fureur dont je n'aurais pu dire le motif. J'aimais à entrer, le matin, dans la chambre de ma belle-mère; l'odeur de ses vêtements me causait une sensation délicieuse. Je me liai étroitement avec un garnement du voisinage, qui m'aidait à descendre, la nuit, par ma fenêtre, et

qui me conduisait dans des lieux de débauche.

Un soir que notre conduite fut un peu turbulente, on me mit en prison avec mon camarade, et mon père apprit ainsi mes déréglements. Il me rappela le fatal précepte de Salomon, et le mit en pratique si vertement, que je m'évanouis sous les coups de bâton qu'il m'appliquait.

A mon réveil, je me trouvai enfermé dans une chambre étroite et obscure, où ma rage eut le loisir de s'exhaler.

— Quelle injustice ! disais-je avec désespoir. Mon père ose me battre et me blâmer, lui dont la jeunesse fut bien plus orageuse que la mienne !

Je jurai mille fois de me venger.

La première personne qui me visita dans ma prison, fut ma belle-mère. Ses reproches me calmèrent subitement et me remplirent de honte et de regrets. Elle me fit sortir de ma retraite vers le soir, me conduisit dans sa chambre, essuya les larmes qui coulaient sur mes joues en m'appelant — vilain enfant ! d'un ton si doux que je fus aussitôt consolé.

— Qui aurait dit cela ? s'écriait-elle en me regardant ! qu'un garçon si jeune pouvait être déjà si méchant ! fi ! Monsieur, courir ainsi la nuit avec des mauvais sujets, donner du chagrin à vos parents.

— J'aurais voulu pouvoir racheter ma faute au

prix de mon sang ; je me jetai à genoux devant ma belle-mère, et je la suppliai de me pardonner.

— Vous ne recommencerez donc jamais ? me dit-elle ; allons, embrassez-moi — je vous pardonne.

Elle appliqua sur mes lèvres un baiser dont mes os gardent encore le souvenir.

Tout en me faisant cette leçon de morale, ma belle-mère se déshabillait et se mettait au lit.

Je lui demandai avec effroi si mon père n'allait point venir ; mais, comme elle m'assura qu'il était absent du logis pour deux jours, je suivis sans résistance sa petite main qui m'attirait à elle.

Plusieurs fois dans le courant de cette nuit-là je répétai tout bas :

— Quel bonheur ! j'ai aussi une jeunesse orageuse.

— Mon père ne tarda pas à remarquer l'intimité qui régnait entre sa femme et moi. Il nous surveilla de près et parvint à nous surprendre. Il saisit sans façon un pistolet suspendu à la cheminée et fit feu sur moi. L'amorce seule brûla ; mais comme il s'apprêtait à prendre le second, je jugeai prudent de quitter la place, et je m'enfuis à travers les rues de Paris en répétant :

— O Dieu ! que ma jeunesse est orageuse !

Un sergent de ligne, à qui je m'adressai, m'enseigna officieusement les formalités à remplir pour prendre du service. Je fus enrôlé sur-le-champ, et

le lendemain je partis pour l'Espagne. La guerre fut rude. Les Espagnols nous harcelaient sans cesse ; la mort se glissa vingt fois tout près de moi et sous mille formes différentes. J'étais bon tireur, et la guerre des montagnes me fournit l'occasion de montrer mon talent. Je me trouvai à Tarragone où le général Suchet, irrité de la résistance des habitants et du manque de foi des Anglais, abandonna la ville aux soldats pour deux jours. Ces deux jours sont assurément les plus beaux de ma vie. Je savourai les délices d'un sac. Je me livrai à tous les excès les plus terribles. C'était un spectacle enivrant que de voir les rues de Tarragone jonchées de cadavres et de meubles brisés ; les statues de saints tomber par les fenêtres avec leurs couvertures de verre ; les habitants se cachant sous leurs lits où le vainqueur les tuait sans résistance ; les femmes livrées aux soldats.

Je disputai une fille d'une beauté ravissante à un de mes officiers ; elle me suivit au camp et y demeura avec moi pendant plusieurs jours. Celui qui m'en avait contesté la possession m'appliqua, sous un léger prétexte, une punition militaire pour s'emparer d'elle. Je devinai son intention et, avant de me rendre aux arrêts, je tuai ma maîtresse d'un coup de baïonnette. On parla de me traduire au prochain conseil de guerre comme pillard et meurtrier. — Je réussis à m'évader. Je traversai une partie de l'Es-

pagne sous un déguisement de Juif. Arrivé à Adra je pris du service sur un vaisseau hollandais, et je partis pour Ostende. Là, je me présentai pour être le valet d'un vieux savant qui se faisait appeler Lotharius. Il me trouva intelligent, me prit en amitié et m'enseigna la musique ; en peu de temps je devins très habile sur le violoncelle. Un soir que je l'avais conduit chez son notaire, il m'assura que, par son testament, il venait de me donner une somme de 500 florins. Nous passions dans cet instant sur le bord d'un canal. Je fis un faux pas en calculant que 500 florins de Hollande valaient 1058 francs, et le corps desséché du vieux Lotharius descendit dans l'eau dont il ne déplaça qu'une bien faible portion.

Mon modeste héritage ne fut pas contesté. Je revins à Paris sous un faux nom ; j'entrai dans l'orchestre de l'Opéra-Italien comme violoncelle, et je vous vis souvent au balcon, applaudir nos cantatrices célèbres. Vous étiez bien jeune dans ce temps-là. Un soir qu'on donnait le *Don juan* de Mozart, vous étiez derrière moi aux stalles et comme mon archet s'embarrassa dans mon pupitre, au moment de tourner la page, vous eûtes la complaisance d'étendre le bras par-dessus mon épaule et de tourner vous-même le feuillet.

L'ennui me gagna ; je quittai le théâtre, et je restai sans occupation. L'héritage de Lotharius était

diminué de moitié. Je résolus de me donner une journée de bonheur. J'invitai quelques amis dont les goûts étaient conformes aux miens. Nous restâmes enfermés pendant trois jours et trois nuits dans une salle de taverne avec des femmes, du vin et des liqueurs fortes : deux des convives étaient morts depuis vingt-quatre heures lorsque je sentis les premières atteintes du mal qui devait m'emporter ; l'orgie continua malgré la fièvre qui nous dévorait tous, et lorsque le médecin arriva pour me secourir, j'eus à peine le temps de lui vendre mon corps pour en laisser le produit à mes amis, afin de leur permettre de prolonger leur joyeuse partie de quelques heures.

Ce médecin c'était votre voisin. J'éprouvai une véritable joie lorsqu'il me conduisit chez vous le soir de votre fête, et que je vous reconnus. Je profiterai du voisinage, et chaque nuit je viendrai m'asseoir près de votre lit : vous m'en avez donné le droit en m'invitant d'une manière formelle et cordiale. Je m'en félicite mille fois, car je m'ennuyais mortellement depuis dix ans, dans l'étroite armoire où me tient enfermé votre ami.

— La fièvre est terrible, dit le jeune médecin.

— Il ouvre les yeux, dit mon ami Lépervier.

— Retire-toi, démon ! m'écriai-je, en faisant un effort désespéré pour arracher mon bras des mains

osseuses du mort où j'étais pris comme dans un étau.

— Laissez-moi tâter votre pouls, mon cher musicien.

— C'est vous, dis-je au médecin ? — par quel singulier hasard êtes-vous là ?

— Mon ami, vous êtes depuis deux jours dans un transport de cerveau dont vous allez sortir, je l'espère.

— Depuis deux jours ! — et qu'est devenu le squelette ?

— Que voulez-vous dire ?

— L'homme mort, qu'est-il devenu ?

— Calmez-vous, mon ami ; la fièvre va s'apaiser.

— Il ne s'agit pas de fièvre — votre squelette est-il chez vous ?

— Assurément.

— Au nom du ciel ! enfermez-le chaque soir dans son armoire, et ne lui permettez plus d'en sortir.

— Je vous le promets. — Il ne faut pas le contrarier, ajouta le médecin à voix basse.

— Mon cher étudiant, dis-je en me soulevant péniblement sur un coude, veuillez, je vous en supplie, regarder si ma basse est dans son étui, si mon archet se trouve soigneusement essuyé à la place accoutumée.

— Oui, mon ami, toutes vos affaires sont dans un ordre parfait, ainsi dormez en repos.

— Voilà qui est bien bizarre, pensai-je !

— Je perdis souvent connaissance ; je la repris par moments — je restai longtemps dans un état de souffrance vague dont mon cerveau malade ne pouvait se rendre compte. J'en sortis plusieurs fois pour entrer dans des accès de fureur causés par une douleur si aiguë que j'aurais voulu me tuer. Je me serais infailliblement jeté par une fenêtre, si je n'avais été retenu par ceux qui me gardaient.

La violence du mal finit cependant par s'apaiser. Le chaos où s'étaient trouvées si longtemps toutes mes pensées cessa. Je reconnus ceux qui m'entouraient. J'entendis leurs discours. Les mots de *fièvre cérébrale* furent les premiers que je distinguai et dont je fus frappé.

— Ne trouvez-vous pas, mon cher étudiant, dis-je, qu'on peut bien tomber sérieusement malade pour avoir passé toute une nuit près d'un squelette, le bras étroitement serré entre ses mains osseuses, à écouter le récit d'une mort horrible ?

— Sans doute, mon ami ; mais qui vous a fait ce singulier récit ?

— Le squelette que vous avez vu chez moi.

— Cela est incroyable.

— Incroyable, dites-vous ? — regardez sur mon poignet la marque de ses doigts enfoncés profondément dans ma chair.

Je sortis un bras hors du lit, et je montrai une marque noire.

— Ce sont les cordes avec lesquelles nous avons été forcés de vous lier qui ont fait cette marque.

Je haussai les épaules.

— Les visions causées par cette maladie, dit le médecin, laissent une impression que le temps seul doit détruire.

— Ce n'est point le mal qui a causé la vision, m'écriai-je avec colère, c'est la vision qui a causé le mal.

— Calmez-vous.

Je regardai fixement le médecin :

— C'est vous, lui dis-je, qui êtes cause de mon malheur; si je ne vous avais pas rencontré, je n'aurais pas été poursuivi par des êtres surnaturels que vous seul avez conjurés.

Mon ami Lépervier se mit à sourire, je vis qu'il ne me comprendrait pas : je préférai me taire sur ce sujet.

Depuis ce jour malheureux, j'ai souvent entendu derrière moi, dans le monde, des sots et des oisifs se dire à l'oreille :

— Voilà ce monsieur qui a été fou.

Souvent des enfants se parlent en me regardant avec effroi et curiosité. — Des jeunes filles brûlent d'envie de me questionner, les unes pour entendre un récit bizarre, les autres pour rire à mes dépens.

Juliette me dit encore quelquefois en levant son petit doigt avec une gravité enfantine.

— Quand le démon te poursuivra, viens te réfugier dans mes bras, je te défendrai; je commande à l'homme mort. — Tu me diras quelles pensées terribles te tourmentent, je les chasserai pour t'en mettre dans le cœur de plus douces. — Je ne crains pas les esprits, je suis une petite fée.

Juliette a raison ; quand mes idées me mènent à travers champs, je cours chez elle, et quelques instants d'un amour paisible et prosaïque me rattachent à la terre.

LA
MAIN MALHEUREUSE
HISTOIRE TRISTE

Avez-vous le cœur joyeux, cher lecteur? et vous, Madame, avez-vous dansé ce soir? Vous avez brillé sans doute par vos grâces et votre esprit; dans ce cas, si vous êtes contente de votre journée, je vous conseille de remettre à un autre moment la lecture de cette histoire, car je ne voudrais pas qu'elle pût nuire à votre gaieté. Vous y trouverez une mort qui ma coûté bien des soupirs; je ne puis souffrir qu'on me tue mes personnages; je les aime, et je les fais vivre le plus long temps possible. Je n'aime pas non plus, quand je lis un roman, que l'auteur pende son innocente héroïne, ou la décapite pour me laisser bonne bouche; je ne prends aucun intérêt aux carnages dramatiques, et je soutiens qu'un écrivain qui fait une boucherie de ses personnages fait preuve d'incapacité, car il est plus difficile d'imaginer et de conduire jusqu'au bout une destinée possible, que de

la trancher lorsqu'elle n'est qu'à moitié. Je ne sais comment il s'est fait qu'un de mes acteurs soit venu à mourir subitement dans cette histoire : peut-être est-ce parce que mon déjeuner s'est trouvé mauvais pendant trois jours de suite. Mon café sentait la fumée; j'ai perdu au jeu la semaine passée ; une dame à qui je faisais la cour m'a fermé sa maison ; je n'ai pas trouvé de place au spectacle, et puis ma cheminée s'est avisée de fumer tout à coup; enfin je suis dans un temps de guignon, c'est pourquoi je suis devenu misanthrope et que j'ai tué une aimable personne ; mais j'en suis puni : je la pleurerai longtemps et cela ne m'arrivera plus.

I

LA NUIT DE JANVIER

Si on savait la moitié des soucis qui accablent un homme d'intrigue, on ne sortirait jamais du chemin de la droiture.

RICHARDSON.

Voulez-vous parier que cet homme qui passe est amoureux à la rage?

CID HAMET BENENGELI.

Si je vous montrais, dans un bal, un de ces jeunes gens qui sont tous pareils entre eux et marqués au même coin, comme les brebis d'un troupeau, en vous disant:

— Je vais vous raconter l'histoire de cet homme-là.

Je crois que dans vos yeux pourrait se lire aussitôt cette réponse:

— N'auriez-vous pas quelque autre chose à me dire ?

Et pourtant, il arrive souvent que, parmi ces hommes polis, qu'on prendrait pour la cérémonie en chair et en os, se trouvent des individualités dignes d'examen. Il ne s'agit, comme dit Rabelais, que d'ouvrir cette boîte pour découvrir au-dedans une *inappréciable drogue.*

Un de ces soirs, se trouvait donc, chez une marquise dont j'ai oublié le nom, un garçon d'environ vingt-cinq ans. Il avait des gants propres, un habit bien fait, une tenue convenable. Les dames le trouvaient bon valseur, les demoiselles acceptaient volontiers ses invitations, les mères ne pouvaient rien blâmer dans ses manières. Il savait, aussi bien qu'un autre, répéter les lieux communs de conversations, et possédait un bon répertoire de phrases banales. En le voyant essuyer son visage impassible, après un gracieux *balancé* su la pointe de ses souliers vernis, vous auriez eu aussitôt le désir de l'aborder pour lui dire obligeamment :

— Il fait une grande chaleur ! — ou bien :

— Voulez-vous me servir de vis-à-vis ?

Cependant, si vous aviez pu voir le fond de ses pensées, vous auriez su que, derrière ce masque paisible, ses esprits étaient cruellement agités ; vous auriez découvert que l'amour précipitait les battements de son cœur ; que sous ce

front sans plis la cervelle était dans une fermentation notable. Vous auriez appris avec surprise que cet homme, qui semblait inspiré par le dieu débonnaire de l'étiquette, livrait dans le moment même la guerre à son prochain, une guerre terrible où il va de l'honneur, du repos, de la réputation et souvent de la vie. Enfin, si vous aviez jeté un regard scrutateur dans la poche droite de son gilet de cachemire, vous auriez trouvé blotti un petit papier qui vous aurait appris que notre homme était un traître. Aussi, je l'abandonne à toute votre sévérité, Madame, et vous verrez comme il fut puni par lui-même; car rien n'est plus moral que de faire ressortir cette vérité que, la plupart du temps, le crime trouve en lui-même sa punition, et que les hommes profondément calculateurs travaillent souvent à leur propre malheur.

Je croirai volontiers qu'une fée mendiante avait étendu son bras ridé sur le berceau de notre homme le jour qu'il était né, et lui avait fait le don funeste d'une main malheureuse: ce n'est pas qu'il ne pût saluer un personnage de distinction sans renverser une chaise comme l'écolier Anselmus; ce n'est pas qu'il fût maladroit de son corps ou qu'on ne pût trouver sur son crâne la protubérance de l'éducabilité. Il était au contraire sagace et courageux; mais le sort se jouait de lui après avoir favorisé chacun de ses projets; le hasard ne repoussait point les

calculs de cet homme; mais il en faisait toujours ressortir quelque conséquence fatale et imprévue.

Le coupable papier que notre homme portait dans son gilet avait été écrit pour une petite demoiselle que vous auriez pu voir chez cette marquise dont j'ai oublié le nom. La jeune personne a seize ans au plus; son visage est doux et pur comme son âme; elle sort du couvent; elle n'a jamais lu un roman; toutes ses compagnes étaient sages comme elle. Une pensée mauvaise n'aurait pas encore pu entrer dans cette tête chérie, entourée des bénédictions d'une famille heureuse. Cependant le langage passionné de notre homme a déjà troublé ce cœur paisible; elle a écouté des discours perfides avec surprise et plaisir, comme une musique bizarre et étrangère. Le soir, quand elle est seule dans sa chambre et qu'elle a fini sa prière, elle répète ces paroles étranges et cherche à retrouver l'accent énergique dont elles furent accompagnées; elle soupire et s'étonne de se sentir émue. Quand notre homme, au milieu du bal, parla de son billet à cette charmante enfant, elle refusa net de le prendre, cette indiscrète proposition lui ayant fait deviner que tout cela pouvait devenir dangereux. Quelques instants après, la jeune fille promena vainement ses yeux bleus sur l'assemblée sans pouvoir rencontrer le regard perçant de l'homme. Elle aimait à écouter le trouble et l'effroi que ce regard faisait naître au fond de son cœur,

comme un blessé aime à passer ses mains sur sa plaie.

L'homme était disparu, emporté à travers les rues de la ville par son dépit. Il courait sans s'apercevoir du froid de la nuit. Sur le milieu du Pont-Royal, il tira de sa poche l'inutile papier, et, le lançant de toutes ses forces au milieu de l'eau, il s'écria :

— Va-t-en au diable!

Si haut que la sentinelle avancée des Tuileries se retourna avec surprise ; mais l'homme poursuivit son chemin sans y prendre garde. La lune brillait dans son plein sur le ciel pâle de janvier; la ville entière était plongée dans le sommeil ; pas une lumière rouge ne brillait aux fenêtres. L'homme jeta un regard qui se perdit dans cette forêt de maisons qui suivent le cours inégal de la Seine. Il vit de petits bateaux immobiles qui ressemblaient avec leurs doubles rames à de gros insectes qui baignaient leurs ailes dans l'eau. L'homme ne fit aucune attention à ce point de vue unique au monde, et se hâta de gagner le toit où l'attendait son lit dans une chambre fort simplement meublée : c'était, je crois, dans la rue Saint-Martin.

Après avoir rassemblé quelque tisons épars, l'homme s'assit et posa son front sur le marbre de la cheminée. Je vous dirai volontiers, cher lecteur, quelles pensées bourdonnèrent dans sa tête

comme des abeilles dans une ruche, pendant le long temps qu'il resta ainsi appuyé ; il fut accablé d'abord de ces réflexions qu'on fait souvent à vingt-cinq ans, lorsqu'on est dévoré d'ambition, ou lorsque, avec un esprit actif, on mène malgré soi une vie insignifiante. Il songea que, dans l'âge de la force et de la perfection, la nature semblait ne lui avoir donné aucune destination grande et utile sur la terre ; qu'avec un cœur bon et généreux, il était forcé, pour ne pas mourir d'ennui, de faire la guerre aux autres. Il songea ensuite au refus qu'il avait essuyé de la jeune danseuse, et son amour-propre blessé voulut s'élever contre son dépit.

— Pourquoi donc, pensait-il, irais-je me désoler ? est-ce parce que une petite fille a montré une ridicule pruderie ? Ne me reste-t-il plus rien sur la terre ? que faut-il à un jeune homme pour être heureux ? un cheval, un chien, un fusil, du vin dans sa cave, une femme — une femme, c'est un meuble ; si je ne puis avoir celle-ci, j'en aurai une autre.

Alors il songea aux yeux bleus de la jeune fille, à sa douceur et à son innocence ; il sentit qu'il venait de blasphémer. L'homme se promena longtemps par la chambre avec agitation ; sa colère se tourna contre les parents, les directeurs et instituteurs qui ont fait entrer dans la tête docile d'une enfant, des préjugés sans nombre qu'elle appelle

ses devoirs. Il osa rire d'un rire satanique en pensant que ce qui est un devoir chez un peuple est souvent un crime suivant les lois d'un autre.

— Elle a raison, s'écria-t-il à haute voix avec ironie ; puisque le remords se jetterait dans son jeune cœur, elle a raison de me fuir et de me repousser ; si de sages parents lui avaient défendu de manger d'une compote, il faudrait bien qu'elle aimât mieux se laisser brûler vive que d'y mettre la dent.

Si vous aviez vu dans cet instant, la figure de notre homme, vous n'auriez plus retrouvé cette sérénité polie du bal ; mais pourquoi toutes ces réflexions misanthropiques ? c'est parce qu'il songeait qu'il lui fallait attendre huit grands jours avant de revoir sa belle. Il n'en faut pas chercher d'autres raisons ; une petite contrariété donne souvent un tour fort singulier aux idées et même au caractère ; c'est qu'il y a de ces instants où l'esprit est comme un cheval indompté qui s'est échappé dans la campagne ; le moindre bruit, un enfant qui bat des mains, un objet qui l'effraie, une mouche qui le pique, vont décider de la direction de sa course et le faire fuir à plusieurs lieues. Il faut pardonner à notre homme son impatience, car il était d'un tempérament à la fois nerveux et sanguin.

II

MILLE FRANCS OU RIEN

Il est pourtant dur de penser que pour avoir dit trèfle et carreau, pour avoir manié quelques figures rouges et noires, cet argent ne m'appartient plus.

DAVID CLÉMENT.

Tirez les rideaux, Brinon, je suis indigne de voir le jour.

HAMILTON.

A l'entresol de cette même maison de la rue Saint-Martin, dormait, dans un grand lit en bois de chêne, un vieillard bilieux nommé Flow. Cet homme avait passé sa vie dans le soin d'amasser une fortune considérable. Une insatiable cupidité avait présidé à toutes ses actions et soufflé toutes ses pensées. Lorsqu'il fut devenu riche et vieux, ce ne fut plus qu'un avare sordide. Sa famille était pauvre et tendit ses mains vers lui ; mais elle n'en

put rien tirer; son beau-frère obtint seulement la place de portier dans la belle maison de la rue Saint-Martin, avec de maigres gages, de préférence à un inconnu. Dans son portefeuille dormaient des papiers publics de toutes les nations, pour des valeurs immenses. Les intérêts, convertis en or, s'amassaient dans ses coffres. Des passions avaient pourtant autrefois agité ce cœur métallique. Il avait aimé les chevaux; mais jamais il n'acheta que des bêtes vicieuses qui pensèrent lui rompre le cou vingt fois. Il ne put traverser la jeunesse sans éprouver quelques besoins semblables à de l'amour; mais, le ciel en soit loué! l'honneur d'une belle femme est encore une marchandise trop chère pour un avare; aussi ne pressa-t-il jamais entre ses bras que de sales courtisanes. Est-il rien, en effet, de plus douloureux que de se trouver entre deux passions — l'avarice et le libertinage? ne pouvoir satisfaire l'une qu'aux dépens de l'autre! l'avare n'oublie pas longtenps dans là débauche le prix qu'elle lui coûte.

M. Flow épousa, pour son argent, une bonne fille flamande qui mourut d'ennui au bout de quatre ans sans lui donner d'enfants. Dans le même temps, il prit une gouvernante avec laquelle il vécut conjugalement, et qui lui donna un fils que l'avare reçut avec assez d'humeur. Ce fils, cher lecteur, vous avez déjà deviné que c'est notre

homme au billet doux. Il fut convenu qu'on cacherait à l'enfant sa position ; on l'appela Raymond, du nom de sa mère, et l'avare se déclara son tuteur obligeant. Raymond fut élevé à peu de frais. Le vieux Flow partagea cependant ses affections entre son or et son fils. Il voulut donner à l'enfant des idées d'économie et lui racontait fièrement, comme la plus belle action de sa vie, qu'il avait écrit sa correspondance commerciale, pendant dix-huit mois entiers, avec la même plume, en la surcoupant néanmoins plusieurs fois par jour. Il se vantait aussi d'avoir réussi dans toutes ses entreprises, c'est pourquoi il se faisait appeler Bathmendi, ce qui signifie, je crois, *heureux*, en langue persane.

Quand Raymond eut atteint sa dix-huitième année, le vieux Bathmendi voulut diriger ses goûts et ses études. Le sot vieillard se croyait un aigle et ne fut jamais désabusé ; les gens qui l'approchaient ne songeaient qu'à le flatter pour faire mettre leur nom sur son testament : ainsi va le monde. Il citait à tout propos Boileau qu'il nommait le grand maître : l'enfant prit aussitôt ce poète en aversion. On croira facilement que Raymond sut deviner l'histoire de sa naissance. Il se berçait chaque jour de l'espoir d'être reconnu par le vieillard bilieux et revêtu du nom désiré de Flow. Il attendit inutilement cet heureux moment pendant sept années, et lorsque nous l'avons vu en

proie à une cruelle impatience, il n'était encore que le pupille Raymond, vivant de la modique pension que lui faisait le vieux Bathmendi.

Raymond se tenait donc dans un sombre silence à la table frugalement servie de son tuteur, parce qu'il lui fallait de l'argent pour attendre avec plus de patience le jour où il pourrait retourner chez cette marquise dont j'ai oublié le nom. Vous saurez gré, j'en suis sûr, au bon vieillard, d'avoir proposé à notre amoureux d'aller au théâtre pour dissiper sa tristesse; mais ce n'était pas là ce que voulait Raymond: il répondit que ce serait une dépense inutile. Le tuteur insista généreusement. La face soucieuse de Raymond ne se dérida point pendant le spectacle, et le vieillard revint mécontent de sa soirée à cause de la mélancolie de son fils et parce que la pièce lui parut détestable. Je vous en fais juge; un soldat qui reçoit deux cents ducats pour assassiner un certain Monaldeschi, ne s'avise-t-il pas de dire:

— *Un ducat vaut, je crois, quatre livres dix sous,* comme s'il était permis d'ignorer que la valeur d'un ducat de Naples est de quatre livres huit sous tournois, ou quatre francs quarante centimes; et puis ce langage trivial n'est-il pas indigne de la Melpomène française?

Le lendemain, comme Raymond se disposait à descendre chez son tuteur pour lui demander de

l'argent, le vieillard lui-même se présenta dans la chambre en désordre du jeune homme, et, après avoir éloquemment prêché, il remit sur la table cent francs en écus de six livres et pièces de vingt-quatre sous qu'il avait comptées longtemps avec de gros soupirs, et qu'il ne put donner sans de cruels regrets. Deux heures n'étaient pas encore écoulées depuis cette bienheureuse visite, que l'indocile garçon sortait joyeusement de la boutique d'un changeur avec vingt belles pièces de cinq francs, et marchait à grands pas vers une maison de jeu en répétant sans cesse:

— Il me faut mille francs ou rien.

Les hommes n'ont-ils pas eu une merveilleuse idée le jour où ils firent de l'or un symbole représentant tous les biens de la terre? pour un morceau plus ou moins gros de ce métal on obtient en échange toutes les jouissances de notre monde. Par là, les hommes ont créé du même coup deux passions, les plus violentes peut-être, et les plus indestructibles qui puissent prendre racine dans le cœur humain — l'avarice et le jeu. Qui pourra m'expliquer le singulier plaisir que goûte un avare à manier, entre ses doigts décharnés, ces morceaux d'or qui ne sont utiles que par l'échange?

Quel inconcevable raisonnement le mène à passer sa vie dans la contemplation d'un signe symbolique, sans avoir un seul instant l'idée de l'échanger

contre du bonheur, des aises, des jouissances ? L'avare n'est-il pas plus stupide que la dernière des brutes ? Ne vaudrait-il pas mieux être un chien et hurler après la lune ? Car le chien qui trouve un os le mange, et ne s'avise pas de le garder jusqu'à sa mort. L'avarice est une passion solitaire et honteuse ; elle se cache comme une hideuse nudité de l'âme. Le libertin et l'ivrogne avouent leur faiblesse ; mais l'avare n'aime pas à convenir de son pitoyable abrutissement. Le libertin a du plaisir à voir ses débauches partagées ; l'ivrogne ne boit pas dans la solitude. L'avare, au contraire, ne peut avoir de société ; son compagnon pourrait jeter sur son or un regard de convoitise. — Ce serait aussitôt son plus mortel ennemi.

Il y a dans le jeu un côté noble et beau ; c'est que le joueur force la destinée à s'occuper de lui ; il la réveille quand elle allait s'endormir. Le jeu est une lutte entre l'homme et Dieu ; c'est un duel où le tapis vert est le terrain, et les cartes sont les armes. La providence est forcée de descendre sur la table et de se prendre aux cheveux avec le joueur. L'avenir, le bonheur, les joies de la terre sont là, représentées par l'or : l'homme qui gagne a vaincu le hasard. Malheur à celui qui manque de sang-froid dans ce duel ! car le hasard est toujours calme ; il profite, comme un habile adversaire, de la rage et du dépit des combattants. Le

joueur doit savoir imposer silence aux battements de son cœur ; il doit savoir réprimer les sensations fébriles que précipite dans son cerveau chaque chance ; il doit faire taire l'espoir et la crainte ; car lorsqu'il a gagné assez d'or pour tenir dans ses mains du bonheur pour une année, si la chance vient à tourner et qu'il s'indigne contre la machine qui amène rouge ou noir, il double son enjeu, et perd en quatre coups ce qu'il avait gagné pièce par pièce. Il a vécu une année en quelques minutes ; il sort du tripot, plus âgé, plus chauve, plus insensible, plus usé d'un an. Le hasard n'est pas généreux ; il écrase le joueur dont la raison s'égare. Si un écolier vient poser en tremblant ses économies sur la première chance qui se présente à ses yeux, le hasard se rit d'un si faible adversaire ; il dévore les épargnes précieuses, ou si vous le voyez favoriser le pauvre écolier, c'est un piège diabolique, c'est un appât fatal, c'est que le jeu veut faire de ce malheureux une de ses victimes ; il le garde et le nourrit pour en faire, plus tard, un de ces piliers à faces blêmes dont les tripots sont pavés, et qui n'ont plus rien d'humain qu'un nez monstrueux. Le tapis a dépoli leurs yeux, la lampe a fondu leurs chairs, déformé leurs muscles, séché leurs os ; les pertes ont brisé, l'une après l'autre, toutes leurs fibres ; ils n'ont plus de cœur ni d'entrailles ; ils ne prennent plus d'intérêt à rien ; ils

viennent voir tourner la roulette, parce que ce bruit leur rappelle le temps où ils jouaient. — Dans ce temps-là, ils existaient !

On trouve aussi, dans la passion du jeu, un côté de ridicule et d'absurdité. Le joueur véritable n'aime plus l'or pour les jouissances dont il est le symbole : il l'aime pour pouvoir le jouer encore; il ne se félicite pas, à la vue de son gain, d'avoir ce qu'il faut pour jouir des douceurs de la vie, il se réjouit de posséder de quoi jouer longtemps. Le joueur, devenu vieux, serait aussi malheureux de gagner toutes les richesses de la terre que de perdre son dernier écu; il ne pourrait plus jouer, et pleurerait comme Alexandre pleura de ne pouvoir plus rien conquérir.

Raymond ne mit pas cinq minutes à perdre les cent francs que son tuteur avait comptés pendant toute la matinée. Par un instinct naturel à l'homme, il leva ses yeux vers le plafond crasseux de la salle, pour chercher le Dieu qu'il voulait maudire, puis il sortit les poches vides, la tête en feu, et plus joueur mille fois qu'il ne l'était avant d'entrer dans le fatal tripot.

Le passage du Perron, qui monte à la rue Vivienne, est vraiment le visage de Paris; c'est là qu'un observateur verra la ville changer de physionomie et de toilette à toute heure. Le matin, ce sont les blanchisseuses et les laitières qui arrivent;

à dix heures, les employés qui vont à leurs bureaux et les politiques au café; à midi, les dames qui sortent pour faire leurs emplettes; à deux heures, les élégants qui vont montrer leurs attelages; à cinq heures, les provinciaux qui dînent chez Véfour, et qui sortent à six pour courir dans les spectacles. Le soir, on voit passer les joueurs aux visages mornes, les libertins et les ivrognes bruyants se jetant au milieu des carrosses qui conduisent les dames dans les bals. Ce fut dans cet endroit que Raymond s'arrêta, indécis de la route qu'il devait prendre. Un de ses amis lui frappa joyeusement sur l'épaule.

— D'où viens-tu?

— Du jeu.

— Et moi aussi. As-tu gagné?

— Non, j'ai perdu. Et toi?

— J'ai gagné mille francs.

— Mille francs! voyons-les.

— Regarde.

— Je te les joue, sur parole, au piquet.

— Cela va. Entrons au café.

Raymond perdit mille francs sur parole. On le vit, vers huit heures du soir, marcher comme un fou dans la rue, en coudoyant les passants: ses cheveux étaient hérissés, ses joues enflammées, ses vêtements en désordre. Il s'arrêta devant une sybille pleine de louis, exposée contre les vitres d'un

changeur. Le joueur ruiné sentit une soif effroyable d'or ; il sentit qu'un vol, qu'un assassinat même lui étaient possibles en ce moment ; et, de peur de les commettre, il prit la fuite et rentra précipitamment chez lui. La nuit entière se passa sans que le joueur pût fermer ses paupières brûlantes ; il resta jusqu'au matin, étendu dans son lit, sans avoir une pensée raisonnable. La fièvre courait dans ses veines, et la rage faisait de son cœur une forge. Quand le jour fit pâlir la lumière de sa lampe, Raymond se sentit écrasé par son malheur ; il tomba dans un profond sommeil.

III

LE CARABIN

Quoi! c'est la belle Ophelia! Placez-la dans la terre, et puissent, de son noble et chaste corps, naître de douces violettes.

SHAKESPEARE.

Pourquoi donc l'homme le plus paisible du monde, le plus doux et même le plus paresseux, devient-il, dès qu'il est amoureux, plus méchant, plus actif, plus fécond en ruses qu'une légion de diables?

LE COMPILATEUR TRUBLET.

Notre ami Raymond était un garçon honnête et bon. La nature lui avait même donné une organisation heureuse, car il ne maudissait pas le jour mal à propos, et ne ressentait, sans raison, une profonde tristessse que tous les soirs après le dîner. Mais cette fois lorsqu'il se leva, et que la funeste soirée de la veille vint jeter un voile noir sur son esprit, le joueur tomba dans une terrible anxiété:

il lui fallait mille francs pour payer une dette ; son honneur s'y trouvait engagé. Raymond n'avait pas deux cordes à son arc : il descendit chez son tuteur, avec la résolution bien arrêtée de n'en pas sortir sans arracher des griffes de l'avare cette somme monstrueuse. L'instant n'était pas favorable, car le bon vieillard venait d'acheter, pour trente sous, un tableau de réductions des monnaies étrangères en francs. Il repassait dans son esprit tout ce qu'il aurait pu se procurer avec trente sous, et lisait attentivement ce précieux tableau pour s'assurer qu'il contenait des renseignements proportionnés au prix qu'il lui coûtait, afin de justifier à ses propres yeux cette folle dépense.

En vérité, j'ose à peine vous dire quelle épouvante ressentit le malheureux Bathmendi, lorsqu'il découvrit que son fils était un joueur. Il n'aurait pas poussé de plus douloureux gémissements s'il avait vu toutes ses richesses précipitées dans un abîme sans fond. Son cœur d'avare, ses entrailles de père saignèrent également ; le vieillard, accablé, resta tremblant et stupéfait à cette nouvelle affreuse, comme si la foudre était tombée à ses pieds. Il crut voir du même coup sa fortune dépensée et son fils mort. Le calme et le ton de résolution que prit Raymond pour demander cette énorme somme de mille francs, redoublèrent la frayeur du pauvre vieux millionnaire. La douleur

fit bientôt place à la colère, et l'avarice dicta au tuteur offensé de justes reproches que le pupille n'écouta qu'avec beaucoup d'impatience:

— Finissons cela, interrompit le joueur endurci; vous m'avez assuré souvent que vous vouliez me traiter comme si j'étais votre fils; voici une occasion de me prouver votre bonté; remettez à demain les reproches,je vous en prie. Il me faut cet argent aujourd'hui; je ne puis me laisser déshonorer pour mille francs. Si vous me les refusez, j'irai les chercher ailleurs.

Le vieillard cacha sa figure dans ses mains tremblantes;

— L'ingrat! l'ingrat!

— Voilà tout ce qu'il put répondre.

— Écoutez-moi, poursuivit Raymond avec amertume: je ne suis pas un ingrat; je sais que la loi vous autorise à me mettre dans la rue, et que si je suis encore dans votre maison, c'est à votre grande générosité que je dois cet avantage; même je vous dirai que, depuis longtemps, je ne vous serais plus à charge, si je n'avais deviné le motif secret de votre indulgence pour moi: je suis votre fils, je le sais; ne cherchez pas à me le cacher plus longtemps; quand je vous prie de sauver mon honneur d'un affront, c'est donc le vôtre aussi que je veux préserver; je regarde comme un droit...

Le vieillard s'était levé; il piétinait pendant ce

discours inconvenant, comme s'il se débattait dans la neige d'une avalanche. Enfin il parvint à faire taire l'imprudent jeune homme.

— Sais-tu ce que tu fais, malheureux, lui dit-il à voix basse? tu te perds, tu te déshérites, tu te ruines. Oui, je suis ton père; mais ma femme légitime vivait encore lorsque tu vins au monde, et regarde, ingrat, pourquoi j'ai gardé le secret de ta naissance avec tant de soin.

Raymond prit lecture de l'article 335 du Code civil, et trouva ces mots: « Les enfants adultérins ne peuvent jamais être reconnus. » Adieu donc ses droits et son indépendance, adieu ses calculs, ses projets, son arrogance, adieu le beau nom de Flow. Raymond avait l'esprit bien fait; il ne s'avisa pas de se désespérer, de se montrer confus et repentant. Il avait besoin de mille francs, et renouvela sa prière quoique avec plus d'humilité. Comme il vit que le tuteur hésitait, il prit sur la table de nuit de l'avare un pistolet qu'il savait être chargé, le retourna tranquillement entre ses doigts et dit au bonhomme qu'avec cet instrument on pouvait débarrasser le monde d'un fils adultérin. C'était abuser bien indignement de la faiblesse d'un pauvre vieillard; mais il fallait à Raymond mille francs, et d'ailleurs je dirai pour sa justification que s'il avait été refusé une troisième fois, il aurait infailliblement posé le canon sur son front et lâché la

détente ; l'avare prit donc le parti d'ouvrir un large portefeuille qui contenait plus de cent billets de la somme voulue. L'homme à la main, malheureuse reçut un beau billet de banque et courut précipitamment payer sa dette. Gémissons avec le vieillard bilieux des dérèglements de son fils.

Le pauvre Raymond n'avait pas à se louer du sort pendant cette journée. Le fatal article du Code civil, si sévère pour les enfants adultérins, à la plus grande gloire du mariage, avait fait écrouler devant lui ses châteaux en Espagne. Il aurait pu, comme tous les bâtards passionnés dont la scène est aujourd'hui remplie, se désespérer, maudire le jour de sa naissance et le sein qui l'avait nourri, il l'aurait pu même avec plus de raison, car la plupart de ces messieurs reçoivent beaucoup d'argent d'une main inconnue qui se cache à leur reconnaissance ; ils réussissent dans leurs projets amoureux et se désolent néanmoins, tout en philosophant et conservant l'espoir de retrouver leur famille ; mais Raymond ne pouvait rien espérer ; son père avait une femme légitime lorsqu'une gouvernante mal avisée devint mère ; la loi était formelle, et défendait au vieillard bilieux de nommer Raymond son fils. Le pauvre garçon voyant donc qu'il devait renoncer au beau nom de Flow, pesta contre le Code civil. Il n'acheta ni poison ni poignard ; mais il mit ses mains dans ses poches et parcourut les

quais en sifflant. Trois mendiantes, accoudées sur un parapet, causaient ensemble d'une chaufferette et de vieux linges qui les gardaient mal du froid. L'homme à la main malheureuse s'approcha d'elles, satisfait de rencontrer des êtres plus à plaindre que lui, et leur prouva dans un long discours, de manière qu'elles n'en purent douter, qu'il aurait bien mieux aimé être mort qu'à la place de l'une d'elles, ce qui dut leur sembler étrange et dur ; il se promena ensuite gaiement et songea longtemps à ses amours. Il faut lui pardonner de ne pas être semblable à tout le monde.

C'est un véritable bonheur pour un amoureux que de préparer dans sa tête quelques discours bien passionnés pour faire glisser dans l'oreille de sa belle au milieu du tumulte d'un bal. Raymond inventait des dialogues interminables ; il réfutait victorieusement toutes les objections ; il faisait rougir sa charmante, et profitait du trouble où la mettaient ses paroles éloquentes pour lui faire prendre un petit papier incendiaire. Notre amoureux, dans ses songes dorés, ne se trompa guère, car lorsqu'il revit sa belle, le cœur et la tête de cette enfant avaient fait bien du chemin ; les scrupules étaient bien affaiblis et les désirs bien accrus : enfin, cette pauvre fille, en sortant du bal, portait dans son sein virginal le fatal billet soigneusement rédigé par le calculateur Raymond. N'allez pas la blâmer, je vous en supplie ;

je vous abandonne le méchant séducteur ; mais pardonnez à la faible jeune fille. Si vous saviez combien sa pauvre tête a souffert avant d'arriver à une si imprudente détermination ! si vous aviez entendu tous ses soupirs ! si vous aviez assisté à ses profondes rêveries et si vous aviez vu ses lèvres innocentes répéter tout bas dans la solitude :

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela va devenir !

En vérité, vous ne pourriez condamner cette aimable enfant. Et puis ce méchant corrupteur l'a épouvantée avec ses menaces et son désespoir, je ne sais comment tout le monde n'a pas vu l'effroi de cette sensible fille. Mais il paraît que le Dieu qui garde les gens ivres protège aussi les exaspérés. Vous dirai-je, enfin, Madame, pourquoi j'ai eu le désir de vous conter cette histoire ? C'est parce que j'ai remarqué, dans notre aimable héroïne, une disposition à suivre naïvement les mouvements de son cœur. J'ai toujours aimé les femmes de ce caractère, fort rares en France et en Angleterre, il est vrai ; mais plus communes en Allemagne et en Italie. J'ai souvent ri de l'ingénuité de cette bonne grosse fille blonde, née à Königsberg, qui racontait devant moi qu'elle avait eu, dans son enfance, la manie de couper des cheveux à toutes ses compagnes ; si bien qu'une fois, elle dégarnit tout un côté de la tête d'une petite fille de cinq ans, dont les belles mèches dorées lui avaient fait une trop grande

envie. Les parents de l'enfant tondu furent au désespoir, parce que le barbier du bourg, homme fait exprès pour jouer son rôle dans une semblable affaire, déclara sur-le-champ que les cheveux de l'enfant ne repousseraient plus. Ma pauvre Allemande fut battue comme plâtre et pleura deux jours durant; mais elle ne put jamais se décider à rendre les beaux cheveux dorés. Cette manie lui resta pendant cinq années; il ne lui vint pas à l'esprit de raisonner sur cet inutile désir, comme aurait certainement fait une jeune fille de France. Ceci n'est point pour chercher querelle aux Parisiennes; mais j'ai toujours été porté à me faire l'ami et le défenseur des gens que j'ai vus obéir naïvement à leurs premières impulsions. Aussi j'admire l'Italien Casanova plus que bien des héros du moule grec ou du moule romain, immortalisés par les attachants récits du bon Plutarque.

Pourquoi donc l'homme le plus paisible du monde, plus doux et même le plus paresseux, devient-il, dès qu'il est amoureux, plus méchant, plus actif, plus fécond en ruses qu'une légion de diables? A qui en est la faute, est-ce à l'amour, et devons-nous le chasser de la terre, ou bien les lois humaines sont-elles ridicules et imparfaites? je n'en sais rien et celà ne me regarde pas. Toujours est-il que ce vaurien de Raymond vint un beau matin retenir un appartement qui se trouvait à louer dans une mai-

son située en face de celle où demeurait notre jeune fille. Il paya le premier terme d'avance, et passa les journées entières à regarder sa belle. Comment résister à une telle persécution : Dieu et moi, cher lecteur, nous vous serons garants que la jolie blonde avait l'envie de se bien conduire, et le cœur aussi pur qu'au jour de sa naissance; mais les infernales poursuites de ce méchant garçon ne pouvaient manquer de la jeter dans quelque imprudente démarche. On m'a assuré qu'une enfant de seize ans bien ingénue, ayant toujours sous les yeux un amoureux qui l'importune, la force de le regarder, de l'entendre et de s'occuper incessamment de lui, finit par aimer. Moi, qui suis homme, je n'en sais rien; mais il faut croire que cela est vrai, car notre petite blonde en vint au bout de quelques semaines à aimer éperduement ce garnement de Raymond, au point qu'elle accorda la demande qu'il lui fit d'une entrevue. Ils convinrent par signes du jour et de l'heure. On choisit neuf heures du soir, et on se promit de causer jusqu'à dix. Raymond vit bien que la pauvre enfant ignorait absolument dans quel affreux danger elle allait se jeter; il se réjouissait de sa naïveté, tant l'amour est égoïste ! Pourtant, lorsque la soirée fatale fut arrivée, l'homme à la main malheureuse se promenait dans sa chambre, agité de mille pensées terribles; il s'écriait :

— Que va-t-il se passer aujourd'hui, dans une

heure, dans un moment? Comment, je ne pourrai lire dans un avenir aussi proche? Mon Dieu, s'il doit arriver quelque malheur, il en est temps, avertis-moi; je serai docile, je renoncerai au plaisir que je m'étais promis.

Raymond jeta les yeux autour de lui: il vit une tête de mort qui riait sur sa table de travail. Il frissonna, et crut trouver en cela un avertissement du hasard; mais Raymond n'était pas superstitieux, il donna un soufflet à la tête de mort qui roula par la chambre, et comme elle continuait de rire, il la poussa d'un coup de pied jusque sous le lit où elle resta cachée.

Cependant il fallut bien que l'horloge vînt à sonner neuf heures comme elle faisait tous les soirs. Notre pauvre petite blonde, à demi morte de peur, sortit sans bruit de sa chambre; elle traversa une cour, puis elle frappa, sans mot dire, avec ses doigts tremblants, contre les vitres du concierge. La porte s'ouvrit, la colombe disparut, et Raymond, qui attendait dans la rue, emporta son trésor dans sa maison, plus riche que le vieux Bathmendi, et plus fier que Trajan le triomphateur.

Le cœur me manque; vous ne pouvez deviner ce qui advint, non, vous ne pouvez vous en douter aucunement. La pauvre petite blonde ingénue fut prête à s'évanouir au premier baiser qu'elle reçut de son calculateur amant. Quand elle vit à ses

pieds cet homme ivre de bonheur et d'amour, deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses beaux yeux; elle se laissa tomber sans défiance entre les bras de l'homme maudit: hélas! elle n'avait aucune idée du malheur dont elle allait être accablée. La surprise terrible qu'elle ressentit tout à coup, la découverte subite des secrets mystères de la nature, la perte de son honneur, la trahison de l'homme en qui elle avait mis sa confiance, toute son existence changée en quelques minutes, c'étaient trop d'émotions pour un si faible cœur, trop de sensations pour un corps si délicat, c'étaient de trop écrasantes pensées pour une tête si innocente; elle se brisa. — Elle mourut subitement: Raymond la sentit palpiter horriblement, et puis il la vit pencher son cou sur son épaule, comme fait cette belle fleur qui ne vit qu'une heure, — la tigritia. Raymond était seul, déjà seul, et il se croyait près d'une femme adorée; Il l'embrassait encore avec frénésie, et pourtant il était seul. Il lui parlait, il la remerciait, il s'apprêtait à la consoler, à dévorer ses larmes, et il était seul! bientôt après il se mit à sauter contre les murailles comme une bête farouche, en répétant:

— Non, elle n'est pas morte: cela ne se peut pas, je ne le veux pas.

Mais le beau corps de la malheureuse fille resta muet et insensible. Si j'avais été là, j'aurais pris cet homme aux cheveux, et je lui aurais dit en le secouant:

— Tais-toi, misérable; ne t'étonne pas qu'elle soit morte: tu sais bien que tu l'as tuée, ainsi va-t-en et tais-toi. Laisse-nous l'ensevelir et la pleurer. Mille tonnerres!

J'aurais peut-être juré bien plus fort encore.

Raymond courut, comme un fou, chercher un carabin de ses amis. Si vous aviez vu ces deux hommes accroupis devant un ange endormi, lui piquant ses beaux bras avec leurs lancettes, posant sur ses pieds admirables des synapismes, cela vous aurait dégoûté comme une cuisine de cannibales. L'étudiant répéta trois fois avec sang-froid:

— Elle est bien morte, mon cher. — Pendant que Raymond se mordait les poings jusqu'au sang en faisant des grimaces de possédé. Après le désespoir et la douleur, ces hommes furent saisis de crainte. Ils osèrent tous deux jeter des regards d'effroi et d'impatience sur le chaste corps de leur victime, et puis vint cette horrible question:

— Qu'allons-nous en faire?

Ils enveloppèrent la pauvre fille dans un drap dont ils eurent soin d'ôter la marque; ils l'emportèrent dans la rue au milieu de la nuit, et la jetèrent dans l'allée étroite d'une maison de débauche, dont la porte était entr'ouverte.

IV

LES DENTS D'UN BUREAUCRATE

> Regarde ce cadavre et calcule, si tu peux, combien de soins, de larmes et de soupirs il a coûté à sa mère, avant d'arriver à ce résultat infect.
>
> ABAS SUGERIUS, *in opusc....*
>
> — O Lovelace, creuse une fosse bien profonde pour cacher ce malheureux corps, car ceux qui n'ont pas su protéger ma vie, remueront ciel et terre pour venger ma mort.
>
> RICHARDSON.

Les parents qui n'avaient pas su garder leur fille ni la préserver de malheur, voulurent à tout prix la venger. La police fut mise sur pied. Le nom de notre pauvre petite blonde passa vingt fois par des lèvres d'espions et de forçats libérés. Le calculateur Raymond ne fut pas longtemps sans ouvrir le Code pénal. Il trouva que la loi promet les galères à celui qui détourne les mineures de la maison

paternelle, même lorsqu'elles y ont consenti. Le plus sage parti était de ne pas attendre l'issue d'un procès inévitable qui lui donnait la douce perspective de traîner le boulet pendant dix ans.

— Cela ne pouvait manquer, s'écria-t-il; il faut bien que la loi joue, dans toutes les affaires de cœur, le rôle d'un pédant absurde et compassé qui ne peut faire la part de la jeunesse, de la passion, du trouble et de l'exaspération de l'esprit.

Raymond courut chez son tuteur et lui conta naïvement toute l'histoire. Il fallut encore que le pauvre millionnaire donnât de bons billets de banque. Par une matinée douce de février, Raymond fumait gaiement dans la malle-poste de Genève. Il dormait, mangeait et chantait, quand il ne rêvait pas à sa fâcheuse aventure; il questionnait le courrier, regardait les paysannes, s'arrêtait à Poligny pour boire du vin de Bourgogne, montait sur les clochers quand il en avait le temps, et dessinait sur son album les points de vue du Jura. Après avoir visité Genève et Chamouny, traversé le lac, et foulé les pierres que le prisonnier de Chillon a jadis usées pendant huit ans, Raymond se trouva ennuyé de ne voir que des montagnes, et voulut passer en Italie.

La saison des bains d'Aix en Savoie étant venue, il s'y rendit et s'y comporta d'une façon fort aristocratique, grâce aux bons billets de banque arrachés au vieux Bathmendi. Raymond eut soin de ne

s'introduire que dans les coteries des gens distingués, de tourner le dos aux provinciaux, de parler insolemment aux manants, de se moquer des femmes mal mises, de déranger les bals du cercle, d'emmener avec lui les musiciens sur le petit lac du Bourget, et surtout de faire un peu le mystérieux en refusant quelquefois de se mêler aux parties de plaisir. Il réussit de cette manière à gagner la considération des dames et la haine des hommes.

Pendant que l'homme à la main malheureuse se réjouissait en Savoie, des gens vêtus de noir, portant sous leurs bras des papiers de grimoire et dans leur tête des phrases inutiles et sonores, répétaient son nom dans les salles enfumées du temple de la justice. Des greffiers verbalisaient en style de palais l'aventure malheureuse de la pauvre petite blonde; des juges écoutaient cette histoire désolante, et sentaient leurs paupières équitables s'appesantir par le sommeil, tandis que des parents affligés mouillaient leurs mouchoirs aux discours arrondis des hommes payés pour accuser et défendre. Le contumace fut condamné à quinze ans de fers pour rapt, séduction et homicide involontaire. La *Gazette des tribunaux* eut soin de donner à ses abonnés le nom du condamné, son portrait, les détails de l'aventure et du procès, plus une petite notice biographique sur l'homme à la main malheureuse, son tuteur, sa mère, ses amis et connaissances, les maisons qu'il avait

coutume de fréquenter à Paris, son bottier et son tailleur ; du reste, elle ne commit aucune indiscrétion. Les amours de Raymond couraient sur les tables des cafés : on les lisait pour un sou ; on les trouvait plus amusantes que tel journal du jour ; on aurait voulu voir le coupable. L'affaire fit du bruit. Raymond reçut, à Aix, une lettre du carabin, qui lui conseillait de ne pas rester si près de la frontière de France. Il changea de nom, et prit la route de Turin.

Ce fut une époque fatale pour le pauvre Raymond ; car le tuteur, qui comptait chaque soir son or, et qui n'avait plus son fils à embrasser, sentit bientôt ses affections se renfermer dans ses coffres bien garnis. Le vieux Bathmendi trouva fort désagréable d'envoyer de l'argent à un homme qui mangeait cela en Piémont, sans qu'on pût contrôler ses dépenses, diriger ses économies, et vérifier les additions de ses mémoires. Disons toute la vérité : l'avare avait un neveu flatteur, patelin et bon comédien. Ce neveu se montra plus souvent dans la maison de la rue Saint-Martin ; il gagna les bonnes grâces du doyen. Le vieillard fut satisfait de ses idées étroites ; il apprécia sa conduite réservée, ses penchants mesquins, son existence uniforme et bureaucratique. Il ne trouva rien de choquant dans ses opinions littéraires. Ce garçon intelligent lisait le soir, avec le bon vieillard, les tragédies de Crébillon, en faisant convenablement ronfler les R. Il devisait, en homme sensé, sur le

malaise du commerce, et blâmait néanmoins le luxe de la capitale ; il n'aimait pas les vers exagérés, la littérature anglaise, ni la philosophie allemande ; il savait par cœur *la Henriade,* se couchait de bonne heure, allait au parterre, montait en omnibus, avait horreur de Napoléon, et déjeunait avec un peu de fromage ; enfin, il avait tout ce qu'il fallait pour gagner l'affection du faible Bathmendi, et faire oublier cet étourdi de Raymond. Le neveu bureaucrate eut le courage sévère de blâmer la conduite de l'homme à la main malheureuse, et d'admirer les plaidoyers fulminants des avocats du roi qui obtinrent la condamnation de Raymond ; il se récria de la sagesse de la loi, qui ne tue point pour un homicide involontaire, et qui, seulement, vous condamne presque à mort. Certes, si ce précoce neveu eût été procureur du roi, nous l'aurions vu quelque jour, j'en suis sûr, dans un sublime courroux, vouloir conduire à la Cour d'assises les naufragés de *la Méduse* pour avoir mangé un de leurs *semblables.* Le souvenir de l'imparfait Raymond ne pouvait résister au mérite de ce neveu redoutable, exprès créé pour un oncle si judicieux.

— Convenez-en, mon oncle, disait-il un soir ; la conduite de ce cher Raymond ne fut ni rationnelle ni convenable ; cela vient de ce qu'il n'a jamais été suffisamment imbu des devoirs sociaux et des principes de l'homme vraiment probe.

Dans la nuit qui suivit cette conversation sensée, le vieillard résolut d'adopter son neveu, d'abandonner et de déshériter son fils indigne. Raymond cessa de recevoir sa pension mensuelle, et ses lettres restèrent sans réponse. Il fallait cependant qu'il trouvât un moyen de subsister ; car ce serait une chose trop dure que de quitter cette terre fertile faute d'un peu de pain. Raymond jeta donc un regard piteux sur le reste de son or qui cachait à peine le creux de sa main, et songea qu'il se serait bien engagé, comme volontaire, dans le corps des carabiniers de Sardaigne, si le pantalon de nankin, qui fait partie de la tenue d'été, ne lui avait causé une véritable répugnance. Il préféra se faire matelot, porter une ceinture, une chemise de couleur et un bonnet de laine rouge ; c'est pourquoi il se rendit à Gênes, et monta sur un petit navire contrebandier. Il gagna quelques pistoles dans un voyage au Portugal, se montra résolu et courageux sur mer, libertin et ivrogne au retour, comme le reste de l'équipage.

Raymond, toujours bafoué par le hasard, sut faire contre fortune bon cœur pendant toute sa vie. Après quelques mois d'une existence aventureuse, il se trouva satisfait de son sort. Il portait son bonnet de travers, tirait son poignard à tout propos, chiquait comme un Suisse et jurait comme un templier ; il faisait damner les douaniers, et jouait contre eux sa vie au moins deux fois par semaine. Ce n'était

plus l'élégant séducteur couvert de velours et de casimir, faisant voltiger en mesure ses tibias habiles au milieu des danseuses de la capitale de France ; mais il causait volontiers, assis sur un ballot de cochenille, avec un autre brigand ou un patron de navire, et regardait, en fumant sa pipe, le soleil rouge d'Italie qui se baignait dans la mer ; ou bien il se grisait, et contait ses dangers à quelque brûlante courtisane. Il avait pour amis bon nombre de ces hommes couleur de réglisse, questionneurs et bavards, qui ne possèdent qu'un stylet caché sous un manteau plein de pièces et de trous, qui sont là-dessous plus fiers que leur ancêtre Sylla l'heureux, et qui vous crient avec un accent féroce : — *Son' Napoli T' Ano* — en ouvrant une bouche d'ogre.

Un soir qu'il jouait aux cartes avec un autre marin, chez un limonadier du port de Gênes, Raymond avait posé une belle piastre d'Espagne sur la table, pour son enjeu. Il la perdit, et crut s'apercevoir que son adversaire faisait filer les cartes. Il tira cependant de son large pantalon une seconde piastre.

— Tu me voles, dit-il, au moment où le joueur reprenait dans son écart ; si tu me voles une troisième fois, chien d'Italien, *ti pentiraï*. L'Italien ne put s'empêcher de retourner à son écart. Vous savez que Raymond est passablement colère, de plus, agile comme un chat et prompt comme la foudre. Il sai-

sit son stylet et ficha dans le bois de la table, la main et la carte frauduleuse tout à la fois.

— Tu vois bien que tu me voles. — Regardez, vous autres, l'homme pris sur le fait.

L'Italien ne prononça ni une menace ni une plainte, il prit seulement son stylet de la main gauche et frappa Raymond dans le ventre. Les jeux furent un peu troublés par cette scène ; mais ceux qui pariaient des quadruples d'or, et qui ne voulaient pas être distraits, obtinrent qu'on fît silence : le calme se rétablit aussitôt dans le café. Raymond fut porté à l'hôpital. Comme il sentit qu'il n'avait pas longtemps à vivre, il donna sa bourse à un matelot qu'il préférait aux autres et lui remit une lettre pour le vieux Bathmendi, en le priant de la porter lui-même à Paris.

— Si le vieux chien n'a pas encore rendu l'âme, dit-il, raconte-lui mon affaire, et dis que si je crève misérablement, c'est bien par sa faute. Dis-lui aussi que ce n'était pas la peine d'avoir un fils et de l'argent, pour laisser le fils gueux et l'argent dans son coffre. Voilà tout. — Écoute : si tu trouves chez le vieux un neveu, donne-lui un coup de pied dans le premier endroit venu.

Raymond rendit l'âme sur les marches de l'hôpital où son corps fit cependant son entrée.

Le matelot remplit scrupuleusement sa commission : il adressa dans son langage méridional des

reproches pleins de sens et d'énergie, au tuteur insensible, et donna au neveu bureaucrate un si vigoureux coup de poing dans la mâchoire qu'il lui brisa trois dents. La fin de Bathmendi fut triste : l'avare, attaqué d'une longue maladie, ne voulut pas qu'on veillât près de lui de peur qu'on ne lui dérobât quelque chose. Le médecin l'ayant condamné, le pauvre vieux eut le chagrin de ne pouvoir faire reprendre à son chapelier, un chapeau qu'il avait commandé avant de se mettre au lit. Il fit bien comprendre à l'ouvrier de mauvaise foi que, puisqu'il allait mourir et qu'on s'en va dans l'autre monde tête nue, il n'avait que faire d'un chapeau neuf. Cette contrariété hâta les derniers moments de cet homme vraiment rangé. Le cher Bathmendi eut assez de force, pendant son agonie, pour chasser de sa chambre son affectueux neveu et sa gouvernante sensible, en les menaçant de leur brûler la cervelle avec ses pistolets.

L'avare, ayant fermé ses barres et verroux, resta seul, sans prendre aucune nourriture ; il vécut ainsi deux jours dans la terrible persuasion qu'on allait venir l'assassiner pour voler ses richesses. On fut obligé de travailler longtemps pour forcer ses triples serrures ; on le trouva mort, assis sur un coffre, les jambes posées contre la porte, et dans un état de saleté horrible à voir.

Le neveu bureaucrate, devenu millionnaire, se

fit faire une redingote noire, comme s'il n'avait pas pu mettre le même habit pendant les six mois de son deuil. Il quitta sa table d'hôte à quarante sous et voulut dîner pour trois francs ; il s'abonna au journal du soir, fréquenta plus souvent le parterre de la Comédie-Française, enfin il fit maintes dépenses folles que son oncle eût certainement désapprouvées. Vous pouvez le rencontrer tous les matins dans un café du Palais-Royal, et le soir au foyer des Français ou du Vaudeville. Si vous entendez un homme fronder fort malicieusement les auteurs modernes, ou dire que Philippe est un bon acteur, parce qu'il chante trente-deux couplets à la minute, soyez sûr que vous l'avez trouvé. Le bureaucrate brèche-dent parle quelquefois de la singulière commission de Raymond, et de la façon énergique dont le marin basané s'en acquitta; il répète alors en montrant sa mâchoire dégarnie :

— C'est une manière de procéder tout à fait *insolite*.

L'HOMME PERPLEXE

HISTOIRE FASHIONABLE

Le nez de travers est l'indice d'un cerveau mal organisé.

LAVATER.

Qui ne sait que l'amour se plaît à dompter les âmes de fer, et qu'une femme aime à subjuguer un cœur que nul être vivant n'est capable d'intimider?

RICHARDSON.

Vous saurez que depuis que j'ai un nouvel ami qui se nomme Théophile, je suis bien rassasié de confidences amoureuses. Mon ami Théophile a le nez de travers; il porte ses cheveux trop courts et ses habits trop larges. Il fait des vers vides de sens; se croit un homme de mérite parce qu'il déchire ses gants et qu'il chiffonne sa cravate. Si vous lui parlez pendant quatre minutes, il trouvera

le temps de vous dire qu'il a du génie, que Napoléon est bien au-dessous de sa réputation et que lord Byron ne fut qu'un homme riche; que Jean-Paul étant insipide, il n'en a jamais lu une seule page. Il vous proposera de vous réciter dès vers charmants; il vous marchera sur le pied et voudra vous reconduire jusqu'à votre porte. Théophile fait hardiment la cour aux vieilles femmes et se déconcerte lorsqu'il approche d'une jolie personne. Il renverse de l'eau sucrée sur son gilet; perd tous ses papiers importants; entre dans un bal avec du blanc sur son épaule; manque ses affaires. Il est au désespoir pendant trois jours de la semaine, et résolu à se tuer une fois par mois; mais si un homme puissant ou une belle femme lui disent un simple mot de politesse obligeante, il croit aussitôt que tous les biens vont pleuvoir sur lui. Il lui faut des confidents et des conseillers en grand nombre. Sa vie n'est qu'une longue chaîne de déceptions. Le hasard l'a sans doute pris en grippe depuis longtemps; car il ne lui rend jamais le plus léger service et lui joue cent tours pendables. Si le pauvre Théophile vient quelque jour à être pris subitement d'une violente colique, il est à parier que ce sera dans un bal, au moment de presser la main d'une aimable danseuse et de faire tomber, dans une jolie petite oreille, une phrase de tendresse préparée d'avance.

Dans les instants où Théophile se croit l'enfant chéri de la destinée, il a de grandes prétentions à l'indifférence philosophique et au scepticisme, car il y a un singulier travers de l'esprit humain qui nous pousse à vouloir briller toujours du côté que la nature a laissé grossier et imparfait. Que Dieu vous préserve, cher lecteur, d'accepter la compagnie d'un amoureux expansif pour retourner à votre logis le soir, surtout si la saison est froide et pluvieuse, et si vous n'avez pas eu soin de vous munir d'un manteau bien épais et bien chaud, car le discoureur passionné vous retiendra sur le seuil de votre porte par une manche ou par un bouton de votre habit; il vous accablera de ses fadaises confidentielles jusqu'à ce que vous soyez gelé jusqu'aux os. Sa passion l'empêche de s'apercevoir que la saison est froide ou pluvieuse, parce qu'elle lui tient lieu d'un manteau bien épais et bien chaud.

La première fois que je rencontrai Théophile, ce fut dans une maison où mon arrivée lui causa une grande peine, car le malicieux hasard fit que j'adressai tout d'abord mes hommages à une petite demoiselle que le pauvre garçon courtisait infructueusement depuis six mois. Après d'inutiles grimaces de jalousie et de fureur, Théophile résolut sagement de me prendre de force pour ami intime et pour confident. Malgré la légèreté qu'il affecta,

et le badinage diplomatique dont il voulut masquer sa passion, malgré ses prétentions à l'indifférence philosophique, je découvris, au premier mot qu'il me dit, le chagrin amer que je lui causerais en continuant de lui donner de l'ombrage.

— Mon ami, lui disais-je un soir pour le tranquilliser, ne craignez pas que je m'adresse jamais sérieusement à une petite fille; il ne peut résulter d'une semblable liaison que mille désagréments et fort peu de plaisir. Si vous pressez sa taille enfantine en l'entraînant dans une valse, des regards inquiets se fixeront sur vous de tous côtés: si vous jetez dans son oreille virginale une seule parole de séduction qui porte le trouble dans ce vase sacré, la petite fille répétera cette parole à toutes ses amies; vos discours passeront ainsi par cent jolies lèvres de quinze ans jusqu'à ce qu'ils tombent dans une vieille oreille. Vous n'aurez pas encore arraché à ce jeune sein un soupir, ni un demi-aveu à cette bouche ingénue, que déjà la foule envieuse des êtres qui vivent sans amour, mal vêtus et moralistes, commencera de murmurer, puis on fera des conjectures qui dépasseront terriblement la réalité, et les vieillards de crier, oubliant leurs belles années: O perversité de cette génération! une enfant si jeune et déjà si criminelle! car dans ce ridicule globe sublunaire, la laideur et la vieillesse sont chargées de distribuer

le blâme ou la louange, et pour que la beauté, la jeunesse et la santé trouvent grâce devant ce tribunal morose, il faut qu'elles agissent et discourent comme fait la décrépitude. Les bénédictions ne pleuvent que sur les existences insignifiantes ; celui qui ne croit point aux récompenses contemplatives d'un autre monde, doit faire courageusement la guerre aux préjugés de la société et aux grands mots privés de sens qu'on oppose à ses désirs. Il faut qu'il méprise les noms injurieux inventés par la vieillesse chagrine et impuissante pour flétrir l'homme qui veut poursuivre les plaisirs d'une vie orageuse et variée. Le plaisir est un état de guerre ; mais, comme un bon général, il faut savoir prendre l'ennemi par le côté faible, et ne livrer bataille que lorsqu'on a des chances de succès ; et quel succès pouvez-vous espérer en vous adressant à une petite fille étourdie et bavarde ? vos contremarches seront inutiles, vos batteries démasquées, vos mines éclateront avant l'instant fixé. La foule verra tout de son œil envieux et destructeur ; elle criera de l'aveuglement des parents imprudents, si haut et si longtemps que, par une matinée à jamais néfaste, se présentera chez vous quelque père à figure grave, à lunettes vertes, qui vous parlera de son cœur profondément ulcéré et des devoirs d'un homme vertueux ; qui vous accusera d'ingratitude, et vous sommera de mettre

votre pantalon noir pour conduire sa fille à l'autel. Au contraire, une femme mariée sait se conduire ; elle connaît l'importance du secret qu'elle garde au fond de son cœur, comme le ciboire dans le saint tabernacle ; elle n'agit qu'après réflexion et ne fait pas de confidences à ses amies, et puis on dit à un père : — Monsieur, prenez garde à votre fille, — mais on ne va pas avertir un mari que sa moitié s'apprête à charger son front respectable d'ennuis. Les plaisirs sont doublés par le péril ; vous ne courez que le risque de vous battre, d'être tué dans un duel, et non pas celui de vous marier et de voir vos espérances et votre avenir détruits à jamais. Vous n'avez réellement à craindre que la jalousie et la méchanceté des autres femmes ; mais comment convaincre deux amants qui s'entendent bien, agissent avec prudence, ne s'écrivent que rarement et brûlent soigneusement leurs lettres? D'ailleurs lord Byron l'a dit quelque part :

— La seule liaison durable en ce monde est celle d'un célibataire avec une femme mariée.

C'est par de semblables discours que je parvins à rassurer complètement mon ami Théophile sur mes intentions à l'égard de la petite Sophie dont le pauvre garçon était fort épris. Rien n'était si mignon et si gracieux que la petite Sophie ; je ne vis jamais d'œil noir plus fripon que le sien, ni de bouche plus remplie de malice, ni de pied plus

léger, ni de corps plus souple et plus leste. Je ne fus point surpris que le bon Théophile se fût trouvé comme fasciné par cette petite magicienne de quinze ans, et qu'il eût donné de la tête dans les minces filets d'une enfant, comme une mouche étourdie qui se jette dans une toile d'araignée ; mais ce qui me divertissait singulièrement, c'était de voir cet homme, ainsi subjugué, vouloir faire le conquérant et le roué. Après six mois d'une cour des plus assidues, le pauvre Théophile avait fini par obtenir une préférence marquée dans l'esprit de la petite Sophie, qui cherchait, pour les rêveries de son imagination adolescente, une forme humaine dont elle pût les revêtir. Les premiers aveux que reçut Théophile de cette bouche enfantine, firent tourner la tête de ce pauvre garçon. Il éclatait de rire à tout propos ; *il marchait fier entre les hommes*, rasait la terre, renversait les chaises, regardait incessamment l'objet de sa tendresse, et voltigeait autour de cette jeune fleur comme un frelon importun. Il s'occupait d'elle du matin au soir, se trouvait partout sur son passage, à la promenade, au spectacle, dans la rue. La petite fille était fort satisfaite d'une si constante assiduité ; mais il arriva que les femmes commencèrent à parler entre elles de l'imprudence des parents.

— Mon ami, me disait Théophile, je vais ce soir

réciter devant la petite Sophie, dans une réunion littéraire, des vers charmants où je fais de cette chère enfant un portrait vraiment angélique, et dans lesquels je lui peins ma flamme d'une façon bien ravissante. Que pensez-vous de cette idée ingénieuse?

— Eh! mon ami, répondis-je, pour un homme de vingt-cinq ans, voilà une manière de procéder du temps de monsieur de Benserade.

— Dites du temps d'Hamlet.

— Fort bien! — quittez cet air sombre et passionné, mon ami; lorsque le prince Danois fit jouer une scène de mort devant sa mère, il avait à cœur de s'assurer d'un secret affreux avant de punir les meurtriers de son père; mais vous n'avez pas, je le présume, l'envie de faire deviner à tous les assistants le commencement de liaison qui existe entre vous et cette jeune fille; cela est au moins inutile sinon nuisible. Laissez là vos expédients du moyen âge, soyez de votre siècle; vous êtes Théophile et non le tourmenté Hamlet; jetez un coup d'œil sur vos jambes de casimir noir, un seul regard sur votre gilet trop large — pardonnez cette parenthèse, — mon cher, et puisque vous me demandez conseil, je vous dirai que, du train dont vous allez, vous n'avez pas quinze jours encore à jouir de la vue de votre belle, et pour des plaisirs plus vifs et plus positifs, vous ne devez jamais

en espérer : tous les yeux sont ouverts sur vous.

— Vous êtes dans une grande erreur, mon ami : je suis le plus grand comédien de la terre, et c'est pour moi la chose du monde la plus facile que de détourner l'attention des spectateurs. D'ailleurs, quand on devrait remarquer mes assiduités près de la petite, me fermer sa maison, que m'importe ? je suis le plus insouciant des hommes ; je chercherai mon plaisir ailleurs, et la pauvre enfant souffrira seule des ridicules préjugés de la société, auxquels je prétends ne faire aucune concession.

— A la bonne heure, Théophile, voilà qui est sagement pensé. Faites donc à votre tête. Mais ne songez-vous pas à tirer parti de votre position, et à recueillir le fruit de six mois de persévérance ?

— Mon cher, j'avoue que je n'y puis penser sans une véritable épouvante.

— Théophile, vous êtes vraiment un philosophe.

Le soir même de cette conversation, notre amoureux me reconduisit jusqu'à ma porte, dans l'ivresse de la joie la plus vive. Il me montra une petite lettre pleine de phrases passionnées et romanesques, plus une mèche de jolis cheveux noirs.

— Voyez ! voyez ! s'écriait-il avec chaleur, n'est-il pas délicieux d'inspirer une passion si énergique ? Elle m'aime à la fureur, mon ami : je suis le plus heureux des hommes. Embrassez-moi, mon ami.

Et Théophile bondissait dans les rues boueuses de la capitale.

— Voilà une joie peu philosophique, lui dis-je.

— Vous vous trompez, je suis singulièrement enclin au mal. Je suis destiné à jouer un terrible rôle en ce monde, car je vois avec une joie féroce cette malheureuse fille courir à sa perte.

— L'espèce humaine est scélérate, Théophile; mais l'heure de la ruine de votre victime est encore bien éloignée, mon ami.

L'amoureux fortuné voulut presser sur ses lèvres les cheveux de sa belle : mais il ne tira de sa poche que le papier qui les avait renfermés : la précieuse mèche était tombée dans la rue.

— Voilà un mauvais présage, lui dis-je en souriant de son étourderie; je suis superstitieux, mon ami, et je conclus de cet accident que votre affaire n'arrivera jamais à un heureux résultat.

Théophile blasphéma contre le ciel et contre lui-même ; il montra aussi peu de philosophie dans sa douleur que dans sa joie, et le damné séducteur rentra chez lui accablé par une tristesse profonde. Depuis ce jour, il ne cessa d'écrire à la petite Sophie, quatre belles pages de jolies choses, chaque soir avant de se mettre au lit. Les médisances et les chuchotements des femmes avaient pris un accroissement redoutable. Je prévoyais une fin prochaine aux innocentes séductions du pauvre Théo-

phile ; je le suppliai d'agir avec plus de circonspection, et de presser la conclusion de cette intrigue d'enfants. La jeune fille était fort occupée de l'ardente passion de notre philosophe. Sa mère commençait à la surveiller avec plus d'attention, et comme la petite soupirait et s'agitait un soir sans pouvoir s'endormir :

— Qu'avez-vous donc? dit la sage maman. Pourquoi ces poses bizarres et fatigantes? Pourquoi ces soupirs plaintifs? Pourquoi rouler votre corps comme un serpent, et étendre vos bras comme ceux du Christ sur la croix? Ces attitudes compliquées dénotent l'agitation de votre cœur et le trouble de vos sens de quinze ans, petite fille ; vous rêvez tout le jour, et vous ne dormez pas la nuit ; vous êtes sans cesse enfermée dans votre chambre. Si cela continue, ma porte sera fermée à tous les jeunes gens, et notamment à M. Théophile.

La petite fille voulut nier, pleurer et supplier. La maman ouvrit les tiroirs, et trouva les lettres du damné séducteur. Ici, je vous fais grâce d'une scène de famille des plus fâcheuses. Il y eut pleurs et cris, trépignements et attaques de nerfs. Ce que j'avais prévu était arrivé. Le lendemain, après avoir mis un habit mal fait, mais soigneusement brossé, et promené le rasoir sur son visage satisfait ; après avoir traversé, pour trente sous, un assez bon nombre de rues, dans un fiacre ; après

avoir monté les escaliers en voltigeant de ses pieds largement chaussés, et jeté un regard complaisant sur son pantalon mal tendu, en tirant le cordon de la sonnette, l'heureux Théophile présenta sa figure épanouie dans le salon d'une mère offensée: il trouva la petite Sophie silencieuse, la maman froide et sévère; et la jeune fille étant sortie sur un ordre donné sèchement, notre philosophe se trouva pris dans un guêpier. Ici, fut jouée une nouvelle scène des plus désagréables. Je vous épargne le détail des longs reproches qui furent adressés au redoutable séducteur, des excuses piteuses du pauvre Théophile, de ses promesses de faire de son mieux pour réparer ses torts, et de l'ordre qui lui fut donné de discontinuer ses fréquentes visites.

Le malheur ne fut guère moins fâcheux pour moi que pour le désolé séducteur; car ce fut dans mon sein qu'il épancha ses douleurs. Il vint chaque matin chez moi pendant quinze jours m'interrompre dans quelque lecture intéressante, ou me tirer d'un sommeil bienfaisant, pour me rendre témoin de ses larmes et de ses soupirs.

— Allons, mon cher, lui disais-je souvent, voici une occasion de mettre en pratique votre philosophie insouciante. Riez avec une joie infernale du courroux de la famille outragée; affrontez avec un visage serein les regards de fureur, et réjouis-

sez-vous comme le damné Lovelace du chagrin de votre belle.

— Hélas! mon ami, me répondait cet homme sans énergie, je suis dans une mauvaise disposition d'esprit; ce n'est pas que cette affaire m'occupe le moins du monde; mais depuis peu je fais de cruelles réflexions sur la vie. Ma pitoyable existence est bien loin de satisfaire une âme ardente et insatiable comme la mienne.

— Eh bien! tuez-vous, Théophile.

— Je penserai sérieusement à ce conseil, mon ami.

Le redouté séducteur visitait encore de temps à autre la famille de sa belle. Chaque fois qu'il entrait dans cette lugubre maison, il lui fallait écouter de longs reproches assaisonnés souvent de pleurs et de cris. Lorsqu'il rencontrait dans le monde la mère offensée, on le voyait causer d'un air morne contre une fenêtre, de mariage, de protections, d'avenir, d'actes notariés, d'honoraires, de lettres interceptées, de réceptions et d'autres sujets aussi mortellement attristants. Le pauvre garçon montrait un courage et une persévérance bien admirables, car plutôt que d'écouter de tels discours, et de penser pendant une heure à de semblables affaires, j'aurais préféré partir pour la Perse, et couler le reste de mes jours à regarder le soleil d'Asie, en fumant de l'opium sur les bords du Tigre.

Théophile m'attendit un soir jusqu'à minuit, au sortir de la maison d'où il était si cruellement banni, pour m'accabler de questions sur la conduite, la figure et les manières de sa belle. Je lui enfonçai un poignard dans le cœur, en lui apprenant que la petite Sophie paraissait joyeuse comme de coutume, et même que je la soupçonnais fort de vouloir introduire, dans sa petite imagination incendiée, l'image d'un autre homme par une porte dérobée, tandis que celle du bon Théophile faisait retraite par la porte cochère, autant qu'on peut deviner de pareilles choses sur les œillades coquettes, les discours agaçants, les rires exagérés et autres petits manèges apparents.

— Vraiment ! — Oh ! êtes-vous sûr de cela ? s'écriait Théophile respirant à peine.

— Je ne vous dis que ce que j'ai vu, mon ami.

— Dieu ! Dieu ! Dieu !

Voilà tout ce que put prononcer cet homme accablé; toutes les fibres de son corps s'amollirent, ses jambes flageollèrent et son menton s'inclina sur sa poitrine oppressée. Il me fit peine.

— Mon ami, s'écria-t-il d'une voix altérée; donnez-moi un conseil, dites-moi ce que je dois faire: secourez-moi.

— Théophile ! dis-je le plus sérieusement qu'il me fut possible, nous ne pouvons guère nous entendre; car, pour moi, je vous déclare que la cer-

titude d'avoir mal placé mon amour me causerait infailliblement, à l'instant même, une joie complète et une insouciance véritable; je n'ai jamais pu me croire indignement trompé sans entrer aussitôt dans un accès de gaieté: c'est alors que je ris et que je chante, que je bois avec mes amis, que je brise les verres et que tout me semble beau, rouge, varié et réjouissant dans la nature. Tandis que vous, Théophile, une déception vous accable mortellement: nous ne voyons pas les choses du même œil, mon ami.

— Écoutez, — je l'adore; — non, — je ne puis — je ne puis vivre ainsi. — Je suis un homme blasé, — une âme brûlée, — fatiguée, — mon ami. — Si je — si je l'épousais? — qu'en pensez-vous?

— Théophile, j'aimerais mieux vous voir mort; oui, sur ma parole, il vaudrait mieux, pour vous, avaler une livre de noix vomique. Je vous le dis en conscience; et si je puis vous empêcher de faire une telle sottise, j'emploierai tous les moyens qui seront en mon pouvoir.

— Vraiment! vraiment! Cependant, — vous avez raison; — encore un mot: Si vous aviez mon caractère et mes idées?

— J'agirais comme vous allez agir, Théophile.

— Mais si vous étiez à ma place?

Je frissonnai des pieds à la tête.

— A votre place! ô ciel! A votre place, Théo-

phile ! Vivre au milieu de scènes de famille, entendre les reproches d'une mère offensée, me débattre entre des bourgeois ridicules, être assailli de leurs visites attristantes, essuyer le feu de leur morale proverbiale ! Pardon, Théophile ; j'aimerais mieux être aux galères qu'à votre place.

— Vaiment ! Eh bien ! je vous dirai la cause de mon désespoir : elle est demandée en mariage, et je dois rendre une réponse demain. Je puis encore me décider à la prendre pour femme.

— Gardez-vous-en bien, mon ami ! Elle se marie ! Rien n'est plus heureux pour vous. — Soyez donc joyeux, Théophile ; jetez votre chapeau en l'air, embrassez tous les passants. — Elle se marie ! Vous êtes le plus fortuné des hommes.

Théophile souriait tristement. Il reprit d'un air sombre :

— La vie m'est à charge pour mille raisons, mon ami. En vérité — en vérité, je ne sais ce que je vais faire ce soir en vous quittant.

— Vous seriez un grand sot de vous tuer, dans l'instant où l'avenir se dore pour vous, Théophile.

— Croyez-vous donc sincèrement que la petite m'aime si peu ?

— Ma façon de penser, Théophile, est qu'elle se moque de vous. Je ne puis être plus sincère, mon ami.

Le philosophe se jeta à mon cou, et me dit qu'il

avait toujours eu confiance en moi. Je l'emmenai souper. Il ne songea pas longtemps à ses sinistres projets. Il m'apprit que le lendemain il devait renvoyer à la mère de son infidèle les lettres sans la jolie mèche de cheveux noirs qu'il avait perdue ; je lui suggérai l'idée ingénieuse de substituer, comme par erreur, une tresse de cheveux blonds, que je me chargeai de lui fournir, en l'assurant que, par là, il se ferait une magnifique réputation de roué et de séducteur. A cette proposition, Théophile me regarda longtemps avec effroi. Cette pensée le fit changer trois fois de couleur ; enfin il y consentit, en riant d'une manière convulsive.

— Maintenant, lui dis-je, grand philosophe sceptique, libertin vraiment infernal, ne songez plus à votre beauté jusqu'au moment où le mariage sera consommé. Courtisez quelque autre femme ; — un homme comme vous doit réussir, mille diables ! Je ne vois dans le monde que des sots ridicules, Théophile.

— Pardieu ! s'écria le Lovelace, voilà qui est bien dit, je veux séduire à présent la belle Juliette, blonde ravissante, sur ma vie ! d'une esquise sensibilité. — Oui, je veux la séduire à son tour, et l'abandonner ensuite pour retourner à l'autre.

Je serais mort si je n'avais éclaté de rire. Théophile jeta une bouteille au plafond.

— C'est cela, repris-je ; séduisez la belle Juliette

et jouez serré, mon ami, car c'est une femme qui a de la tête et une passion dans le cœur enracinée depuis trois ans.

— Une passion, dites-vous? et pour qui donc?

— Pour un homme que je vous montrerai : c'est le garçon le plus long de tout Paris ; mais que cela ne vous rebute point, Théophile ; vous n'êtes pas fait pour échouer, corbleu ! Suis ton instinct, damné libertin, suppôt de l'enfer ; ris des malheurs et des cris de ce troupeau d'êtres débiles qu'on nomme femmes ; corrupteur Théophile, c'est ainsi que tu seras heureux sur la terre, car tu le sais, les femmes sont des libertins au fond du cœur ; poursuis donc ton infernale vocation ; séduis et corromps. — J'entends déjà la foule des beautés qui s'écrie à ton approche : — le voilà, le charmant vaurien ; voyez, admirez le célèbre, le redoutable libertin, — et ces murmures flatteurs couvrent et étouffent les sanglots de tes victimes éplorées.

Le mariage de la petite Sophie vint mettre à l'épreuve la philosophie insouciante de cet homme variable. Ses projets de séductions et ses résolutions vraiment diaboliques s'étaient évanouis avec la fumée du champagne. Il devint maigre et pâle. On le vit, le jour où le contrat fut signé, errer comme un fou par les rues et carrefours, crotté jusqu'à la nuque et gesticulant tout seul d'un air tragique et désespéré. Un jour que je le rencontrai, son désor-

dre et sa douleur me firent presque autant de pitié qu'ils me semblèrent risibles.

— Dans quatre jours on la marie, me dit l'infortuné d'une voix creuse. Je ne pourrai supporter cette accablante pensée.

— Eh bien, fuyez de Paris, Théophile : voyagez, allez à la chasse : mon père possède une jolie maison de campagne près de Vendôme, où le bonhomme Antoine de Bourbon a mené jadis une joyeuse vie avec de vertes commères et de bruyants compagnons ; voulez-vous y passer le temps de cette fatale noce ? Je vous en fais donner à l'instant les clefs.

— Hélas! non, mon ami; je veux, — je suis obligé. — Ils m'ont engagé à passer la soirée chez elle demain, et je voudrais —

— Pour Dieu, Théophile! faites-y bonne contenance, et sauvez l'honneur de la confrérie des libertins dont vous êtes un membre distingué. Ne portez pas devant ces ridicules bourgeois un front soucieux et des regards abattus.

— Ne craignez rien : je suis un homme, et de plus diplomate au fond du cœur.

Le lendemain, vers huit heures du soir, il faisait beau voir Théophile se parer pour accabler de regrets son infidèle. Je me donnai le plaisir d'assister à sa toilette. Je le désolais par mes observations et conseils sur ses habits. Je le fis changer trois fois de pantalon. J'obtins, non sans peine, de lui faire

serrer son gilet dans lequel son corps avait toujours flotté trop à l'aise. Il déchira deux cravates blanches, se piqua les doigts jusqu'au sang. Au moment de partir, ses gants se trouvèrent trop étroits, il fallut en envoyer chercher d'autres. Neuf heures sonnaient, le damné séducteur trépignait d'impatience. Une carafe qu'il brisa fit jaillir de l'eau sur ses bas de soie. Il pestait contre le hasard malicieux.

— N'insultez pas le hasard, lui dis-je en riant, car il pourrait vous accabler par quelque mauvaise facétie. Croyez, mon ami, que ces petits accidents sont tous prévus et réglés aussi bien que la destruction d'un monde ou la ruine d'un empire.

Les gants étaient arrivés, la voiture nous attendait, Théophile laissa tomber à terre son argent, et les pièces de monnaie se mirent à rouler gaiement par la chambre, se cachant soigneusement sous les meubles et dans la poussière.

— O destinée! s'écria l'homme découragé, pourquoi choisir un moment de crise, un moment d'une solennelle importance, pour t'occuper de si misérables minuties? est-ce pour cacher sous ces insipides détails, le soin que tu mets à préparer de plus graves événements par tes profonds et impénétrables calculs?

La réunion fut brillante et nombreuse — l'infidèle Sophie était fraîche et jolie. L'éclat de son teint et de ses yeux semblait insulter aux

regards sombres de Théophile, aux plis tragiques de son front soucieux. Je crus remarquer cependant que la petite traîtresse jetait à son infortuné des regards tendres; je vis ces amants innocents échanger quelques paroles rapides et entrecoupées. J'entraînai Théophile dans un coin.

— Mon ami, lui dis-je, si j'étais à votre place, je ferais ce soir une algarade. La petite vous aime, les circonstances sont solennelles pour tous deux, comme vous le disiez tantôt. Je vous répète que je ferais une tentative désespérée pour profiter de la fermentation de cette jeune tête. Ne remettez pas à une époque éloignée ce que vous pouvez avoir ce soir même.

— Comment? que feriez-vous?

— Je feindrais de me retirer, et je me cacherais sous le lit de la petite.

— Oh! que dites-vous là? vous m'effrayez.

— Ne vous effrayez pas — voilà ce que je ferais, en vérité.

— Oh! oh! vous avez une tête épouvantable.

L'amoureux indécis demeura longtemps distrait et tremblant: il frissonnait de ses propres pensées; l'idée d'une résolution énergique et décisive lui avait ôté toutes ses facultés; il était accablé, il négligeait de mettre à profit un temps qu'il trouvait naguères si court et si précieux; il était pressé de partir et de retourner confus à son logis. Je quittai

le salon avec lui. En traversant une pièce où nous étions seuls, je lui montrai du doigt une porte entr'ouverte.

— Voilà, lui dis-je, où vous iriez vous cacher si vous aviez du courage.

Il se frappa le front comme un homme irrésolu, puis il se décida à passer la tête par l'ouverture de la porte. Je le poussai par les épaules et nous entrâmes tous deux.

— Allons, dis-je avec force, couchez-vous à terre, homme sans vigueur, prenez une détermination, et disparaissez sous ce lit virginal.

L'amant perplexe se laissa faire ; je le fis plier et le couchai sur le carreau, puis je le poussai du pied sous le lit jusqu'à ce qu'il fût blotti contre le mur. Je fermai alors soigneusement la porte de la jolie chambre, après avoir supplié le transi Théophile de ne pas souffler de ses poumons palpitants comme s'il tournait une meule. Avez-vous jamais cherché à deviner, cher lecteur, quelles singulières pensées peuvent se promener dans le crâne oblong d'un vieux cheval qui reste docilement attaché pendant trois heures le nez contre une muraille? pour moi je présume que celles qui parcouraient la tête étroite de Théophile ainsi accroupi ne valaient guère mieux.

La soirée était belle et douce pour la saison : je rentrai chez moi paisiblement par la rue de

Richelieu, en songeant au bonheur qu'allait goûter enfin l'indocile amoureux que j'avais introduit malgré lui près de sa belle, lorsqu'un homme qui courait éperdu, passa devant moi se jetant au-devant d'une voiture qui menaçait de l'écraser; je saisis cet homme imprudent par le bras au moment où les chevaux allaient le renverser — c'était Théophile. Je ressentis une véritable humeur.

— Que faites-vous ici, lui dis-je en le secouant?

— Mon ami, un doute affreux est entré dans mon esprit. J'ai cru voir, en passant la tête hors de mon trou, des robes et des hardes de toute espèce que je n'ai jamais vues sur le corps charmant de mon adorable — si elle ne couchait plus dans cette chambre — si sa mère — ô ciel ! il y a de quoi devenir fou.

— Vous n'avez pas le sens commun. Ce sont les robes de sa corbeille de noce; dans trois jours elle sera mariée; vous avez manqué une occasion perdue à jamais: allez au diable, Théophile, vous êtes un sot, ne m'assommez plus de vos pitoyables confidences !

— Vous croyez, vous croyez. — Eh bien, je vais y retourner, il en est encore temps.

Je le saisis sans répondre par le collet de son habit et je le fis courir, en le poussant devant moi, plus vite qu'il ne voulait. — Je vis la fenêtre de la chambre virginale ouverte et obscure.

— Allez, lui dis-je, en frappant moi-même à la porte et le poussant à l'intérieur de la maison, et passez votre tête bouleversée par cette fenêtre pour m'avertir que vous êtes heureusement arrivé. — Maudit imbécile!

J'ajoutai ces deux derniers mots pendant que la porte retombait avec bruit. Après avoir attendu quelques minutes, j'aperçus en effet la face tourmentée de Théophile qui parut à la fenêtre de la jolie petite chambre, et qui me sembla si grotesque et si effarée que j'en éclatai de rire au milieu de la rue. Il n'était pas encore bien tard, je m'arrêtai longtemps dans un café du boulevard où je rencontrai des amis plus agréables et surtout plus posés que notre expansif amoureux. Lorsque enfin le besoin de sommeil me chassa vers ma maison, je jetai les yeux sur les fenêtres de Théophile en pensant avec plaisir que son bonheur serait mon ouvrage. Quelle fut ma surprise en voyant de la lumière dans sa chambre à coucher, et en reconnaissant son ombre qui passait et repassait sur les vitres avec une agitation qui ne permettait aucun doute! Je montai chez lui furieux et décidé à ne jamais le revoir une fois que j'aurais soulagé mon humeur en le persiflant. Cependant ma colère tomba devant sa situation vraiment pitoyable. Depuis qu'il était rentré, il avait bien parcouru l'espace d'une demi-lieue sans sortir de sa chambre. Il me conta, avec des

pleurs et des blasphèmes contre le hasard rancuneux, qu'une servante était entrée dans la chambre de Sophie, avait aperçu le pied de notre amoureux qui passait hors du lit, et qu'elle s'était enfuie en appelant du secours. Théophile n'avait eu que le temps de sortir précipitamment de la maison pour n'être pas pris et reconnu. Après ce récit déplorable, l'homme désappointé regarda le plafond de sa chambre avec une étrange expression de rage, serrant les dents et fermant les poings comme s'il allait briser quelque mâchoire, et s'écria :

— Hasard, dieu ou démon ! il faut que tu sois un être bien méchant, bien rempli de fiel, bien enclin au mal, bien avide de spectacles de deuil et de misères, pour te jouer ainsi odieusement de tes propres créatures et renverser à plaisir tes conceptions divines !

— Calmez-vous, grand philosophe sceptique ; ne rejetez pas vos sottises sur le compte du hasard.

— Me calmer ! cela est facile à conseiller, poursuivit Théophile en frappant les murailles de ses mains ; avoir été si près. — Pensez donc à cela sans perdre la raison. Me calmer, c'est impossible, mon ami. — Cherchez ce qu'il faudrait pour m'empêcher de ressentir un pareil malheur, vous ne trouverez rien. — Non, je vous défie de rien trouver.

— Renoncez pour jamais à exécuter avec présence d'esprit un plan habilement concerté ; vous n'êtes

pas créé pour un pareil rôle, pauvre Théophile. — Renoncez, homme privé de cervelle, à vouloir faire le roué et le libertin ; ce n'est pas là votre vocation, vous dis-je. Comment avez-vous pu songer à vouloir séduire une femme? Faire la guerre à votre prochain, vous, pauvre créature! Avec ce visage ridicule, cette tête mal formée, ce front étroit, ce profil qui inspire la pitié, ce corps gauche et indiscipliné! vouloir livrer bataille avec de telles armes! Sur mon âme, il faut que votre esprit soit de travers aussi bien que votre nez. Plutôt que de vouloir nuire et corrompre, vous feriez mieux de prendre boutique, vous feriez mieux de passer votre jeunesse dans le facile exercice de cette grisette que, depuis cinq ans, on voit éplucher sans cesse du cacao sur le comptoir de *Marquis*. Prenez les événements de cette soirée pour une leçon sévère, Théophile ; changez entièrement les idées que vous avez eues jusqu'à ce jour, ou bien, je vous le dis en conscience, vous serez la déception et la tribulation personnifiées, et le hasard se rira de vous jusque sur votre lit de mort.

Figurez-vous, cher lecteur, vous qui êtes beau, bien fait, spirituel, chéri des dames ; figurez-vous, dis-je, s'il est possible, que vous veniez à découvrir subitement que tout le monde vous trouve laid, déplaisant, ennuyeux et ridicule ; figurez-vous, pour un instant, que le bandeau tombe de vos yeux, et

que vous acquérez tout à coup la triste certitude que jusqu'à ce jour vous avez été à charge aux autres et bafoué. Cherchez alors dans votre esprit à calculer combien une pareille découverte vous accablerait, combien, en vous retournant vers le monde, vous le trouveriez vide et décoloré ; avec quels frissons mortels vous porteriez vos regards sur le passé croulant jusqu'à la dernière pierre, et sur le gouffre noir de l'avenir: vous aurez ainsi une idée approximative de la situation d'esprit du malheureux Théophile. Pourtant, au moment de se pencher au-dessus de l'abîme sans fond que mes dernières paroles venaient d'ouvrir sous ses pas, l'imagination effrayée de cet homme désappointé voulut se jeter en arrière, et ressaisir encore ses illusions fidèles dont les ailes entr'ouvertes allaient se déployer au vent. Théophile prit mon bras et le serra fortement dans un transport vraiment dramatique.

— Non, tu ne comprends rien à mon âme brûlante, s'écria-t-il les yeux au ciel, homme froid et insensible, esprit calculateur; tu ris de mes tourments, et tu ne sais pas que celui-là est heureux sur la terre, qui a reçu de la nature un cœur capable de sentir avec amertume le déséspoir ; tu ne sais pas, homme privé de toute poésie, qu'il n'est pas donné à l'être médiocre, de connaître les tourments d'une passion indomptable. Va, tu n'es pas digne de suspendre tes

regards prosaïques au-dessus des éblouissantes richesses de mon âme de feu.

— Heureux Théophile, recevez mes félicitations sincères sur la brillante métamorphose opérée en vous depuis hier: vous, sceptique infernal, agent de destruction, qui poussiez un rire satanique à la pensée d'une séduction suivie d'un cruel abandon, vous voilà devenu ce soir un amant dévoré d'une gigantesque passion comme l'aimable Roméo de Shakespeare ! heureux Théophile, il manque cependant à votre dramatique histoire un point de ressemblance avec celle de l'impétueux ennemi des *Capulletti* — c'est d'avoir passé la nuit dans la chambre de votre amoureuse et naïve beauté — convenez de cela.

L'homme désappointé frappa violemment de ses deux poings son front étroit; il avait atteint le dernier degré du désespoir; à partir de cet instant sa douleur ne fit que décroître, et ses fibres tendues commencèrent à s'amollir. Il se jeta dans une bergère pour verser des larmes amères. Mon humeur contre ce maladroit personnage n'était pas encore satisfaite. Je m'approchai de lui et je lui parlai ainsi avant de le quitter :

— Adieu, homme vraiment passionné, âme italienne, cœur de feu ; je vais vous donner un dernier conseil, un conseil utile pour un libertin comme pour un héros à grandes passions, un conseil que, dans vos revers et dans vos succès, vous avez trop

négligé, un conseil désintéressé, moins indigne que vous ne pensez de votre âme poétique, un conseil d'ami, un conseil que je n'hésite pas à vous donner, ingrat, dussiez-vous n'y faire aucune attention, un conseil qui sans doute m'attirera les mépris de votre esprit élevé, un conseil vraiment mathématique, Théophile : c'est de serrer davantage à l'avenir la boucle de votre gilet.

Tout ce qui précède est déjà une vieille histoire. Depuis ce temps, la petite Sophie s'est mariée ; le désolé Théophile est redevenu un sceptique infernal, un cœur dur et insouciant. Grâce à Dieu, la saison de l'été nous sépara : je partis pour la Suisse, et je ne m'informai guère de ce qu'était devenu notre amoureux désabusé. Cependant j'étais de retour depuis longtemps, et l'hiver était avancé, lorsque je rencontrai dans le foyer de l'Opéra la face épanouie de Théophile sur chaque trait de laquelle on voyait que ses fidèles illusions étaient rentrées au colombier.

— Je parie, lui dis-je aussitôt, que vous avez une conquête amoureuse en bon chemin.

Il se mit à rire forcément pour se donner un air d'aisance, puis il se pencha contre mon oreille pour me dire avec une joie mal déguisée :

— Toujours la même, mon ami, toujours la charmante Sophie.

L'homme perplexe me raconta d'une manière

fort détaillée, qu'il avait passé un grand mois, dans un château de province, sous le même toit que sa belle. Il ne m'épargna pas le récit exact de ses promenades au clair de lune. Je l'interrompis :

— Voilà qui est bien, mon cher ; j'espère que vous avez su mettre à profit de si heureuses circonstances.

— Mon ami, elle était enceinte, et prête d'accoucher ; dans de pareils moments, les femmes ne songent qu'à leur existence menacée ; mais félicitez-moi, mon ami : depuis ce temps je l'ai retrouvée dans un bal, toujours jolie, toujours légère comme autrefois, et sans un contre-temps qui vint déranger tous mes projets, je l'aurais menée loin — vous pouvez m'en croire.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Une misère bien fâcheuse : au moment où je m'élançais dans une valse, tenant entre mes bras la taille ravissante de ma maîtresse, le pied me manqua, je tombai rudement sur le parquet et je déchirai outrageusement mon pantalon, de sorte que je me vis forcé de fuir. Je voulus alors me rendre chez moi en toute hâte pour changer de toilette ; mais le cheval du cabriolet tomba violemment, en descendant la rue Poissonnière, mon front porta sur la barre : il me vint une bosse énorme et bleue qui ne me permit pas de reparaître.

— Décidément, Théophile, vous êtes brouillé

avec le hasard ; il ne veut pas que vous réussissiez dans vos projets amoureux, et je commence à croire que jamais vous ne le vaincrez.

Lorsque le temps des bals masqués arriva, notre amoureux fortuné se trouva exactement à tous ceux de l'Opéra. Qu'on se figure, s'il est possible, la joie de l'homme perplexe, quand il sentit à son bras un hardi petit domino qu'il reconnut aussitôt pour la malicieuse Sophie. Cette fois au moins le hasard l'avait servi complaisamment, sans doute afin de pouvoir le trahir indignement plus tard. Il est certain que Théophile eut une conversation avec sa belle, dans laquelle il s'efforça de profiter des courts instants accordés par le mari autant que le permettaient l'indécision et l'étourderie de son caractère vacillant. Je passerai sous le silence les éclats de la joie triomphante dont cet amoureux exaspéré me rendit témoin ; je tairai le récit de ses projets extravagants, des chimères dorées et informes qui éclorent sous son crâne mal construit, et de l'assurance risible qui parut tout à coup dans ses manières et ses discours. Son amour-propre s'éleva comme un torrent qui entraîne ses rives. Sa fausse insouciance, depuis longtemps submergée, était remontée à la surface ; vous l'auriez pris alors pour l'être le plus artificieux et le plus calculateur du monde entier. Je le suppliai de ne pas s'en tenir à ses édifiants discours et de mettre en pratique, par une résolution courageuse,

les théories profondes des libertins, dont il paraissait si bien instruit.

Cette fois, cette seule fois, l'homme perplexe prit de lui-même une terrible décision : il écrivit une lettre pleine de tendres protestations, une longue lettre, une lettre diffuse, une lettre obscure et ennuyeuse, dans laquelle cependant ce damné scélérat osait supplier sa belle indulgente de lui accorder un rendez-vous.

J'étais chez Théophile, qui se promenait dans sa chambre plus fier que César au retour de Pharsale. Il daignait à peine me parler, la conviction de sa supériorité l'élevait à la hauteur des nuages, ses yeux apercevaient la terre qui cheminait comme un insecte sous ses pieds. Ce héros brûlait cependant de m'apprendre la démarche hardie et décisive qu'il avait faite la veille. J'en reçus la nouvelle avec un intérêt bien médiocre aux yeux de notre amoureux. Il fut même contrarié de me voir regarder, d'un air distrait, pendant son récit animé, un beau chat noir qui se chauffait au soleil sur la fenêtre de son portier. Le chat est un animal que j'estime : il se soigne, il a horreur de l'esclavage et de la malpropreté ; de là vient sa haine pour le chien, créature sale et rampante. L'excessive irritabilité de ses nerfs et la grande quantité de fluide électrique qu'il enferme le poussent à fuir devant le danger ; mais jamais sa présence d'esprit ne l'abandonne un seul

instant; un coup d'œil prompt comme l'éclair lui suffit pour juger le péril et prendre une résolution ferme et courageuse avec une rapidité bien désirable pour l'indécis Théophile. Rien n'est terrible comme son désespoir, rien n'est éloquent comme ses cris de douleur ou de rage. Je prenais donc plaisir à regarder le beau chat noir qui fermait à demi ses paupières et se rengorgeait au soleil comme un vénérable Persan. Tout à coup un homme importun, effrayant parce qu'il est brusque et affairé, parce qu'il porte un costume bizarre, un collet rouge, un chapeau ciré, une cassette sous le bras comme le docteur Trabacchio, et surtout parce qu'il fait beaucoup de bruit, un homme enfin détesté de l'animal nerveux, et qu'on appelle facteur, vint tirer de ses rêveries le beau chat noir en donnant une lettre au portier. L'homme au collet rouge prononça le nom de Théophile, l'adresse de la lettre était d'une main de femme.

— C'est la réponse! s'écria notre amoureux ivre de joie. Mon ami, jugez de mon bonheur: elle va donc enfin m'appartenir.

Le joli petit billet fut lu précipitamment, relu, médité, — ô désappointement! c'était un congé en bonne forme, une prière bien tendre de ne plus songer à l'infidèle Sophie. Je me rappelle cette phrase de la funeste lettre :

« L'impardonnable maladresse du porteur m'a » compromise aux yeux de toute ma famille. Je » vous conjure à genoux de ne jamais m'écrire, et » de ne plus songer à moi.

— Et celle-ci.

« La jeunesse est expansive et confiante, Théo- » phile; sans être une femme légère, j'ai pu, sous » le masque, vous parler de notre longue prome- » nade qui m'avait laissé d'agréables souvenirs ; » vous êtes bon et sensible, Théophile ; vous ne » m'exposerez plus à perdre la confiance de mon » mari ; je compte sur votre générosité et je croirai » à la sincérité de l'intérêt que vous dites avoir » pour moi, si désormais vous ne cherchez plus » d'aucune manière à vous rapprocher de la pau- » vre Sophie. »

Tandis que le séducteur éconduit me faisait cette lecture d'une voix piteuse et tremblante, je croyais distinguer certains passages où le coin de la malicieuse bouche de Sophie avait dû se relever dans un sourire plein de méchanceté ; — mais aussi pourquoi le hasard avait-il juré de desservir toujours notre pauvre amoureux? pourquoi sa lettre vint-elle à tomber dans les mains de parents soucieux et maussades? pourquoi furent-ils assez sots pour en parler au mari ? Malheureusement pour

notre amoureux éconduit, ce maudit mari n'était ni savant ni poète, ni bon ni mauvais, ni homme de mérite ni négociant, ni vieux ni riche ; il lui manquait enfin les qualités fondamentales inséparables de l'heureux état du bourgeois Georges Dandin. Lorsque ce personnage fâcheux se crut menacé de l'universelle disgrâce, il s'écria que le rôle d'honnête homme trompé était aussi beau à jouer qu'aucun autre en ce monde, et que, si sa moitié lui en fournissait une occasion, il prétendait rendre une fois ce rôle noble et redoutable, son regret ayant toujours été de le voir trop souvent ridiculisé. De sorte que l'inconstante Sophie fut obligée de convenir, au fond de sa conscience, de la supériorité de son mari sur le perplexe Théophile. Ce fut cette réflexion sans doute qui lui fit prendre la plume de ses doigts mignons pour écrire avec tant d'affabilité à son fidèle Roméo qu'il eût à ne plus s'occuper d'elle.

La fatale lettre ne laissait aucun espoir à l'homme désappointé ; c'était son coup de grâce, c'était la plus amère de toutes les déceptions, le dernier coup de poignard de l'implacable destinée ; c'était l'arrivée imprévue des Prussiens à Waterloo, la trahison des Saxons à Dresde, c'était un pavé tombant sur la tête d'un homme qui se noie. Aussi Théophile fut-il écrasé, anéanti, par ce coup de foudre. Après huit jours passés dans un profond

accablement, il me parla un soir du projet de se tuer qu'il nourrissait au fond de son cœur sans en rien dire à personne. C'était à minuit, je tombais de sommeil, je l'écoutais à peine et je gardais le silence, ce qui le contrariait fort. Notre amoureux irrésolu échappa encore à cet effroyable danger. Son affectation et son amour-propre eurent bientôt lié les mains à son désespoir.

— Mon ami, lui disais-je un jour, le sort n'a pas voulu que cette intrigue réussît : c'est une affaire absolument manquée.

— Il y a beaucoup de ma faute, me répondit-il d'un air dégagé : je n'ai jamais eu assez d'ardeur ; je suis trop insouciant, trop négligent, trop paresseux ; et puis la petite avait une voix un tant soit peu nazillarde, ce qui m'a toujours singulièrement refroidi dès qu'elle parlait.

Bravo, homme sceptique ! vous voilà redevenu vraiment philosophe. O redoutable Théophile, jamais les pleurs d'une femme, ni les coups de la destinée, jamais l'amour le plus dévoué, ni la plus ingrate perfidie ne pourront amollir ou entamer ton cœur d'acier ; jamais la beauté la plus parfaite ni l'âme la plus aimante ne pourront recevoir de toi que des regards géométriques ou décourageants.

Cette flatterie remplit de joie et de fierté l'homme perplexe dont je vis l'œil briller comme celui d'un

poète applaudi. Je profitai de cette heureuse disposition pour lui donner le sage conseil de ne plus songer à son inconstante, et de prendre un parti convenable pour la dignité de notre sexe, comme de hausser les épaules quand le hasard la lui fera rencontrer; ce qui s'accorderait avec son désolant scepticisme. L'homme irrésolu parut ravi de cette idée, et dimanche dernier encore, l'infidèle Sophie ayant passé sur le boulevard, Théophile, après avoir rougi, hésité, toussé, tremblé de tous ses membres, voyant mes signes d'impatience, exécuta sa courageuse résolution en s'approchant de sa perfide et haussant les épaules d'un air fort méprisant, ce dont la petite parut tout à fait outrée.

Je regarde comme un malheur que notre amoureux perplexe ait ainsi échoué : il y avait dans la petite Sophie d'heureuses dispositions; mais cet homme sans énergie lui a inspiré un mépris véritable pour notre sexe par sa faiblesse et son irrésolution. C'est en effet une pitoyable organisation que celle d'un homme dont les désirs sont ardents et qui manque de courage pour les satisfaire. La malicieuse Sophie en sera plus sage, son inutile liaison avec un indécis admirateur lui ayant donné plus de contrariétés que de plaisirs. Elle a une amie d'enfance qui ne la quitte jamais et dont la vive affection l'occupe sans doute assez pour l'em-

pêcher de penser à la négligence de son mari. Elle trouve fort ridicule que les hommes aient repris depuis peu leur ancien goût pour le vin et le tabac. Elle dit quelquefois qu'il lui sera aussi facile de se passer des assiduités des hommes, qu'à eux de vivre séparés des femmes, aussi sa porte est-elle souvent fermée aux visiteurs quand elle est chez elle à chiffonner avec son amie. — Est-ce dépit, rancune ou mépris contre notre sexe? Pour moi je déclare que si j'allais dans sa maison, je prendrais à cœur de changer ses mauvaises dispositions; je voudrais séparer ces amies d'enfance, leur intimité me blesserait et me rendrait peut-être amoureux de toutes deux; je la trouverais ridicule et suspecte. Je suis comme les enfants qui ne peuvent voir manger sans crier qu'ils ont faim, aussi lorsque les femmes s'embrassent tendrement devant les jeunes gens, elles savent bien quelles pensées cela fait naître à l'esprit des spectateurs. On m'a cependant assuré qu'un jeune militaire, nouvellement introduit dans la société de Sophie, fait à cette dédaigneuse beauté une cour des plus entreprenantes et des plus actives; je souhaite que le cavalier parvienne à plaire; mais je prévois qu'après les gaucheries répétées de l'homme perplexe, le jeune officier, s'il a jamais le bonheur d'escalader avec une échelle de corde la fenêtre de sa belle, devra le faire avec une grâce vraiment polonaise, s'il ne

veut pas trouver une malicieuse ironie sur les jolies lèvres de Sophie. S'il vient à se casser le cou, qu'il tombe au moins dans une pose d'opéra, sans quoi il n'obtiendra pas un regard de pitié.

Quant au redoutable Théophile, c'est à cette heure l'homme le plus dédaigneux et le plus décourageant pour le beau sexe. A peine si la plus gracieuse beauté pourrait arracher un regard aux yeux d'airain de cet être vraiment insensible. Il répète souvent que c'est absolument par la faute des femmes que l'ennui est aujourd'hui à la mode ; qu'elles trouvent ridicules les hommes passionnés, et de mauvais ton les maisons où l'on se divertit ; qu'elles n'aiment plus que les dragées et l'étiquette ; que si l'une d'elles vient à prendre un amant, toutes les autres poussent de grands cris ; que la dissimulation anglaise est devenue générale ; que les femmes de France sont froides et insensibles ; que les amants n'ont plus que de courts et rares instants de bonheur ; que la pruderie va toujours croissant ; qu'il n'y a plus ni gaieté ni folie, et qu'il approuve beaucoup les jeunes gens de se faire cyniques, de retourner à la pipe et à la bouteille, de rechercher d'autres jouissances que celles du monde. Théophile a-t-il raison ? je ne déciderai pas la question. Il est certain que l'homme perplexe en est venu à fumer et chiquer assez passablement ; je l'ai vu se griser convenablement pour un

homme sans courage, et j'ai conçu de lui une meilleure opinion. Il est toujours timide et indécis devant le beau sexe, même auprès des créatures qui pourraient mettre à l'aise sa modeste irrésolution, en jetant de côté toute retenue, et qui pourraient, en montrant une joie bruyante et sans bornes, dédommager cet intrépide censeur de ses griefs contre les femmes du monde. Il faut désespérer, je crois, de voir jamais Théophile prendre une assurance raisonnable : la nature l'a fait craintif et indécis, elle a mis dans son cœur le désir sans la résolution. Il faut croire qu'elle a hésité, en le formant dans le sein de sa mère. Je l'engagerai cependant à voyager. Quand il aura vu l'Alhambra, défendu sa vie contre les brigands de la Calabre, et fumé une pipe sur les décombres d'Alep, peut-être qu'il aura une expérience suffisante pour ne plus prendre trop d'intérêt à des futilités ; peut-être qu'alors il ne penserait plus à se tuer pour un billet doux intercepté ; mais je crains véritablement, que dans son incapacité de prendre une résolution, notre perplexe ami ne fasse un voyage d'un mois à Orléans, et qu'il ne vienne à se croire ensuite aussi expérimenté que Sindbad le Marin.

Quoi qu'il arrive, cher lecteur, je souhaite que Dieu vous préserve d'avoir jamais un ami Théophile.

— Et vous, Madame, si parmi vos adorateurs, se présente l'homme perplexe, soyez assez charitable pour l'éconduire dès le premier jour; — vous le reconnaîtrez facilement à son nez tors et à ses habits trop larges.

FIN

TABLE

Pages

PRÉFACE 1

RODOLPHE, histoire inconvenante 13
I. La Canzonetta 13
II. Les Suites d'une imprudence 21
III. L'amitié d'une femme 29
IV. L'éclat de rire 41
V. Queue de poisson 53

CE QUE VEUT UNE FEMME, DIEU LE VEUT, histoire mystérieuse. 71
I. 71
II 95
III 112

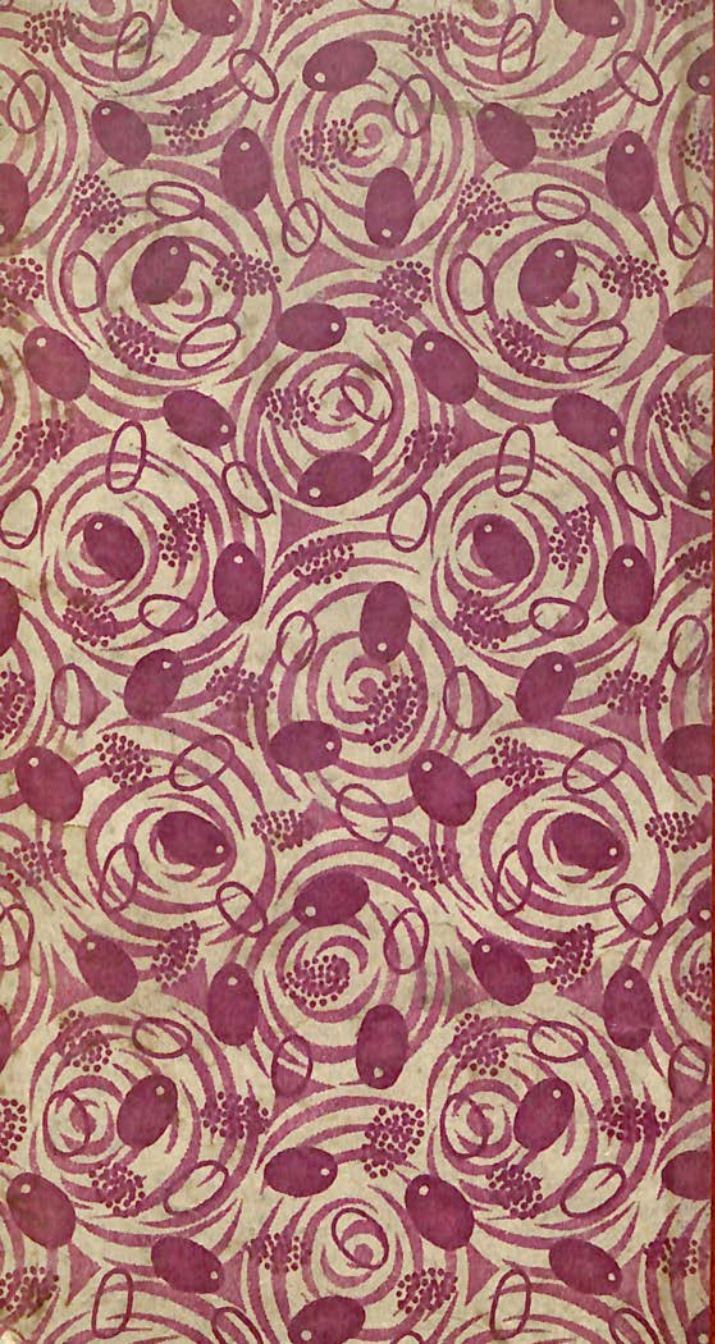
LE PRÉCEPTEUR, histoire sentimentale 143
I. La Partie de chasse 143
II. Les Diplomates 176

LES FACÉTIES D'UN HOMME MORT. — Inspiration du Sandman. — Histoire exagérée 207

Pages

LA MAIN MALHEUREUSE, histoire triste 241
I. La Nuit de janvier. 243
II. Mille francs ou rien 250
III. Le Carabin 260
IV. Les Dents d'un bureaucrate. 272
L'HOMME PERPLEXE, histoire fashionable . . . 283

Imprimerie de DESTENAY, à Saint-Amand (Cher.)

00100024

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018